

JONQUIÈRE

mémoires et lieux

guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine

Luc Noppen ■ Lucie K. Morisset



Ville de Jonquière

Québec

TOWNSHIP OF JONQUIÈRE

COMTE DE SAURENAY

Arpenté par le Soussigné en

1792 et 1840

en vertu d'Instructions du 22 Mars 1792 et du 10 Mars 1840, en vertu de l'Ordonnance du 10 Mars 1840

473 8.95
Canton Jonquière
Le 17/1/94

AVANT-PROPOS

1847-1997

Depuis le marquis de la Jonquière jusqu'à Marguerite Belley, William Price, Arthur Vining Davis, cet ouvrage est à la mémoire des bâtisseurs qui ont façonné Jonquière.

En 1997, Jonquiérois et Jonquiéroises célébreront l'anniversaire de l'arrivée de Marguerite Belley aux abords de la rivière aux Sables: 150 ans se seront écoulés, qui portent en leur histoire les espoirs et les accomplissements des premiers défricheurs. Messager de cette commémoration, cet ouvrage propose le souvenir de la colonisation, de l'industrialisation, de la croissance urbaine de Jonquière.

Surtout, cet ouvrage contient l'histoire des lieux et des bâtiments de la nouvelle ville de Jonquière, qui depuis la fusion, en 1975, regroupe les anciens territoires de Jonquière, Kénogami, Arvida et Jonquière paroisse.

La fusion a, en quelque sorte, reconstitué l'ancien territoire du canton Jonquière, les localités distinctes qui l'avaient divisé, au fil du temps, communiant de nouveau. Cet ouvrage s'attache à exposer les originalités de chacun de ces territoires, originalités qui font aujourd'hui de la nouvelle ville un lieu plus riche d'histoires et de monuments. Et le regroupement engendrera une collectivité plus vaste encore, qui d'ailleurs a déjà donné fruit: des lieux, ainsi, appartiennent à cette nouvelle Jonquière, tels le Centre de haute technologie et le Centre national d'exposition.

S'il espère que cette mémoire des pionniers, du canton Jonquière à la Jonquière nouvelle, saura nous inspirer devant les défis actuels et futurs, je souhaite aussi cet ouvrage garant de la meilleure reconnaissance d'un patrimoine commun aux Jonquiérois et Jonquiéroises.

Bonne lecture.



Marcel Martel
Maire
janvier 1994

TABLE DES MATIÈRES

Cet ouvrage propose de découvrir Jonquière par la reconnaissance de son histoire et par l'exploration de son paysage bâti. C'est dans ce double objectif que nous avons divisé la ville actuelle selon les trois grands secteurs qui ont présidé à son développement, depuis la naissance du canton Jonquière: le secteur Jonquière, le secteur Kénogami et le secteur Arvida.

Pour chacun de ces secteurs, «La mémoire» esquisse d'abord un tableau historique des faits, des gens, de la logique du développement urbain. Puis, «Les lieux» invitent à parcourir les monuments qui témoignent, aujourd'hui, d'une histoire architecturale de Jonquière.

Parmi les 159 lieux que nous vous invitons à visiter, 134 sont numérotés selon leur ordre de présentation, dans le texte. Ces numéros renvoient à une localisation sur la carte de secteur correspondante, présentée au début de chaque parcours proposé. 25 points d'intérêt, situés en périphérie, sont quant à eux adjoints à une lettre qui réfère à la carte d'ensemble, en pages 4 et 5.

S E C T E U R J O N Q U I È R E

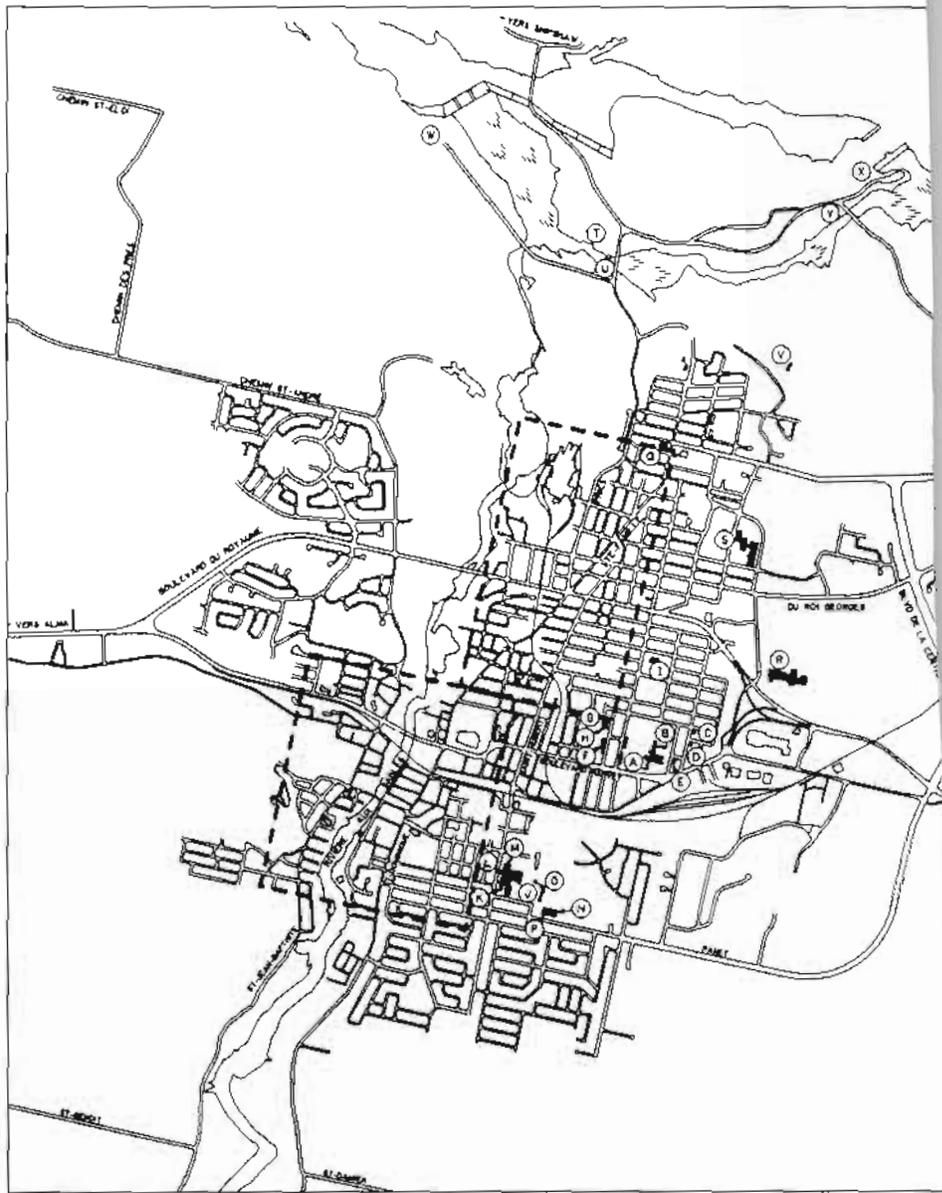
La mémoire	6
Les lieux	13
L'hôpital et les environs	32
Le Cégep de Jonquière	36

S E C T E U R K E N O G A M I

La mémoire	40
Les lieux	47
La périphérie de Kénogami	60

S E C T E U R A R V I D A

La mémoire	62
Les maisons d'Arvida	72
Les lieux: le nord d'Arvida	79
Les lieux: le sud d'Arvida	93
Les infrastructures de l'aluminerie	102



ville de
JONQUIÈRE
carte d'ensemble



secteur
JONQUIÈRE
la mémoire



La colonisation du canton Jonquière

La naissance de Jonquière se lie, en 1847, à la fondation de la Société des défricheurs de la rivière aux Sables. L'entreprise née de l'initiative de l'abbé Antoine Racine et du docteur Denis Harvey, visait la colonisation agricole du territoire. Dans la foulée des premiers défricheurs et semeurs, établis aux abords de la rivière aux Sables, Marguerite Belley Maltais, partie de La Malbaie avec ses fils, établit en 1851 la première famille du canton Jonquière.

Aux prises avec des terres de bois franc, l'absence de voies praticables puis, en 1852, le démembrement de la Société des défricheurs, la colonisation du canton ne progresse que lentement. L'établissement initial occupe les 7^e et 8^e rangs, de part et d'autre de la rivière aux Sables, soit près de deux kilomètres au sud de l'actuelle église Saint-Dominique.

Au 10^e rang, le long de la rivière Saguenay, s'ajoute une seconde colonie, menée par le notaire Élie Hudon dit Beaulieu. À mi-chemin entre les deux regroupements dits «Grande» et «Petite Société», au 4^e rang, les abbés Dominique Racine et Jean-Baptiste Gagnon entreprennent en 1860 de faire construire une première chapelle, dédiée à Saint-Dominique. En 1866, année de son érection, la municipalité du canton Jonquière compte à peine plus de 400 habitants.

C'est à cette époque que, parallèle à la rivière aux Sables, la rue Saint-Dominique voit s'aligner, peu à peu, le village de Jonquière naissant. Autour du terrain de la fabrique, le tracé de la rue Fontaine, et celui de la rue Saint-Simon, qui court depuis la rue Saint-Dominique jusqu'au chemin de Chlcoutimi (à l'emplacement de l'actuelle rue Saint-Pierre), esquissent une première trame, le moulin à scie,

Depuis 1848, Jonquière tient son nom de Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de la Jonquière, gouverneur de Nouvelle-France de 1749 à 1752. Les abords de la rivière aux Sables avaient toujours été exclus des routes commerciales traditionnelles, principalement parce que la rivière était impraticable du fait de ses bancs de sable et de ses chutes. L'activité s'amorce en 1845, autour du lac Kénogami, avec les chantiers d'exploitation forestière de Peter McLeod et William Price. Mais c'est comme site de colonisation agricole, pour les Charlevoisiens qui voulaient contrer l'exode des fils de familles trop nombreuses vers les États-Unis, que Jonquière offrait une terre d'espoir.

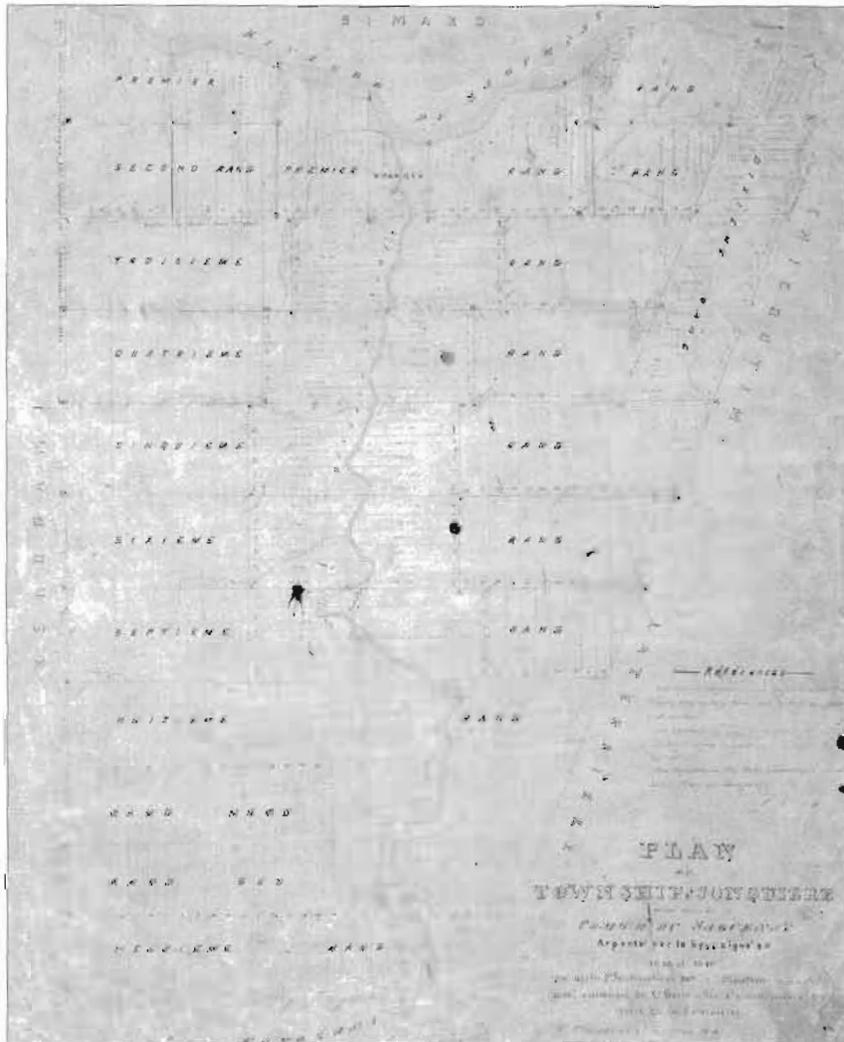
implanté depuis 1853, le pont construit en 1855, un moulin à farine, le premier magasin général, qu'on ouvre en 1862 en face de l'église, puis le bureau de poste, inauguré en 1867, consacrent déjà sur la rive est du 4^e rang le cœur de l'agglomération.

En face, la rive ouest se développe en conséquence, autour de la limite entre le 4^e rang et le 3^e rang, non loin du pont et du moulin. Les bâtiments de ferme au 3981, rue Archambault et la maison du 3972-3976, rue de la Loire, ainsi que la maison du 3918, rue Soucy (atours des Peupliers), sur la rive est, témoignent de cette époque.

En dépit de la destruction de plus de cinquante bâtiments dans le Grand Feu du Saguenay, en 1870, Jonquière continue de croître. Les nouveaux Jonquérois, émigrés d'établissements agricoles plus anciens, s'installent essentiellement le

long des actuelles rues Saint-Dominique, Saint-Simon, Fontaine et du Vieux-Pont. Neuf ans après son érection, en 1879, la paroisse Saint-Dominique compte plus de 1600 habitants, qui exploitent près de 9000 acres (3650 hectares) en culture. Puis,

avec une nouvelle église en pierre, érigée depuis 1876, et quelques industries locales – notamment le moulin à scie, la fromagerie de Xavier Simard, et les briqueteries de messieurs Gauthier et Tremblay, sur la rive ouest – Jonquière



Carte de Jonquière avec les rangs et les premiers établissements en 1847.

Marguerite Belley, veuve de Jean Maltais dit Jean de Paris, avait hérité de son mari d'actions de la Société des défricheurs de la rivière aux Sables. En 1847, elle entreprit d'établir ses fils Thomas et Léandre dans la région du Saguenay. Après quatre étés passés à défricher, aux abords de la rivière aux Sables, Marguerite Belley et ses deux fils s'installent définitivement, en 1851, à cet emplacement qu'indiquent encore les trois bâtiments du 2785, rue Saint-Dominique. Marguerite Belley meurt à La Malbaie en 1877, à l'âge de 84 ans. Le parc des Pionniers et le monument Marguerite-Belley, coin des rues Saint-Dominique et du Vieux-Pont, l'édifice Marguerite-Belley, boulevard Harvey et l'école Marguerite-Belley, sur la rive ouest rappellent aujourd'hui aux Jonquiérois la mémoire de la pionnière.

aborde, à l'aube des années 1890, le tournant industriel.

L'industrialisation de Jonquière: la paroisse et la ville

L'industrialisation atteint Jonquière en 1893, avec l'ouverture du tronçon de chemin de fer Saguenay-Lac-Saint-Jean. La région entame alors l'essor qui la proclamera, pendant près de trois quarts de siècle, capitale industrielle du Saguenay. En 1904, à la faveur de l'accroissement démographique, Jonquière se divise en une municipalité de paroisse et une municipalité de village; en 1912 le village, que le réseau ferroviaire a rendu prédominant par rapport aux secteurs périphériques (notamment la paroisse), est promu au rang de ville.

Le chemin de fer qui longeait le tracé du chemin de Chicoutimi, divise Jonquière selon deux centres. Le premier pôle, autour de l'église Saint-Dominique, se voit rapidement déclassé, au point de vue de la croissance urbaine, par le second où la gare attire l'aménagement commercial et industriel de l'agglomération qui se modernise.

La seule briqueterie de la rue Fontaine, ouverte en 1903, n'offre que peu de poids dans la définition du centre d'activité qui, notamment avec l'implantation du moulin à scie et de l'usine de pâte à papier de Jonquière au nord de la gare, délaisse le secteur au sud de l'église.

Joseph Perron, ingénieur à la Pulpene de Chicoutimi, entreprend en 1898 de constituer la Compagnie de Pulpe de Jonquière et de faire bâtir un moulin à scie qui produira le bois de construction des bâtiments de la compagnie. Sur les terrains qu'il possède avec les premiers actionnaires - Trefflé Gauthier, Ernest Gauthier et Enoch Bergeron - l'industrie,



Marguerite Belley.



Jonquière en 1892.

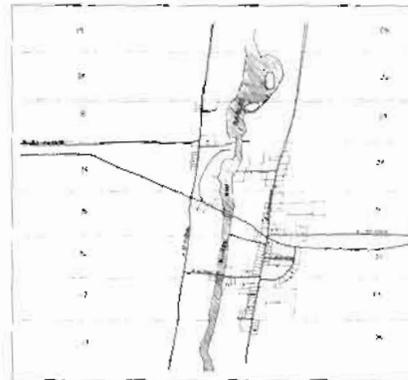
mise en service en 1900, stimule le lotissement résidentiel au nord de la gare. Parmi les tracés de cette époque, les rues Saint-Albert (autrefois Bouchard) et Soucy (autrefois des Peupliers) se dirigeaient vers le moulin; un sentier piéton, depuis la rue des Peupliers, menait au barrage.

Sur la rive ouest, la rue Saint-Pierre (portion de l'actuelle rue Saint-Jean-Baptiste) conduisait de la voie ferroviaire à l'usine de pâte à papier. L'ouverture sur la rive ouest de l'école Saint-Charles, dont il reste aujourd'hui un muret et un escalier, rue de l'École, participe à l'expansion de cette époque.

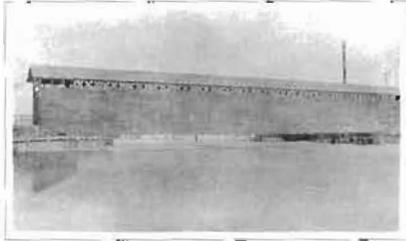
La fermeture de l'entreprise de Perron n'entrave pas le développement de l'agglomération. William Price acquiert les installations en 1901; sous sa direction, les rapides conversions de l'usine de pâte à papier en cartonnerie (1903), puis en papeterie (1909), rendent Jonquière plus concurrentielle. C'est dans les quinze premières années du XX^e siècle que se configure le tissu urbain de Jonquière qui

définit, encore aujourd'hui, le centre-ville. Au village linéaire établi le long de l'axe Saint-Dominique au XIX^e siècle se superpose ainsi, principalement entre les rues Fontaine et Ouellet, la trame d'une agglomération urbaine.

D'avantage du fait de ses deux centres que de la topographie des lieux, Jonquière se partage en un quartier



Carte d'une partie de la paroisse Saint-Dominique, redessinée d'après Joseph Perron, (vers 1904).



Le pont couvert de Jonquière.

ouvrier et un quartier de notables. Le premier s'implante en contrebas de la rue Saint-Dominique, près de la rivière, où il s'assure de la proximité de l'activité industrielle et commerciale; le second, aménagé autour de l'église Saint-Dominique, s'en éloigne délibérément. En 1912, on choisit de reconstruire l'église Saint-Dominique sur le site de l'ancienne,

volontairement en marge de l'activité urbaine: ceci répond à la requête des notables qui érigent leurs demeures dans ce quartier, devant les terrains de la fabrique. C'est dans ce secteur que les premiers spéculateurs immobiliers de Jonquière projettent, dans la foulée de la construction de la monumentale église – on s'enorgueillit de son coût de 150 000 \$ – un prestigieux lotissement résidentiel

Rue Saint-Dominique, essentiellement dans le secteur de la gare et plus près du quartier ouvrier, une quinzaine de commerces, tels des magasins généraux, une quincaillerie, une banque et un hôtel, desservent la florissante agglomération: Jonquière compte, en 1912, 3600 habitants.



Vue aérienne de Jonquière (vers 1925).



La rue Saint-Dominique.

La croissance urbaine

La Première Guerre mondiale freine les projets immobiliers au centre de Jonquière, compromettant son accroissement: entre autres, le lotissement projeté dans le secteur immédiatement à l'est de la rue Saint-Dominique ne sera pas réalisé. En même temps, la construction en 1911 de l'usine Price à Kénogami, deux kilomètres au nord de l'usine de pâte à papier Initiale, puis sa croissance fulgurante, qui mène en 1920 à l'incorporation de la municipalité de Kénogami, consacrent l'étalement vers le nord de l'agglomération qui délaissé de plus en plus son secteur sud.

Témoin de l'attrait de la nouvelle usine de Price, la paroisse Saint-Laurent, incorporée en 1937, illustre l'étalement excessif de l'agglomération vers un pôle économique en périphérie, devenu en outre unique, en 1962, avec la fermeture de l'usine de pâte à papier et papeterie de Jonquière. Lorsque, au lendemain de la Seconde Guerre, l'essor démographique

réclamera de nouveaux aménagements urbains, on favorisera la périphérie au détriment du centre. Sur la rive ouest, les paroisses Saint-Georges (1941) et Saint-Raphaël (1956) desservent la population d'une nouvelle banlieue.

À l'est, ce sont les paroisses limitrophes de Saint-Albert-le-Grand (1955) et Sainte-Morie-Médiatrice (1946) qui afficheront une nouvelle modernité de la ville, en témoignent, dans les années 1950 et 1960, l'Hôtel-Dieu Notre-Dame-de-l'Assomption et la résidence des sœurs hospitalières, l'église Notre-Dame-de-Fatima et le Collège de Jonquière.



L'usine de pâte à papier de Jonquière.



Rue Saint-Dominique. Église Saint-Dominique. René-Pamphile Lemay, architecte, 1912.

Des traces anciennes, un centre-ville qui renait

Le programme de revitalisation entrepris en 1985 a réanimé le centre-ville de Jonquière. Avec les aménagements urbains, les nouveaux édifices – gare, cinéma – et les bars et restaurants qui ont accompagné sa renaissance, la rue Saint-Dominique voit se renouveler sa vie commerciale. Principale voie de circulation depuis l'établissement de Jonquière, au XIX^e siècle, la rue Saint-Dominique, à la lumière de sa revitalisation, dévoile aussi les périodes de son histoire: depuis la rue Fontaine jusqu'à la rue Saint-Aimé, le promeneur retrouve, côte à côte, les traces de l'agglomération ancienne et les témoins de la ville moderne.

Autour de l'église...

Le secteur autour de l'église Saint-Dominique, entre les rues Fontaine et du Vieux Pont, devient au XIX^e siècle le premier centre d'activité de Jonquière. Autour d'une première église construite

en pierre en 1876, quelques commerces se substituent aux maisons de ferme, pour être remplacés à leur tour par des édifices publics et des résidences plus importantes, lorsque l'église est reconstruite, au début du XX^e siècle.

Rue Saint-Dominique, l'implantation des édifices témoigne de cette superposition des époques: les maisons de ferme étaient construites en retrait (on en voit un exemple au 2510, rue Saint-Dominique (1)) tandis que les bâtiments publics se dressent en bordure de l'axe de circulation. De l'histoire agricole de ce secteur subsistent ainsi quelques bâtiments, au fond des terrains, souvent masqués derrière des agrandissements successifs. C'est cette disposition évolutive qu'on observe au 2498 (2) et au 2528, rue Saint-Dominique (3).

L'actuelle église Saint-Dominique (4) est construite entre 1912 et 1914, en remplacement d'un édifice jugé trop exigu. La nouvelle église, monumentale, domine la ville depuis une butte, en haut de la rue



Rue Saint-Dominique. Église Saint-Dominique. René Pamphile Lemay, architecte, 1912.

Saint-Dominique: elle mesure 60 mètres de long, 27 mètres de large et 12 mètres de haut. Son architecte, René-Pamphile Lemay (1870-1915) était originaire de Québec et s'était fait connaître dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean en concevant, à Chicoutimi, la cathédrale – incendiée depuis – et plusieurs édifices de la Pulperie.

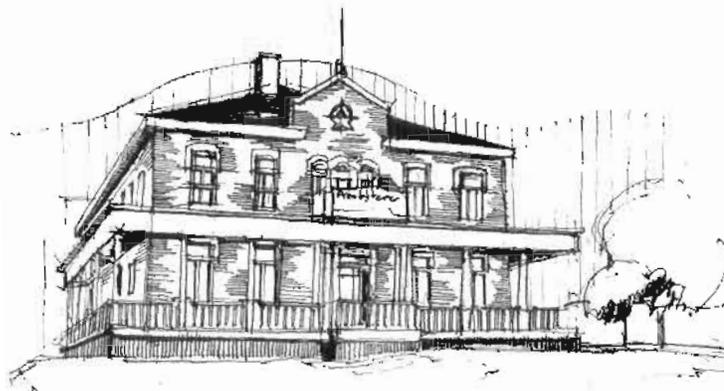
Avec ses deux tours, ses trois portails en avancée et son fenêtrage rappelant une rose, la façade de l'église Saint-Dominique évoque l'architecture des grandes églises du Moyen-Âge français. L'architecte, ici, souligne les ouvertures à l'aide d'une pierre calcaire assez claire qui contraste sur le granit sombre provenant de Rivière-à-Pierre.

Les hauts clochers élancés de l'église Saint-Dominique sont typiques des réalisations de l'agence de François-Xavier Berlinguet, architecte auquel R.-P. Lemay était associé (Berlinguet & Lemay), entre 1896 et 1903. À l'arrière, l'église se pare d'un remarquable chevet plat, encadré

de taurelles, qui paraît reproduire à cet endroit une seconde façade principale, tournée vers les quartiers qu'on prévoyait aménager dans ce secteur.

L'intérieur de l'église adopte un «style romano-byzantin», dans les termes de l'époque. Apparu dans les années 1880, ce style prétend à une architecture plus chrétienne en revenant aux origines de l'Église. Le style romano-byzantin reprend de Byzance ces espaces amples, dominés par des voûtes bombées dont on attribue l'origine aux basiliques romaines – premier lieu de rassemblement des chrétiens. À l'église Saint-Dominique, cette ampleur «byzantine» est soulignée par la largeur exceptionnelle du transept, là, des galeries accueillaient les élèves des écoles et couvents de la paroisse.

Les sculptures en façade représentent Saint-Dominique (dans la niche au sommet de la façade) et les quatre évangélistes (au-dessus des portails) réalisées en 1913, elles sont l'œuvre du célèbre statuaire Louis Jobin (1845-1928).



2551, rue Saint-Dominique Presbytère Saint-Dominique.

À droite de l'église, le presbytère Saint-Dominique (5) est une vaste maison qui évoque, comme nombre d'édifices de ce type des années 1900, une villa cossue, mais dépouillée de ses ornements. Monumental et vaste – le curé doit y accueillir chaque année l'évêque et sa suite – l'édifice demeure néanmoins très sobre. Il s'impose surtout par sa galerie qui souligne la façade principale; l'entrée du bureau du curé se situe du côté de l'église.

Au 4014, rue de la Fabrique, à gauche de l'église, la Maison communautaire (6) est construite en 1911 pour desservir les différentes activités paroissiales, elle a été utilisée comme chapelle en attendant la bénédiction de la nouvelle église Saint-Dominique, en 1914.

Curieusement, la Maison communautaire affirme à la fois son identité paroissiale et son caractère civil. D'une part, il reprend le pignon en façade et les fenêtres cintrées du presbytère; d'autre part, situé de l'autre côté de la rue par rapport à l'église,

il appartient déjà au territoire de la ville qui se développe vers le nord. Fait intéressant, la maison a conservé au fil de son histoire sa vocation communautaire: elle a accueilli la première bibliothèque municipale et les débuts du collège classique de Jonquière, la radio communautaire, nombre de sociétés jonquiéroises et quelques cafés théâtres, dont le Café chez l'bedeau et le Côté Cour.

Le Patro de Jonquière (7) (qu'on appelait autrefois Patronage Saint-Vincent-de-Paul) a été construit en 1946. En 1956, on a agrandi l'édifice de part et d'autre du bloc central qui abrite la palestra, et une piscine extérieure a été ajoutée à l'ensemble.

L'édifice du Patro, de brique jaune, est très sobre. Seules les parties importantes des façades reçoivent des ornements. Le portail est à remarquer: avec une marquise arrondie et des piliers apparentés à des colonnes doriques stylisées, il se rallie à un esprit Art déco. Cette composition préfigure les entrées des salles de specta-



2565, rue Saint-Dominique. Patro Jonquière. Lamontagne & Gravel, architectes. 1946-1956

cle et des édifices à bureaux qu'on construira dans les années 1950.

Dans les années 1910, les notables de Jonquière s'installent devant la prestigieuse nouvelle église, rue Saint-Dominique. Le second cimetière de Jonquière, établi devant le patro (coin des rues Fontaine et Saint-Dominique), est déménagé en 1915 pour faire place aux maisons cossues qu'on construit dans ce secteur. Commerçant renommé, et maire de Jonquière de 1904 à 1908 et de 1910 à 1917, J.H. Brassard habitait le 2537-2539, rue Saint-Dominique **(8)** (édifice aujourd'hui transformé). La maison du 2522, Saint-Dominique **(9)**, reconnaissable à ses deux tours, appartenait quant à elle à Stanislas Brassard, homme d'affaires renommé. Voisine, la maison du 2528, rue Saint-Dominique **(3)** a abrité le premier hôpital de Jonquière, la clinique Saint-Joseph.

Son propriétaire initial, le docteur Zotique Pouliot, était l'un des premiers médecins de l'établissement jonquérois.

Conformément aux pratiques de l'époque, il visitait ses malades à domicile. C'est le docteur Henri Vaillancourt qui décida d'y ouvrir une clinique pour recevoir ses patients. En 1941, il fait agrandir la maison vers l'arrière, pour loger sa famille, tandis que les chambres des patients et les salles d'examen occupaient l'édifice initial, à l'avant du lot.

En 1948, le docteur Vaillancourt transforme l'image de sa clinique, en y accolant une façade de bâtiment public. Les architectes avancent le pas de porte du bâtiment de quelque 4 mètres, afin de rejoindre le trottoir. Le nouveau pavillon d'entrée, qu'on voit encore aujourd'hui, s'inspire de l'Art déco: ses motifs forgés de sa balustrade, la brique de verre sur ses façades latérales le distinguent des maisons voisines, de facture plus traditionnelle.

L'édifice du 2498, rue Saint-Dominique **(2)** – on le reconnaît à sa façade plus dépouillée – évoque la mémoire d'un magasin général, avant que les succursales



2570, rue Saint-Dominique.



2566, rue Saint-Dominique.

de grandes chaînes (Légaré Meubles, Gagnon Frère), établies autour de la gare, supplantent ce type de commerce

Les maisons cossues de cette portion de la rue Saint-Dominique ont inspiré les aménagements de nombre de résidences du secteur.

La lucarne dite «en chien assis» (en raison de la forme de son toit) du 2570, rue Saint-Dominique (10) a ainsi inspiré, à une échelle réduite, sa voisine du 2566 (11). C'est que l'utilisation de tels motifs architecturaux enrichit à peu de frais une maison initialement plus dépouillée.

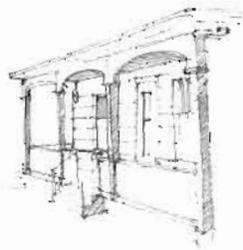
Lorsqu'on sait que les composantes architecturales d'un édifice (galeries, lucarnes, oriels, par exemple) servent souvent de modèle dans le voisinage immédiat, il n'est pas surprenant de retrouver, sur les maisons des rues Ouellet, Chesnier, Saint-Pascal, du Vieux-Pont, Fontaine et Sainte-Jeanne-d'Arc un ensemble de caractéristiques communes, qu'on observe aussi sur la résidence plus cossue du



2532, rue Saint-Dominique.



3993, rue Fontaine.



3976, rue Saint-Pascal



3973, rue Chesnier

2532, rue Saint-Dominique **(12)**. Il s'agit, principalement, de la grande lucarne en chien assis, au centre du toit, et de la galerie dont le toit porte sur une arcade. On retrouve aussi ces éléments sur la maison cossue du 4008, rue Fontaine **(13)**.

La rue Fontaine conduisait, au début du siècle, à la briqueterie établie au bord de la rivière: son ancien nom, «rue de la briquade» (de l'anglais *brickyard*) en évoquait la mémoire.

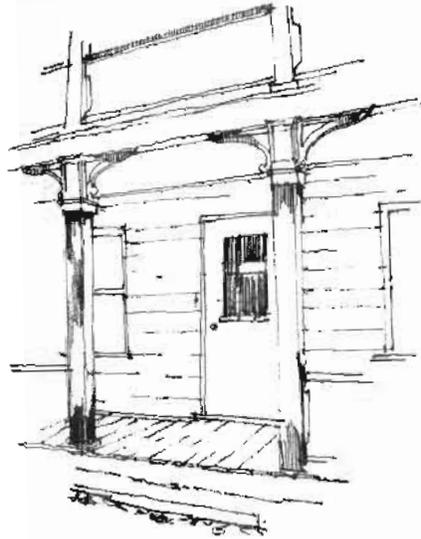
Au pied de la rue Fontaine, aujourd'hui, la place Nikitoutagan **(14)** (du Montagnais «place où les gens se rencontrent»), fut aménagée à l'occasion du championnat mondial de canot-kayak; la structure, en forme de tente, abrite un théâtre en plein-air. Les maisons ouvrières du 3989 **(15)** et du 3993, rue Fontaine **(16)** se distinguent par un portique porté sur des piliers de brique, qui enrichit leur façade nue.

Rue Sainte-Jeanne-d'Arc, les maisons du 3982 **(17)**, du 3992 **(18)** et du 4009 **(19)** témoignent de la popularité de la galerie

à arcade dont la diffusion finit par créer l'uniformité typique du quartier, les trois résidences reprennent aussi cette lucarne centrale, qui n'est pas sans évoquer l'idée d'un fronton en façade, comme celui du presbytère.

La maison du 3973, rue Chesnier **(20)** recouverte de bardeaux de cèdre peints jaune, mérite d'être remarquée, sans doute l'une des plus anciennes de ce quartier ouvrier, elle a conservé, à l'arrière, le bâtiment de son écurie. Avec sa lucarne, sa galerie à arcade, sa balustrade à panneaux pleins, les pilastres qui portent le toit de la galerie contre le mur de la maison, elle dresse l'inventaire des motifs architecturaux typiques du quartier.

Non loin, au coin des rues Saint-Dominique et du Vieux-Pont, l'aménagement du parc des Planniers **(21)** vaut d'être souligné: le monument en l'honneur de Marguerite Belley, en granit de la région, met en valeur les personnages moulés en aluminium.



3995, rue Ouellet.

3995, rue Ouellet. écoinçon imitant l'ordre ionique

C'est sur la rue Saint-Pascal qu'on retrouve le plus grand nombre de bâtiments ayant conservé une apparence d'origine. On y observe une succession de galeries aux boiseries remarquables, qui montrent l'évolution des motifs architecturaux. L'arcade en anse-de-panier retombant sur le chapiteau des piliers, au 3976 (22), s'est mutée en paires d'écoinçons, au 3983 (23). Le même motif apparaît, très ornemental, au 3955 (24).

Rue Ouellet, on retrouve quelques habitations ouvrières, avec pignon en façade et galerie à l'avant. Il faut remarquer la maison du 3995 (25), cet immeuble à logements se distingue par un escalier montant à l'étage, inscrit dans la galerie. L'ornementation des écoinçons, aussi, est particulière: le motif de sa base évoque un ordre ionique stylisé.

Le nouveau centre d'activité: le secteur de l'hôtel de ville

Entre l'église et l'hôtel de ville, au 2489, rue Saint-Dominique (26), l'édifice occupé

notamment par Emploi et Immigration Canada, remplace en 1955 le bureau de poste édifié en 1914 à cet endroit. En plus du bureau de poste, le nouvel édifice héberge alors les services plus nombreux que le gouvernement canadien implante dans les villes importantes pour souligner son rôle accru dans la société, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Avec sa façade et ses demi-colonnes de granit noir, sa marquise arrondie, ses fenêtres en bandeaux couronnées de pare-soleil, le bâtiment est l'une des manifestations les plus achevées de l'architecture Art déco à Jonquière.

Plus au nord, le centre-ville développé autour de la gare dans les années 1920 se distingue par une architecture typique des *boomtowns* du début du siècle. Les édifices commerciaux de ce secteur ont été construits en brique; ils abritent un ou deux étages de logements, au-dessus du rez-de-chaussée commercial. Pour la plupart conçus par l'architecte Alfred Lamontagne, ces bâtiments se distinguent par la présence à l'étage d'une



2489, rue Saint-Dominique. Emploi & Immigration Canada. Gaston Amyot, architecte, 1955.

2354, rue Saint-Dominique. Hôtel de ville de Jonquière. Sylvio Brassard, architecte, 1928.



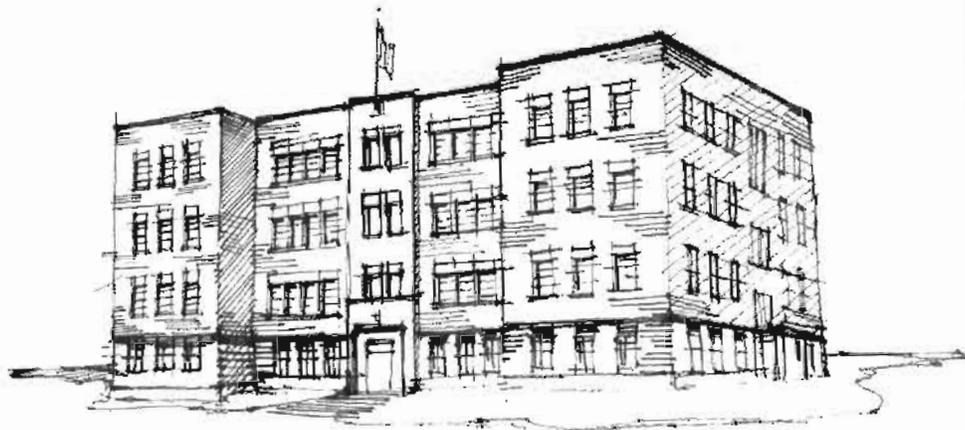
Jordi Bonet (1932-1979), formé à l'École des Beaux-Arts de Barcelone (sa ville natale), s'est installé au Québec en 1954. Peintre, sculpteur, il étudie la céramique à l'Institut des arts appliqués de Montréal (1956), et réalise en 1962 sa première grande murale extérieure sur le Pavillon Pouliot de l'université Laval, à Québec. C'est à cette époque de sa carrière que s'inscrivent ses principales réalisations à Jonquière. Outre la devanture de l'édifice rue Saint-Dominique, des céramiques de Jordi Bonet ornent l'église Saint-Raphaël (chemin de croix, «saint Georges et le dragon», «saint Raphaël», 1960) et le hall du Cégep de Jonquière («Les fondateurs du collège», 1960); celles qui paraient la façade de l'ancien hôtel de ville d'Arvida (1960), devenu Mairie de

Jonquière, ont été déménagées dans le hall du Foyer des Loisirs (1910, rue du Centre).

L'œuvre de Bonet, orienté par un lyrisme engagé et une recherche mystique -- les murales de l'église Saint-Raphaël en sont représentatives -- est surtout connu pour ses grandes murales, novatrices dans l'intégration de l'art à l'architecture. Ses réalisations se distinguent par l'expressionnisme des couleurs (céramiques) et des textures (aluminium, ciment). Professeur à l'École d'architecture de l'université de Montréal (1966-1968), Jordi Bonet a signé des murales au Québec, en Ontario, mais aussi partout aux États-Unis (à Boston, à Dallas, à San Francisco et à Chicago, notamment).

Loggia, galerie inscrite dans la façade: l'architecte y concentre le plus souvent

l'ornementation du bâtiment, autrement très sobre. Aujourd'hui de moins en moins



3936, rue Saint-Pierre, École Saint-Michel, Lamontagne & Gravel architectes, 1948

nombreux, les édifices de ce type étaient autrefois très répandus dans ce secteur de la ville.

L'édifice du 2413, rue Saint-Dominique **(28)** est aussi l'un de ces bâtiments de brique, conçu vers 1925. Malgré une volonté de modernisation l'ait enveloppé de tôle, l'opération est réversible et il est possible de redécouvrir cette architecture de brique du début du siècle à laquelle on s'intéresse de plus en plus aujourd'hui.

Non loin, l'édifice commercial du 2388, rue Saint-Dominique **(29)** arbore en façade une murale de l'artiste Jordi Bonet, conçue en 1963 pour un restaurant – on y voit des bouteilles de vin, des poissons, des fruits. Il est particulièrement rare de voir ainsi, dans la rue, une œuvre d'art commandée par un particulier.

L'ancien hôtel de ville de Jonquière **(30)** est construit en 1928. Édifié pour répondre aux besoins croissants de l'organisation municipale, à une époque où la plupart des villes du Québec se dotent

Né à Jonquière, l'architecte Sylvio Brassard (1898-1975) a complété ses études d'architecture à Montréal en 1925; il travaille à Jonquière pendant cinq ans, puis s'installe à Québec, en 1930.

Sensible à l'architecture traditionnelle, il parcourt la province avec Marius Barbeau et Gérard Morisset, étudiant le patrimoine bâti du Québec. Sylvio Brassard a conçu, dans le Bas-Saint-Laurent et au Saguenay-Lac-Saint-Jean plusieurs églises rappelant l'image des anciennes églises québécoises.

Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, ses églises de Saint-Georges (Jonquière, 1958), L'Ascension (1947), Saint-Bruno (1954), Saint-Thomas-Diayne (1953), de même que les premiers bâtiments du Jardin zoologique de Québec (1932) illustrent l'attachement de l'architecte aux formes traditionnelles.



2245, rue Montpetit

2240, rue Montpetit. Commission scolaire de la Jonquière (ancienne résidence des frères du Sacré-Cœur. Alfred Lamontagne, architecte 1926.

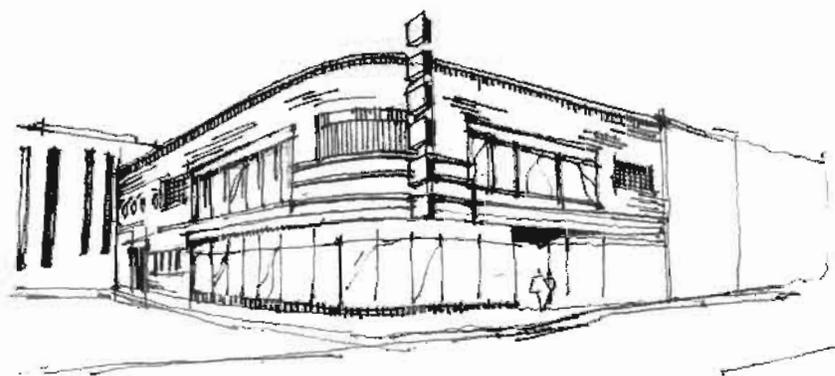
d'un édifice de ce type, le bâtiment abritait une salle de concert, des espaces administratifs, la salle du Conseil et un poste de pompiers.

L'hôtel de ville tient son caractère des contrastes entre les matériaux, de l'agencement de la brique, et de la transparence, en façade, de son organisation intérieure. Les fenêtres en échelon, par exemple, trahissent l'escalier qu'elles éclairent; la façade principale, monumentale, montre la fonction publique du bâtiment, quand le rythme des ouvertures de la façade latérale (sur le boulevard Harvey), correspond à la salle de concert à cet endroit. Le poste de pompiers, au rez-de-chaussée de cette façade latérale, est tout aussi lisible: l'architecte a reporté la tour à sécher les boyaux à l'arrière de l'édifice, pour ne pas concurrencer la tour principale, symbole du pouvoir civique dans la ville. En affichant ainsi la logique de sa fonction et tirant parti de ses matériaux en guise d'ornements, l'hôtel de ville constitue un bon exemple d'un courant rationaliste

développé à Amsterdam (Pays-Bas) au début de notre siècle, et particulièrement populaire dans un Québec réfractaire aux modèles de l'architecture dite «cubiste» que propose le mouvement moderne naissant. Depuis la fusion Arvida-Jonquière-Kénogami-Jonquière-Paroisse, l'hôtel de ville de Jonquière abrite quelques services décentralisés de l'organisation municipale.

À gauche de l'hôtel de ville, la Caisse populaire Desjardins de Jonquière (31) occupe l'emplacement de l'un des premiers grands magasins jonquiérois: la succursale de la chaîne Gagnon & Frère (devenue Gagnon Frères), établie à cet endroit en 1914, et incendiée dans les années 1930.

L'édifice de la Caisse populaire, qui se démarquait jusqu'à récemment de son environnement par sa hauteur réduite, ses larges surfaces vitrées et sa couleur rouge, vient d'être reconstruit et agrandi. L'architecte Brassard, qui a livré les plans de la reconstruction, propose un volume nouveau réinterprétant en vocabulaire



2342, rue Saint-Dominique. Magasin Légaré Meubles. Lamontagne & Gravel, architectes, 1946.

d'aujourd'hui l'architecture moderne des années 1960.

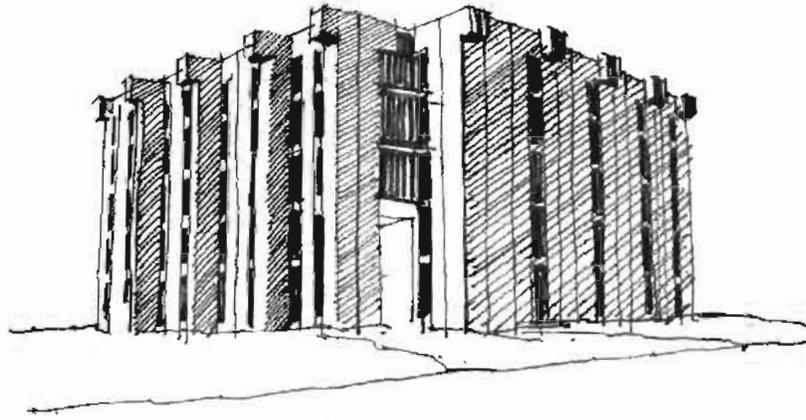
Entre l'hôtel de ville et la Caisse populaire, le parc et la rue Jean-Allard (32) rappellent la mémoire, sur le site de sa maison, du premier maire de Jonquière. Du promontoire, on a une belle vue sur la rivière aux Sables et sur une partie du centre-ville de Jonquière.

L'école Saint-Michel (33), au 3936, rue Saint-Pierre, est édifiée en 1948 sur les fondations de l'académie Saint-Michel, qui datait de 1918 et dont elle reprend les grandes lignes. À droite de l'école, la résidence des Frères du Sacré-Cœur (34) a été construite avec la brique produite à la briqueterie de la rue Fontaine.

La résidence arbore un chaînage de pierre, pour marquer les angles, et une corniche classique, une galerie, caractéristique de ce type d'édifice – la promenade des religieux – est portée sur d'élégantes consoles de métal. Sur la façade arrière, on aperçoit l'oriel, pro-

jection polygonale qui logeait le chœur de la chapelle des Frères. Rue Montpetit, l'entrée principale a été réaménagée en un accès direct au niveau du sol, ce qui a supprimé l'escalier monumental. L'édifice et l'école voisine abritent aujourd'hui certains services de la Commission scolaire de la Jonquière. En face de la résidence, le 2245, rue Montpetit (35) s'apparente aux maisons du Vieux-Jonquière: ses galeries sur deux étages lui confèrent un charme tout pittoresque.

Rue Saint-Dominique, sur le Rocher des Saints-Anges, s'élève l'ancien pensionnat Saint-Dominique (36) (aujourd'hui Habitat Rodrigue-Plamondon). Le pensionnat était dirigé par les Sœurs du Bon-Pasteur, arrivées à Jonquière en 1916. L'édifice actuel œuvre des architectes Lamontagne & Gravel et Léonce Desgagné, a été inauguré en 1939. L'arc brisé des fenêtres, évoquant une lancette gothique, signale l'appartenance de l'édifice à l'architecture de la chrétienté, selon les préceptes du moine-architecte Dom Paul Bellot (1876-1944) à qui l'on



3950, boulevard Harvey. Édifice Marquillite-Belley. Dallaire & Brassard, architectes, 1972

attribue l'avènement de la modernité de l'architecture religieuse au Québec.

La prospérité de l'après-guerre apporte à Jonquière de nouveaux édifices modernes, qui s'implantent dans la continuité du centre-ville des années 1920. Au 2342, rue Saint-Dominique, le magasin Légaré meubles (37) est un très bel exemple de l'architecture commerciale moderne qui se développe à l'époque.

L'édifice fut conçu en 1946 pour abriter une succursale de la grande chaîne de magasins d'ameublement de P. T. Légaré. Il ne s'agit plus, ici, d'un commerce «de rez-de-chaussée», mais d'un édifice entièrement consacré à sa vocation commerciale, avec de grandes salles de montre au rez-de-chaussée et au premier étage. Son architecture Art déco, particulièrement soignée, se reconnaît à sa corniche en aluminium, ses oculi polygonaux, ses fenêtres de blocs de verre, ses parois de verre arrondies au rez-de-chaussée, et la plinthe de granit noir qui borde sa devanture.

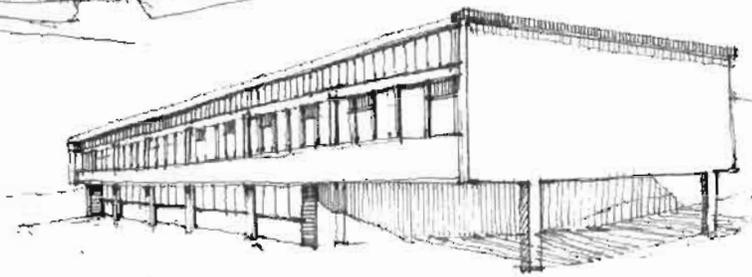
Les édifices du 2310 (38), 2330 (39), 2365 (40) et 2379 (41), rue Saint-Dominique ont eux aussi une façade en coin arrondi, qui offre un plus grand espace de vitrine à ces commerces de l'après-guerre: illuminées, le soir, ces vitrines deviennent en quelque sorte de gigantesques enseignes lumineuses retenant l'attention des automobilistes qui paradent sur la rue principale. La concentration d'édifices de ce type est assez caractéristique du secteur commercial de Jonquière: ces magasins jonquérois se distinguent de ceux des centres-villes des métropoles par leur gabarit réduit – deux étages seulement – et leur architecture de brique qui remplace ici le béton ou la pierre.

Les années 1960 et 1970 ont introduit une rupture dans le tissu urbain de ce secteur de Jonquière en imposant à la trame de nouveaux tracés, des stationnements doublant la rue Saint-Dominique à l'arrière des commerces, et quelques édifices qui se démarquent clairement de leur environnement, par leur gabarit – c'est le cas du centre commercial, boulevard



2439, rue Saint-Dominique. Gare multimodale de Jonquières. Jacques Beuchasne, architecte, 1989.

2385, rue des Cyprès. Parc-école Trefflé-Gauthier. Evans St-Gelais, architecte, 1961.



Harvey – ou leur traitement architectural, comme celui de l'école Maria-Chapdelaine (42) (Bertrand Dallaire, 1962) qu'un volume massif et des matériaux peu courants dans ce secteur (pierre des champs et brique blanche, revêtue depuis 1983 de tôle) distinguent du paysage environnant.

Au 3950, boulevard Harvey, l'édifice Marguerite-Belley (43), construit en 1972, est un exemple d'une architecture qui s'impose par la monumentalité de ses formes et la recherche d'effets plastiques: les consoles de béton qui l'entourent évoquent de grands contreforts couronnés de gargouilles. À l'intérieur, les espaces administratifs se groupent autour d'un hall d'entrée dégagé sur deux étages et éclairé par un faux puits de lumière.

Plus récemment, la revitalisation du centre-ville de Jonquières a permis, en quelque sorte, de rétablir la continuité du tissu urbain. L'implantation de la gare multimodale (44), par exemple, a créé une place publique, un temps d'arrêt sur

la rue commerciale. L'édifice de la gare est l'une des rares incursions à Jonquières (avec le cinéma voisin) de l'architecture post-moderne. Ce type d'architecture, qui tente de recréer un langage significatif – en s'opposant à l'architecture moderne, dépouillée d'ornements – dicte ici la tour d'horloge, symbolique des édifices publics. Les couleurs et les motifs carrés du revêtement sont aussi caractéristiques de la post-modernité. À l'intérieur, la salle d'attente et le casse-croûte sont éclairés à flots par le puits de lumière et les façades largement vitrées.

La banlieue de Jonquières: le secteur ouest

Dans les années 1960 et 1970, le centre-ville de Jonquières s'est peu à peu désaffecté à la faveur de la banlieue qui s'ouvrait dans le secteur à l'ouest de la rivière. Là de nouveaux équipements culturels et institutionnels recréaient une ville nouvelle, correspondant davantage à cette vie près de la nature qu'on imaginait alors idéale.



4114, rue du Vieux-Pont, St-Gelais et Tremblay, architectes, 1960

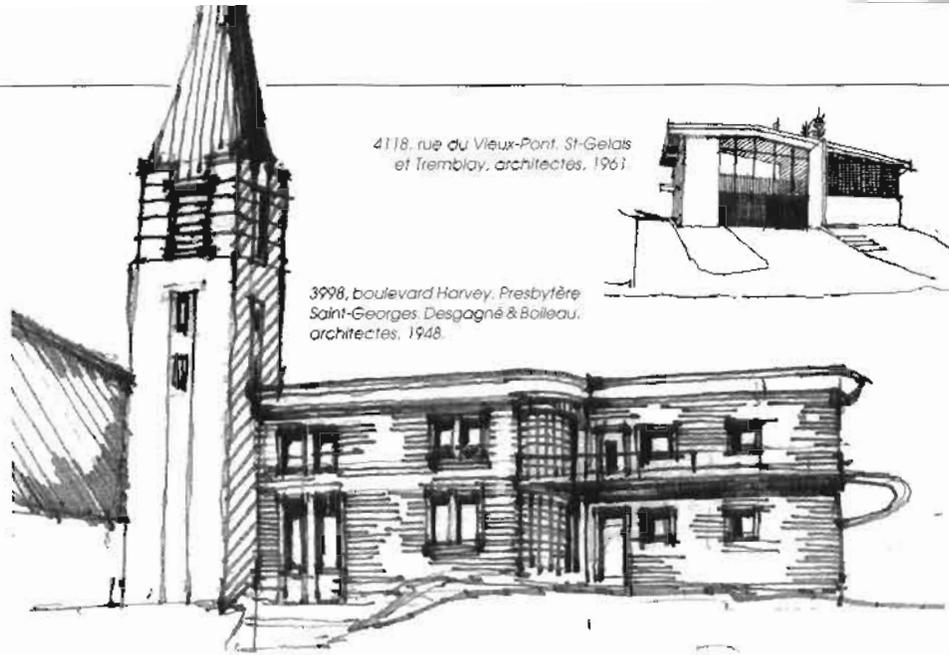
4160, rue du Vieux-Pont, Centre culturel de Jonquière, Bertrand Dallaire, architecte, 1967, Centre national d'exposition, Dallaire & Brassard, architectes, 1979, Léo Lapointe, architecte, 1993.

Né à Dolbeau en 1931, Bertrand Dallaire a complété ses études d'architecture en 1957 à l'École d'architecture de l'université de Montréal. Il s'établit à Jonquière en 1958, et s'associe d'abord à Maurice Gravel (Dallaire et Gravel, 1958-1960) puis, entre 1968 et 1988, à l'architecte André Brassard (Dallaire et Brassard).

À Jonquière, il conçoit entre autres les résidences du 2245, rue de Liri, du 1980, rue Chaillon et du 4077, rue Marin; les édifices de Bertrand Dallaire se distinguent par un expressionnisme formel qui prend appui tantôt sur les couleurs vives, tantôt sur les textures et les jeux de volumes. L'hôtel de ville d'Arvida (1962), le Centre culturel (1967), l'école Maria-Chapdelaine (1968), l'édifice Marguerite-Belley (1972) et l'usine de filtration de Jonquière (1963) sont caractéristiques de cette production.

À l'extrémité ouest du secteur résidentiel, le parc-école Trefflé-Gauthier (45) – Trefflé Gauthier fut maire de Jonquière de 1922 à 1930 – correspond en tous points à l'idéal de la banlieue dont on espère qu'elle offrira un environnement meilleur aux enfants de l'après-guerre. Conçue en 1961, l'école – son titre de «parc-école» le dit bien – se lie intimement à la nature qui l'entourne, sur laquelle elle s'ouvre par les vastes surfaces vitrées qui entourent presque complètement le bâtiment. L'édifice, aussi, épouse les contours de son site, se réduisant à un seul étage à l'arrière, où le terrain monte de neuf pieds (3 mètres). La forme géométrique simple du bâtiment revêtu de blanc est typique des réalisations de son architecte. Evans St-Gelais; parmi les originalités du parc-école Trefflé-Gauthier, on remarque l'intégration du gymnase-salle de jeu au centre du bâtiment, plutôt qu'en annexe.

Le Centre culturel de Jonquière (46), sur le mont Jacob, témoigne tout autant de l'engouement pour la banlieue. Réalisé dans le cadre du centenaire de la



4118, rue du Vieux-Pont, St-Gelais et Tremblay, architectes, 1961

3998, boulevard Harvey, Presbytère Saint-Georges, Desgagné & Boileau, architectes, 1948

Confédération, le Centre culturel – à l'origine Centre culturel confédératif de Jonquière –, est administré depuis 1969 par l'Institut des Arts du Saguenay, fondé à Jonquière en 1959. L'objectif du Centre culturel, inspiré des aménagements du mont Orford, est d'établir dans un cadre champêtre un nouvel équipement culturel en intégrant en un seul lieu différentes formes d'art, dans cette logique, le centre-ville, abandonné comme lieu de culture, devient exclusivement commercial. Le Centre culturel de Jonquière est un édifice polygonal qui s'ajuste au cadre naturel avec son étage « panoramique », en porte-à-faux et entièrement vitré, et le traitement rustique des grandes poutres qui débordent à l'extérieur. Ces poutres rayonnent depuis un noyau central, en béton, dont le dégagement sert à la scène; la technologie utilisée – une charpente de bois lamellé – offre des portées importantes, ce qui dégage de vastes surfaces à l'intérieur. Le Centre culturel s'est doublé, en 1979, du Centre national d'exposition. C'est ce bâtiment qui vient d'être agrandi pour répondre aux

standards les plus élevés de la muséologie, ce qui permet désormais à Jonquière de recevoir des expositions d'envergure nationale et internationale.

Devant le centre culturel, au 4114, rue du Vieux-Pont (47), la résidence de l'architecte Evans St-Gelais mérite d'être remarquée. Le bâtiment, un parallélépipède simple et blanc qui encloie l'espace intérieur, s'ouvre sur la rue en contrebas par une paroi entièrement vitrée. Semblable à une boîte posée sur le massif rocheux, la forme géométrique très pure manifeste la dissociation art / nature du vocabulaire des architectes des années soixante. Aussi de St-Gelais et Tremblay, le 4118, du Vieux-Pont (48), combinant le bois, des formes géométriques et des panneaux colorés, illustre une variante de cette distinction entre l'objet construit et son environnement naturel.

Sur la rue Saint-Jean-Baptiste, l'église Saint-Raphaël (49), gagnante d'une médaille Massey (prix le plus prestigieux en architecture au Canada) en 1961, fut

2176, rue Edmond, École Saint-Jean-Baptiste, Desgagné & Boileau, architectes, 1949.



4080, boulevard Harvey, École Marguerite-Belley, Lamontagne & Gravel, architectes, 1952



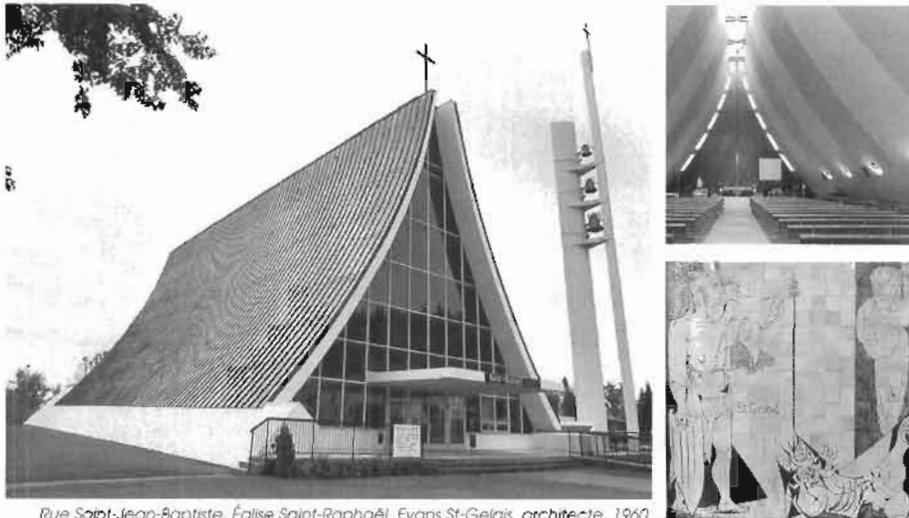
conçue en 1960 et inaugurée le 14 avril de cette année. L'élégante église se distingue principalement par son toit incurvé

vers l'intérieur depuis le faite jusqu'au sol. qui recouvre comme la toile d'une tente l'espace intérieur unique de la nef et du

Né en 1928 à Saint-félicien, Evans St-Gelais a complété ses études d'architecture à l'école des Beaux-Arts en 1955, pour ensuite travailler pendant 18 mois au bureau des architectes Lamontagne et Gravel, à Chicoutimi.

Associé de l'architecte Fernand Tremblay depuis 1958 (agence St-Gelais et Tremblay), Evans St-Gelais a aussi travaillé avec Charles Tremblay (St-Gelais, Tremblay et Tremblay, 1961-1972), André Labbé (St-Gelais Tremblay Tremblay Labbé, 1967-1972), et Jacques Bélanger (St-Gelais Tremblay Bélanger, 1977-). Entre 1961 et 1967, il a enseigné à l'École d'architecture de l'université Laval, à Québec. Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Evans St-Gelais a conçu plusieurs édifices de Saint-

Félicien et de Jonquière; en 1966, son bureau, jusque là rue Saint-Dominique à Jonquière, est déménagé à Québec, où il est toujours. Parmi les réalisations jonquiéroises de l'agence St-Gelais Tremblay, l'église Saint-Raphaël (1960), la résidence du 4114, du Vieux-Pont (1960), le parc-école Trefflé-Gauthier (1961), sont caractéristiques de la production d'Evans St-Gelais. Il s'agit de monuments d'une architecture blanche et sobre, aux lignes pures et aux formes géométriques simples. Il faut aussi remarquer, à Jonquière, le 2368, rue Sainte-Agathe. Cette résidence se distingue par la légèreté de sa composition; on remarque à ce titre le plan mince du toit, qui paraît porter sur la façade de verre.



Rue Saint-Jean-Baptiste. Église Saint-Raphaël. Evans St-Gelais, architecte, 1960.

chœur. De l'extérieur, la simplicité et la sobriété des formes, où seule une légère marquise en porte-à-faux vient souligner l'entrée, rend hommage à la vocation religieuse de l'édifice: le dépouillement de l'intérieur accentue la présence de l'autel, dans le chœur à peine surélevé. Les rotules qui relient les versants du toit, mises en évidence par le puits de lumière qu'elles dégagent, manifestent de façon éloquente la technique constructive de l'église: ni le mur du chœur, ni la façade entièrement vitrée n'interviennent comme support de l'édifice. L'intérieur s'orne, de chaque côté de la nef, d'un chemin de croix, œuvre de Jordi Bonet; de part et d'autre du vestibule, les murs des confessionnaux se parent de deux céramiques du même artiste, représentant saint Raphaël et saint Georges.

Depuis peu, on a enclos, pour y installer un bureau, l'espace du baptistère, en rompant quelque peu l'équilibre balancé par l'escalier, à gauche; l'ensemble de la façade demeure néanmoins d'une légèreté exceptionnelle. Avec l'église

Saint-Gérard-Magella de Larouche, Saint-Raphaël est l'une des réalisations notables de l'agence St-Gelais et Tremblay. L'église est reconnue comme l'une des plus grandes œuvres de l'architecture religieuse moderne du Québec.

Au nord de l'église Saint-Raphaël, boulevard Harvey, l'église Saint-Georges (50) fut construite en 1958. C'est l'une des dernières églises du diocèse à avoir conservé les formes traditionnelles de l'architecture religieuse: on remarque son plan en forme de croix latine (une nef rectangulaire croisée d'un transept, devant le chœur que l'architecte loge ici dans un chevet plat). De même, la façade, en mur-pignon, arbore l'organisation classique en trois parties. À l'intérieur, la percée des ouvertures dans la voûte lisse et, surtout, les arcs paraboliques s'affirment davantage modernes.

À droite de l'église, le presbytère Saint-Georges (51) fut conçu en 1948, dix ans avant l'église. Le bâtiment de brique, qui prend ses distances par rapport à l'image

Boulevard Harvey, Église Saint-Georges, Sylvia Brassard, architecte, 1958.

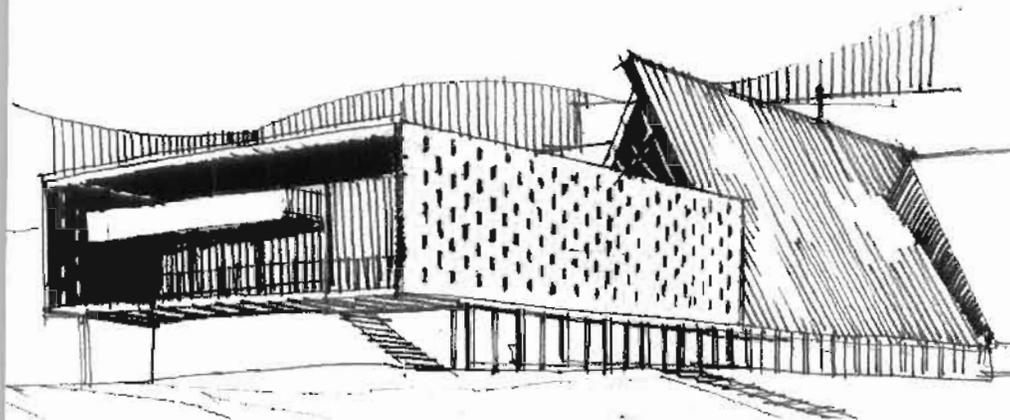


traditionnelle du presbytère, tient son caractère de ses formes arrondies et de ses briques de verre – elles soulignent l'emplacement du bureau du curé. Ce type d'architecture, où le modelage des volumes et l'élégance des matériaux tient lieu d'ornementation, appartient à un courant particulier du «style international» développé en Belgique et aux Pays-Bas, notamment par le célèbre architecte Henry Van de Velde. Comme le Québec, ces contrées préfèrent la brique au béton, à cette époque.

Non loin de l'église Saint-Georges, l'école Marguerite-Belley (52) (autrefois école Saint-Georges) fut construite en 1952. Sa façade témoigne clairement de l'organisation intérieure: entre le pavillon d'entrée, à gauche, et la résidence de la communauté enseignante, implantée à droite, l'édifice des classes découpe en travées le nombre de salles, chaque classe correspondant, à l'extérieur, à un groupe de fenêtres. Cette façon toute moderne de distinguer clairement, par des volumes différents, les différentes

fonctions de l'édifice s'accompagne ici des couleurs de la brique, pâte pour la partie principale, foncée pour le pavillon d'entrée. Le volume vertical à gauche de l'entrée, souligné de bandeaux de pierre artificielle, et le traitement particulier des trumeaux confèrent à l'édifice une identité autre que purement fonctionnelle.

L'école Saint-Jean-Baptiste (53), au 2176, rue Edmond, fut conçue en 1949. L'édifice, très sobre, se distingue principalement par sa marquise arrondie, dont la forte avancée porte sur un pilier, au centre: les blocs de verre qui rehaussaient le pavillon d'entrée ont été remplacés par des fenêtres. On reconnaît, comme à l'école Marguerite-Belley, la résidence de la communauté enseignante qui compose un volume plus petit à côté de l'école, les ouvertures du rez-de-chaussée, différentes de celles des étages de classe, correspondent à la salle de récréation installée à cet endroit. À droite de l'école, le gymnase est l'œuvre de l'architecte Bertrand Dallaire.



2230, rue de l'Hôpital, Département de toxicomanie, Centre hospitalier Jonquière (ancienne résidence des Sœurs hospitalières), St-Gelais, Tremblay & Tremblay, architectes, 1965. État d'origine.

L'hôpital et les environs

On doit au docteur Henri Vaillancourt la fondation de l'Hôtel-Dieu Notre-Dame-de-l'Assomption (A), aujourd'hui Centre hospitalier Jonquière. Après des démarches infructueuses auprès des Sœurs hospitalières de Chicoutimi, en 1948, le docteur Vaillancourt, devenu maire de Jonquière en 1950, entreprend de remplir sa promesse électorale d'un hôpital à Jonquière. Interpellé par le docteur Vaillancourt, c'est Mgr Mélançon, évêque de Chicoutimi, qui convainc les religieuses de desservir un hôpital jonquiérois; l'Hôtel-Dieu Notre-Dame-de-l'Assomption ouvre ses portes en 1955.

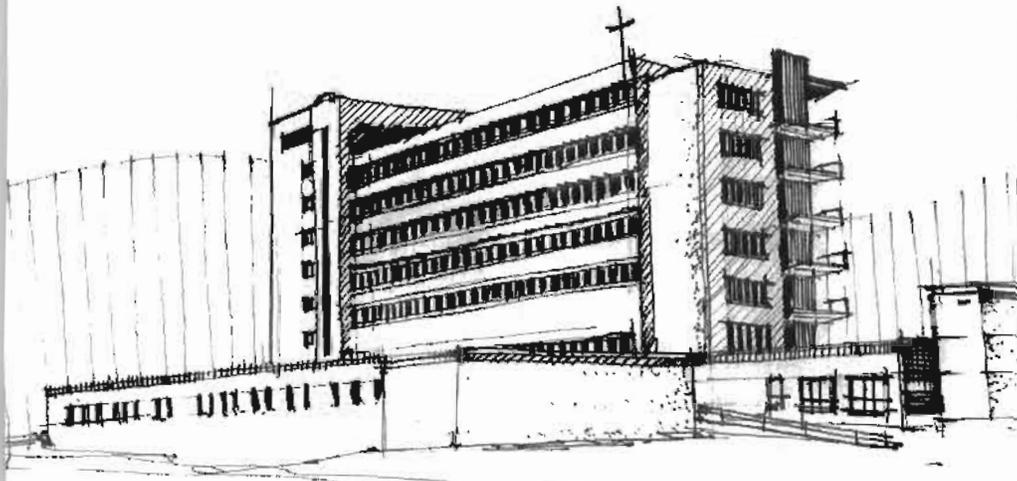
L'hôpital s'inscrit dans l'histoire de l'architecture québécoise comme l'un des premiers exemples du système *pad and tower* («basilicaire et tour»), qui sépare en deux volumes distincts l'espace public de l'hôpital du secteur des chambres. Cette organisation de l'architecture hospitalière se retrouve plus tard à Québec, lors de la reconstruction de l'Hôtel-Dieu, et à la Cité



2185, rue Pasteur, Résidence du docteur Vaillancourt, Paul-Marie Côté, architecte, Desgagné & Boileau, architectes consultants, 1955.



2229, rue de l'Hôpital, Clinique médico-chirurgicale du Saguenay, Bertrand Dallaire, architecte, 1961



2230, rue de l'Hôpital. Centre hospitalier Jonquière. Desgagné & Boileau, architectes. 1955.

de la Santé de Laval, à la fin des années 1960

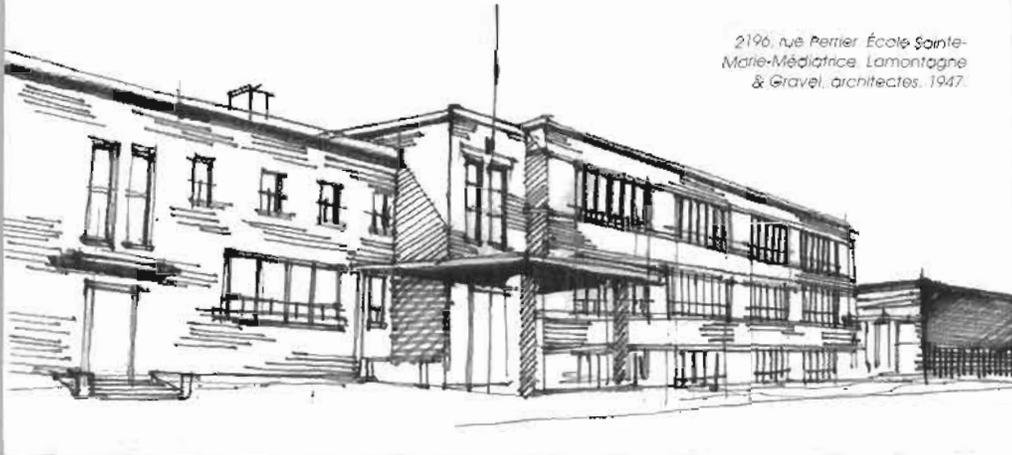
Le traitement des façades de la tour, en brique claire, n'est pas sans rappeler l'Hôtel-Dieu que Desgagné et Boileau venaient de terminer à Chicoutimi. La façade sud, striée de grands bandeaux de verre, offre un éclairage adéquat et permet de régulariser la température des chambres. L'élégant édifice du Centre hospitalier Jonquière, comme un monument aux progrès de la médecine et au fonctionnalisme de l'esprit moderne, s'inscrit parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture des années 1950. Le hall du pavillon de la clinique externe s'orne d'une murale des sculpteurs Denis Angers, Richard Bossé et Gatien Maisan, réalisée en 1970.

À droite de l'hôpital, la résidence des Sœurs hospitalières (B), aujourd'hui occupée par le Département de toxicomanie de l'hôpital, a vu son enveloppe complètement reconstruite. Il ne reste de l'édifice original que le volume

du bâtiment et de la chapelle qui s'y insère. Celle-ci démarque clairement du bâtiment résidentiel par son volume triangulaire, qui rappelle l'église Saint-Raphaël, œuvre des mêmes architectes. À l'intérieur, l'abaissement du plafond a tronqué ce volume, qui à l'origine était éclairé par les fenêtres hautes du versant est du toit.

L'établissement de l'hôpital sur un plateau désert, à l'extérieur de l'agglomération existante, a progressivement entraîné l'aménagement dans ce secteur d'un quartier résidentiel, amorcé avec quelques maisons cossues destinées aux médecins de l'hôpital.

Rue Pasteur, la résidence du docteur Vaillancourt (C), œuvre de l'architecte Paul-Marie Côté, date de 1957. Elle se décompose en plusieurs volumes bas et de niveaux différents, épousant les contours du terrain. Revêtant sa structure d'acier, ses façades de pierre des champs et de bois lui confèrent cet aspect rustique. Au 2201, rue Pasteur (D), une rési-



2196, rue Perrier. École Sainte-Marie-Médiatrice. Lamontagne & Gravel, architectes, 1947.

dence conçue en 1959 par l'architecte Bertrand Dalloire se distingue par son traitement architectural, qui allie une forme géométrique aux textures chaleureuses du bois et de la pierre des champs.

Devant l'hôpital, la Clinique médico-chirurgicale (**E**), a été construite en 1961 pour regrouper des services de consultation externe, en réunissant bureaux et salles d'examen pour médecins spécialistes. Du point de vue architectural, la clinique n'exprime pas sa fonction «hospitalière»; elle s'apparente plutôt, par sa forme horizontale et basse, aux maisons cossues du quartier. Il s'agit d'un bel exemple de l'architecture fonctionnaliste qui prétendait desservir n'importe quelle fonction par un édifice atypique: seules sa marquise et son escalier soulignent sa vocation publique.

Entre l'hôpital et les quartiers plus anciens à l'ouest, l'école Sainte-Marie-Médiatrice (**F**), au 2196, rue Perrier, a été conçue en 1947. Entre autres par le traitement particulier de ses trumeaux, cet édifice an-

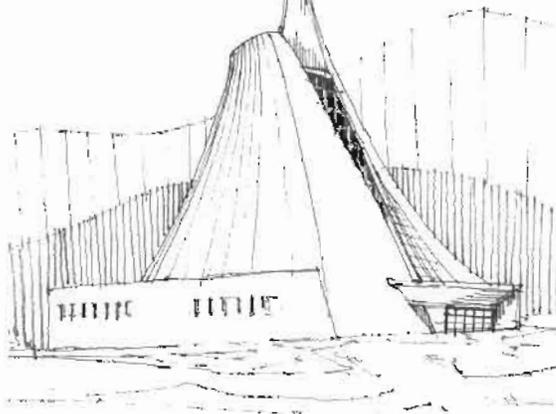
nonce l'école Saint-Georges (aujourd'hui école Marguerite-Belley), construite cinq ans plus tard selon les plans des mêmes architectes. À gauche de l'école, on reconnaît l'habituelle résidence de la communauté enseignante. Le gymnase, à droite de l'école, est l'œuvre de l'architecte Bertrand Dalloire.

Au 2184, rue Perrier, la Résidence Sainte-Marie (**G**) et le Centre de gérontologie de Jonquière (**H**) ont été construits en 1969-1970. De chaque côté du hall qui assume les communications de l'un à l'autre, les deux volumes de béton affichent clairement leur fonction respective: la tour, à droite, dessert l'hébergement tandis que l'édifice de gauche, plus bas, regroupe les services médicaux.

Au coin des rues Notre-Dame et de Montfort, l'église Notre-Dame-de-Fatima (**I**) a été conçue en 1962. Le remarquable édifice religieux, dont la silhouette toute blanche tranche sur le



2184, rue Perrier. Résidence Sainte-Marie et centre de gérontologie de Jonquière. Bertrand Dallaire, architecte, 1969.



3625, rue de Montfort. Église Notre-Dame-de-Fatima. Desgagné & Côté, architectes, 1963.

paysage environnant, compte parmi les premières églises à plan centré de la région, dans la foulée Saint-Gérard-Magella de Larouche (St-Gelais et Tremblay, 1960). C'est ce type de plan, opposé au plan longitudinal, qui dicte le volume de l'édifice. Il s'agit de deux demi-cônes décalés l'un par rapport à l'autre, articulés autour du centre d'une nef circulaire. L'un des deux demi-cônes, en s'étriant, devient une flèche élancée qui devait, à

l'origine, recevoir les cloches de l'église. L'intérieur est éclairé par le décalage entre les deux demi-cônes de béton, où l'on a inséré des vitraux de Guy Barbeau. La silhouette conique de l'église, sans doute inspirée des édifices d'Oscar Niemeyer (1907-) au Havre (Maison de la culture) et à Brasilia (chapelle du palais de l'Aurore), rappelle la forme d'un « tipi ». Elle évoque, comme l'église Saint-Raphaël, cette idée de la tente qui abrite les fidèles.

Paul-Marie Côté (1921-1969), natif du Saguenay, a complété ses études d'architecture à Montréal en 1950. En 1955, après avoir pratiqué seul pendant quelques années, il s'associe à l'agence Desgagné et Boileau (Léonce Desgagné et Paul Boileau). Influencé par l'architecture de l'Américain Frank Lloyd Wright, son architecture se distingue par des formes plastiques, sculpturales, et le caractère expressif de ses matériaux. Les églises de Côté – il faut mentionner Notre-Dame-de-

Fatima et Saint-Marc (La Baie, 1955) – comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse moderne au Québec. Outre le remarquable hall de l'ancienne résidence des Pères Oblats, au Collège de Jonquière (1959), on doit à l'architecte le Cégep de Chicoutimi et le camp des Jeunesses musicales du Mont Orford. Côté fut aussi membre du comité consultatif chargé de la coordination architecturale du campus de l'université Laval, à Québec.



2505, rue Saint-Hubert, Cégep de Jonquière (ancienne résidence des Pères Oblats). Paul-Marie Côté, Evans St-Gelais, architectes, 1959-1960.

Le collège de Jonquière

Fondé par Pierre-Paul Asselin, père Oblat de Marie-Immaculée originaire de Saint-Ambroise, le collège classique de Jonquière ouvre ses portes le 7 septembre 1955. Les Frères du Sacré-Cœur assumaient alors les quatre premières années du cours classique à l'Académie Saint-Michel; les nouvelles classes de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie sont installées à la Maison communautaire, tandis que les services du pensionnat logent au Patro.

En 1956, l'architecte Paul-Marie Côté livre les dessins du Collège de Jonquière: six bâtiments doivent abriter les classes, l'administration et la bibliothèque, une salle de concert, une piscine et la résidence des Pères Oblats.

On choisit de ne construire d'abord qu'un seul des deux bâtiments de classes – aujourd'hui l'aile 600 (J) – qui ouvre ses portes le 8 janvier 1957. Le gymnase, sur deux étages, y occupe l'espace central

tandis que huit salles de classe sont disposées autour, formant des bas-côtés.

En février 1958 s'achève la construction de l'aile de la bibliothèque, perpendiculaire au bâtiment initial. La résidence des religieux (K) est inaugurée le 15 mai 1960. Il s'agit du bâtiment de brique orangée qui fait face à la rue Saint-Hubert, devant l'aile 600.

Du point de vue architectural, l'extérieur du bâtiment de la résidence se distingue par une composition géométrique qui combine volumes arrondis et angles droits: le plan adopte la forme d'un S, avec l'entrée principale dans l'arrondi supérieur. À l'intérieur, l'aménagement du hall d'entrée de la résidence est remarquable. L'espace est dégagé et à peine ponctué de quelques colonnes lisses. On y observe d'abord le profil incurvé des marches qui, placées de biais, rachètent la forme en quart-de-cercle du hall, et dégagent l'espace de l'escalier. De forme légère et sculpturale, celui-ci semble suspendu à son ilmon et des motifs



2505, rue Saint-Hubert. Cégep de Jonquière, aile 600 (ancien collège de Jonquière). Paul-Marie Côté, Evans-St-Gelais, architectes, 1958-1961.

2505, rue Saint-Hubert. Cégep de Jonquière, pavillons Gérard-Arguin et du Saguenay. Evans-St-Gelais architecte, 1965.



déliçats rehaussent sa rampe. Partout la lumière, tamisée par les briques de verre et les fenêtres givrées, glisse sur les plans curvilignes et guide le visiteur dans son parcours. Par la pureté de ses formes et par la lumière qui lui donne vie, cet espace est d'une rare qualité. Ici l'architecte s'est fait sculpteur; délaissant la table à dessin, il fait preuve d'une étonnante maîtrise de son art, dans une composition d'une rare intensité.

En 1961, l'accroissement de la clientèle du collège – on attendait 525 étudiants à l'automne – requiert l'aménagement de nouvelles salles de classe; pour parer à l'urgence, on agrandit en ajoutant un étage de classes, par dessus le rez-de-chaussée de l'aile 600. En janvier 1962, le bâtiment, terminé, revêt son allure actuelle: on y reconnaît, au rez-de-chaussée, les fenêtres de brique de verre de la construction initiale. À l'étage, l'orientation des fenêtres, dans des saillies triangulaires, permet d'éviter un ensoleillement excessif des salles de classe en ne captant que la lumière du nord.

Combiné à la brique jaune du rez-de-chaussée, un revêtement de pierre des champs souligne les entrées de l'édifice.

Les pavillons Gérard-Arguin et du Saguenay

En 1965 s'ajoute une nouvelle construction aux deux bâtiments existants: le Pavillon Collégial, aujourd'hui pavillon Gérard-Arguin (L) (du nom du premier Préfet des études du Collège, et recteur de l'UQAC de 1974 à 1983) devait regrouper, dans un édifice bas et étendu, des salles de classe et des laboratoires, un auditorium, une chapelle et un salon pour les étudiants. Dans la partie arrière de l'édifice, le gymnase et la piscine sont encadrés par un couloir étroit, donnant accès à une rangée de salles de classe. La résidence pour les étudiants est logée dans une mince tour, aujourd'hui pavillon du Saguenay (M)

La façade du pavillon Gérard-Arguin est posée sur pilotis; son rez-de-chaussée donne accès à deux cours intérieures.



2505, rue Saint-Hubert. Cégep de Jonquière, pavillons Gérard-Arguin et du Saguenay (intérieur, salon des étudiants). Evans St-Gelais architecte, 1965.



2505, rue Saint-Hubert. Cégep de Jonquière, pavillons Gérard-Arguin et du Saguenay (intérieur, hall d'entrée). Evans St-Gelais architecte, 1965.

L'étage est revêtu de panneaux de béton texturé et rythmé par une rangée de petits hublots carrés qui éclairent des bureaux de professeurs. Cette façade rejoint celle de la résidence par l'intermédiaire d'une marquise en forte avancée qui souligne l'entrée principale du collège.

Au centre de la façade du pavillon Gérard-Arguin, une entrée donne accès au hall qui encercle la salle François-Brassard, ainsi nommée en l'honneur du musicien et folkloriste saguenéen et l'un des fondateurs du collège.

La salle, de forme cylindrique, est ceinte d'une mezzanine à laquelle on accède par deux escaliers incurvés. À l'étage, derrière le volume cylindrique, la salle des pas perdus reprend ce thème circulaire: il s'agit d'un espace ouvert, mais bien défini par le puits de lumière qui entoure un monumental chapiteau-champignon. À droite de la salle des pas perdus, la chapelle reproduit la forme cylindrique de la salle de spectacles; l'intérieur,

aujourd'hui polyvalent, s'orne d'une murale de l'artiste Robert Muckle.

Les murs de béton texturé et le dallage irrégulier de granit du Saguenay, sillonné d'épais joints, composent un intérieur particulièrement riche en textures. Ce traitement particulier des surfaces et la forte définition des volumes fonctionnels (salle de concert, salle des pas perdus, chapelle) métamorphosent l'intérieur de l'édifice: on s'y retrouve en quelque sorte sur une place publique ponctuée d'édifices autonomes.

Le campus du Cégep de Jonquière

Destiné dès 1965 à devenir *Collège d'enseignement général et professionnel*, le Collège de Jonquière s'allie à l'Institut de technologie.

Puis, en 1967, le Cégep ouvre ses portes dans deux campus: les bâtiments rue Saint-Hubert abritent l'enseignement général et les sciences humaines, tandis que l'édifice de l'Institut de technologie loge

3885, rue Panet, Centre de haute technologie de Jonquière, Alain Voyer, architecte, 1991.



2805, rue Saint-Hubert, Cégep de Jonquière, pavillon Piékouagami, André Brassard, architecte, 1970.



l'enseignement technique et les sciences..

Descendant de l'École technique d'Arvida, l'Institut de technologie de Jonquière, pris en charge par le Ministère de la Jeunesse depuis 1959, loge alors en bordure de la route 170, à près de deux kilomètres du collège. Afin de rapprocher les deux campus, on entreprend en 1970 la construction d'un nouveau bâtiment, sur les terrains du collège. L'édifice, qu'on inaugure en février 1972, est nommé en l'honneur de Lionel Gaudreault, pionnier et principal promoteur de l'enseignement technique à Jonquière.

Le pavillon Lionel-Gaudreault **(N)** se destine d'abord à l'enseignement des techniques industrielles. Jonquière regroupe en effet, à l'époque, la plus forte concentration de main-d'œuvre manufacturière du Saguenay. La construction initiale, à droite du hall d'entrée ouvert sur deux étages, est un bâtiment rectangulaire, essentiellement fonctionnel, imposant par son dépouillement caractéristique. Les

locaux de services, les bureaux et les salles de classe sont répartis en périphérie du bloc central qui regroupe les plus grands laboratoires, ouverts sur les deux étages (électricité, machines électriques, électronique industrielle, etc.). En 1980, on a doublé l'édifice initial d'un bâtiment, à gauche du vestibule d'entrée.

Dans la foulée de l'expansion de l'enseignement technique au Cégep, deux nouvelles résidences sont venues s'ajouter au pavillon du Saguenay: les pavillons Piékouagami et Manicouagan **(O)** se dressent à gauche du Pavillon Lionel-Gaudreault. Cependant, en raison notamment de la désaffection de ce type de logement étudiant, des chambres des deux tours ont été converties en bureaux.

À gauche du pavillon Lionel-Gaudreault, s'est ajouté, rue Panet, le Centre de haute technologie de Jonquière **(P)**. L'édifice en blocs de béton, d'une post-modernité très sobre, rappelle les compositions géométriques de l'architecte suisse Mario Botta (1943-)

secteur
KÉNOGAMI
la mémoire



Price et la fondation de Kénogami

En 1848, la Société des défricheurs de la rivière aux Sables fait arpenter la partie nord du canton Jonquière, soit les 1^{er}, 2^e et 3^e rangs, qui correspondent aujourd'hui au secteur Kénogami.

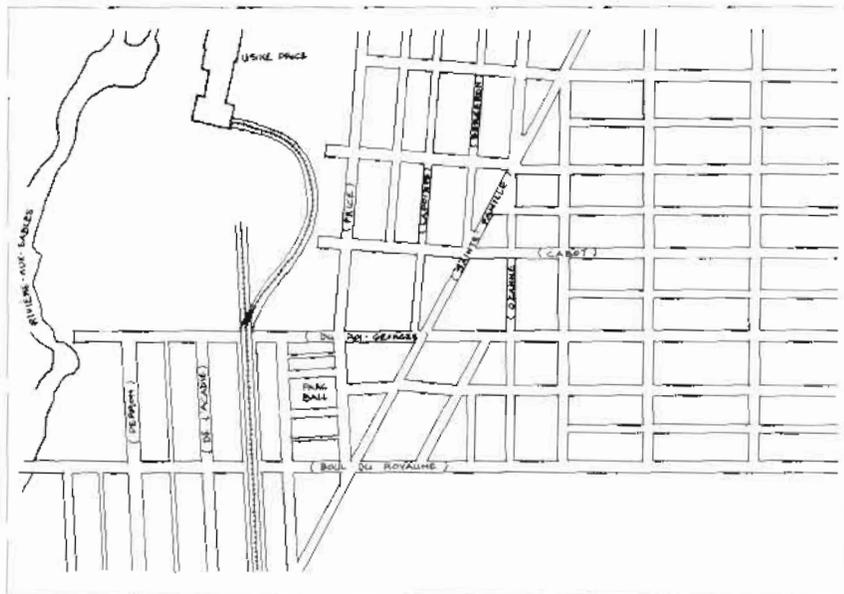
En périphérie de la paroisse de Jonquière, ce secteur reste en marge de la croissance du canton. La colonie du notaire Élie Hudon dit Beaulieu, au 10^e rang, était cependant prospère: les quelque cinq familles qui s'établissent, avant 1900, aux 1^{er} et 2^e rangs en sont sans doute issues; quant au 3^e rang, il est quelque peu délaissé.

C'est en 1890 qu'apparaît, le long de la rivière aux Sables, le chemin du Roi, prolongement de la rue Saint-Dominique et tracé original de la rue Sainte-Famille. La maison de ferme du 3672, rue Viens est

un des rares témoins de la période agricole du secteur

En 1911, William Price entreprend, à la chute à Bésy, la construction d'une seconde papeterie, en aval de celle qu'il possède à Jonquière. Déjà propriétaire depuis 1909 de l'ensemble des lots du territoire, Price fait prolonger le chemin de fer de Jonquière jusqu'au futur site du moulin et aménager le barrage hydroélectrique. Il acquiert, de la municipalité de Larouche, son appellation première: Kénogami - du montagnais kinogami, lac long. C'est ainsi que les 1^{er} et 3^e rangs à l'est de la rivière aux Sables deviennent, le 14 août 1912, la municipalité de village de Kénogami

Entièrement prise en charge par la *Price Brothers Company*, Kénogami est l'une de ces villes de compagnie où l'établissement humain est planifié et géré par un



Carte du développement initial de Kénogami, redessinée d'après Etzéar Boivin (1912).



La Price-Kénogami.

propriétaire initial et principal employeur. Filiales de la *Price Brothers Company*, la *Kenogami Land* organise à partir de 1911 le lotissement urbain, tandis que la *Kenogami Loan*, dès 1912, prête aux employés de la compagnie qui s'établissent sur son territoire. La *Kenogami Sash and Door Factory*, quant à elle, fabrique les portes, fenêtres et moulures destinées aux maisons de ses employés, qui s'approvisionnent à la ferme, également gérée par la *Price Brothers*. La formule est fructueuse: érigée ville huit ans seulement après sa création, Kénogami compte en 1920 près de 3000 habitants, soit presque



Quartier ouvrier de Kénogami.

Petit-fils de William Price, pionnier de l'exploitation forestière du canton Jonquière surnommé «Père du Saguenay», William Price, 3^e du nom, naît au Chili en 1857.

En 1899, William Price succède à son oncle Evan John Price à la tête de la *Price Brothers Company*, dont il entreprend la restructuration: l'acquisition de l'usine de pâte à papier de Jonquière, puis l'ouverture de la compagnie Price à Kénogami participent à l'essor que prend l'entreprise sous sa direction. Son décès en 1924, dans un éboulis près de l'usine de Kénogami, a nourri l'imaginaire populaire: quoique la tradition veuille que son corps n'ait jamais été retrouvé, les héritiers Price ont néanmoins fait construire un mausolée, au parc Price. La rue Price, percée à cette époque, mène à la porte du parc commémoratif, ornée de deux lions, œuvre du sculpteur Alfred Laliberté.



L'hôpital de Kénogami, 1920. (alors sur le site devant l'actuel bureau de poste).

autant que Jonquière et sur un territoire moitié moins grand. Cette année-là, l'usine Price à Kénogami, agrandie depuis 1917, fabrique quotidiennement 615 tonnes de papier. À la fin des années vingt, la filiale de Price à Kénogami est devenue le plus grand producteur canadien de papier journal.

La ville de compagnie

Dès sa création, Kénogami s'affranchit complètement de Jonquière, sa voisine. L'embranchement, en 1911, du chemin de fer de l'usine Price consacre la rupture entre Jonquière et Kénogami. En 1912, l'arpenteur Elzéar Boivin dessine le plan

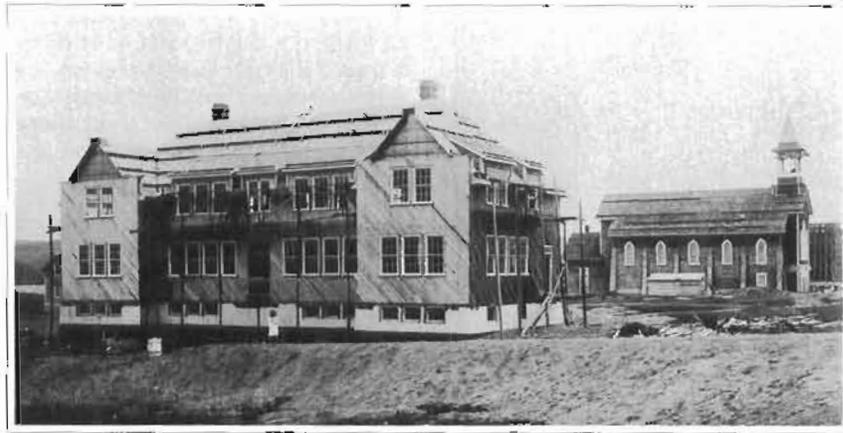
de Kénogami: le tracé rectiligne et parallèle des rues Lapointe et Bergeron, à angle droit de la rue Champlain, et le redressement de l'axe Saint-Dominique - Sainte-Famille témoignent d'un aménagement urbain fonctionnel.

Établissement industriel, Kénogami se partage en deux quartiers, de part et d'autre de la voie ferrée qui conduit à l'usine. À l'est, où le chemin du Roi - qu'on a redressé selon le plan de Boivin - offre une prise, les rues Lapointe et Bergeron (alors Spruce et Birch), parallèles au fosse qui les sépare de l'usine, forment le noyau initial du quartier ouvrier. C'est là qu'en 1912, une quarantaine de maisons, construites par la compagnie Price, reçoivent les premiers ouvriers et leurs familles.

À l'ouest de la voie ferrée se construit le «quartier des Anglais». L'emplacement est favorisé par la proximité de la rivière et l'escarpement qui le sépare de l'industrie, il est aussi le plus éloigné du quartier ouvrier. Les cadres de la compagnie s'établissent: rues Perron et de l'Acadie (alors Maple et Oak), tandis qu'en surplomb de la rivière, rue Alonzo Gravel, William Price et autres dirigeants de la



Le quartier des cadres (rue Roi-Georges et rue Perron).



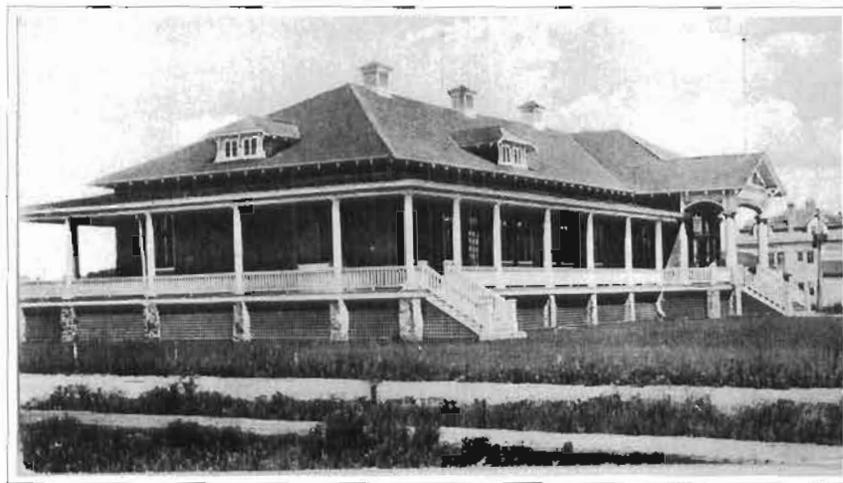
Le premier Staff House.

compagnie habitent de somptueuses résidences

C'est sur la rue Roi-Georges (alors King George), reliant le quartier ouvrier au quartier des dirigeants, que s'implantent les services communautaires, les équipements récréatifs – le Club House, le «ball park» –, l'hôtel de la compagnie, le Staff House construit en 1913, et l'hôpital de

Kénogami, ouvert en 1917 au coin des rues Roi-Georges et Price. L'ensemble de l'établissement demeure, évidemment, sous l'égide de la compagnie. Oswald Poritt, premier magistrat de Kénogami en 1912, dirige d'ailleurs la *Kénogami Land*.

Dans l'agglomération se retrouvent deux communautés, les protestants et les catholiques; chacun des deux quartiers



Le Club House, 1915.

possède son propre pôle. L'Église anglicane, qui dessert surtout les habitants du quartier ouest, construit en 1912 son temple au coin des rues Price et Roi-Georges. De l'autre côté de l'axe Sainte-Famille, le centre institutionnel catholique s'implante au pied du quartier ouvrier, près de l'intersection des rues Lapointe, Bergeron et Sainte-Famille: la première chapelle de la paroisse Sainte-Famille se dressait, en 1912, au coin des rues Cabot et Ozanne. L'école catholique francophone, initialement tenue dans la chapelle, se double en 1914 d'une seconde école, voisine, à l'angle Cabot - Sainte-Famille. En 1918, la construction du couvent du Bon-Conseil, rue Roi-Georges, consacre le centre institutionnel.

1920-1930: la prospérité des papeteries et l'essor de Kénogami

L'essor dans les années vingt de l'industrie papetière au Québec confirme

l'établissement de Kénogami. Encouragée par le gouvernement provincial, la Price Brothers s'associe au magnat américain du tabac, James Buchanan Duke, afin de développer le potentiel hydroélectrique qui favoriserait sa croissance. L'aménagement de la Grande Décharge, l'ouverture de la centrale hydroélectrique d'Isle-Maligne, puis de celle de la chute à Caron offrent à la compagnie Price de Kénogami l'énergie nécessaire à son expansion. Après l'incorporation de la Ville, on érige la paroisse Sainte-Famille en 1921. La plupart des institutions de Kénogami datent de cette décennie, le collège du Sacré-Cœur, l'hôtel de ville, le bureau de poste de la rue Roi-Georges, la nouvelle église Sainte-Famille sont des établissements de cette époque. Entre autres, la compagnie fait construire alors un second Staff House: la Banque Union, la Banque Nationale et l'institution financière des Artisans Canadiens français s'installent à Kénogami.



Le second Staff House.

attirées par le dynamisme économique de la compagnie Price. À la veille de la Crise, le nombre des propriétés de la compagnie a pratiquement quadruplé; la ville compte plus de 5000 habitants. L'usine Price, agrandie de nouveau en 1920 et en 1924, alimente ses sept machines à papier à la centrale hydroélectrique d'Iste-Maligne. L'une des plus importantes au monde, la papetière exporte aux États-Unis, en Angleterre, en Amérique du Sud, en Australie et en Afrique du Sud.

Aménagements urbains de l'après-guerre

La crise économique des années 1930 frappe durement l'ensemble de l'industrie papetière du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Forcée de rationaliser sa production, la compagnie Price, après avoir acquis puis fermé les installations de Val-Jalbert, ferme ses deux usines de la rivière

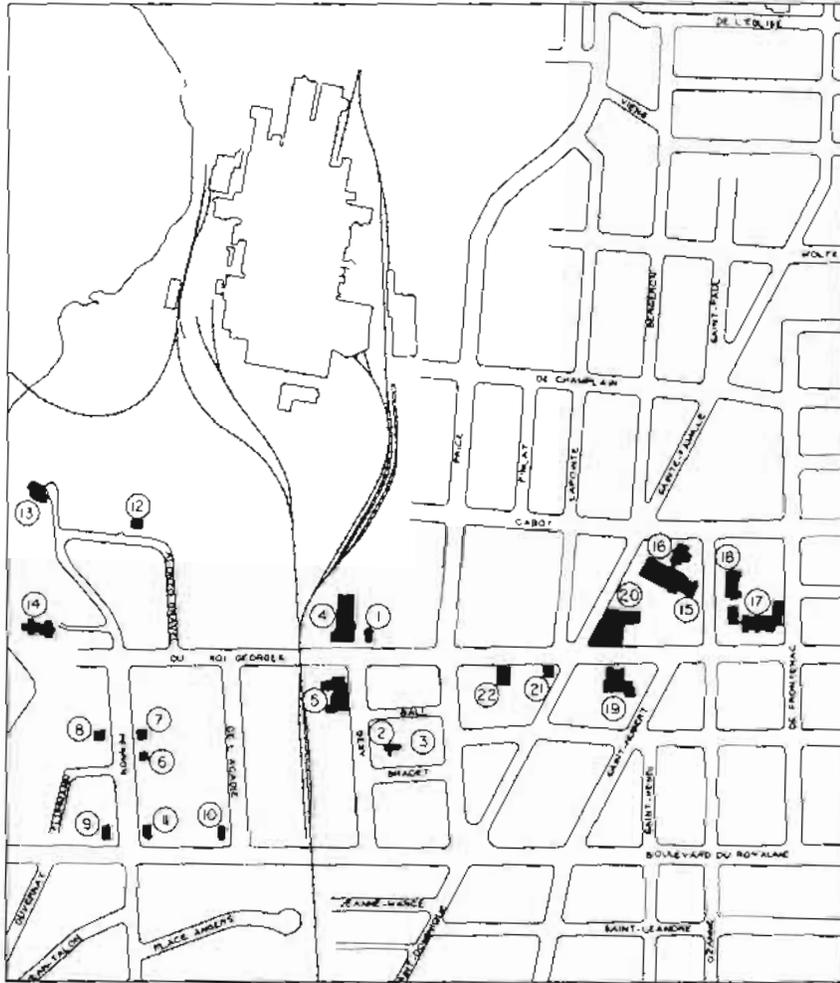
Chicoutimi, réduit ses effectifs de moitié à Kénogami. Pendant près de vingt ans, la ville vit une période de relative stagnation. L'usine Price de Kénogami ne reprend sa croissance qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Alors bloquée par la rivière à l'ouest, la ville gagne sur la plaine, au nord du quartier ouvrier initial: on érige à cet endroit, en 1947, la paroisse Sainte-Cécile. Sur la rive ouest de la chute, la construction en 1962 de la cartonnerie Price - acquise depuis par Cascades - crée un second quartier ouvrier de la ville industrielle. Puis, à l'est, la ville finit par franchir les contraintes physiques du sol qui limitaient son expansion: l'ouverture dans les années cinquante de l'école Jean XXIII, puis de la polyvalente de Kénogami à la fin des années soixante, a étalé à l'extrême est de Kénogami un nouveau secteur résidentiel, sorte de banlieue de l'agglomération initiale.



La rue Sainte-Famille.

secteur
KÉNOGAMI
les lieux





3848, rue Roi-Georges. Église St. Andrew 1926

Autour du parc Ball

Le secteur de Kénogami se distingue des agglomérations voisines: son paysage architectural porte encore la trace de cette population double – les anglophones et les francophones – qui a marqué l'évolution de la ville. Kénogami se partage ainsi clairement en deux quartiers: à l'est, le secteur initialement habité par les francophones, catholiques; à l'ouest, celui des anglophones, souvent officiers supérieurs de la compagnie Price, de religion protestante pour la plupart.

Rue Roi-Georges, le «quartier des Anglais» s'amorce, à l'ouest de la rue Price, avec l'ensemble institutionnel et récréatif érigé autour du parc Ball.

Au 3848, rue Roi-Georges, l'église St. Andrew (1) abrite depuis 1926 la congrégation presbytérienne de Kénogami. Fondée en 1921 par le révérend W. L. Tucker, celle-ci se réunissait au Club House, c'est le révérend Harvey Campbell, premier pasteur résident de Kénogami, qui

entreprind de consacrer un temple au culte de l'Église presbytérienne affiliée (1925) à l'Église unie (*United Church*)

Le bâtiment est une ancienne école catholique, érigée non loin de la rivière Saguenay, qu'on déménage à son emplacement actuel. On perçoit clairement dans l'édifice actuel ce premier bâtiment d'école, auquel on a adjoint deux volumes plus petits, à l'avant et à l'arrière, et deux petits tambours pour loger les entrées.

La sobriété de la petite église est caractéristique des temples de l'Église unie. Ceux-ci, parce qu'ils visent justement à réunir des congrégations différentes (essentiellement les méthodistes, les congrégationalistes et les presbytériens), abandonnent la symbolique architecturale qui particulariserait chacune d'entre elles.

L'Église unie adopte un service religieux qui regroupe les traits communs de ses trois congrégations; en l'absence de rites

1979, rue Bésy. Salle d'exposition William Price (ancienne église St James the Apostle). 1912



particuliers, l'aménagement intérieur des lieux de culte se compose essentiellement d'une chaire de prédicateur et de bancs.

Dans le parc Ball, au 1979, rue Bésy, s'érige l'ancienne église anglicane St. James the Apostle (2). Construite à l'instigation de William Price, en 1912, la petite église se caractérise essentiellement par un pignon haut, un petit portique reprenant la silhouette de la façade, et des fenêtres en lancette qui rappellent la fonction de l'édifice. Très sobre, l'église St. James est typique des églises anglicanes traditionnelles de la fin du XIXe siècle.

En 1987, on a déménagé l'église St. James depuis son site initial, coin des rues Price et du Roi-Georges, à son emplacement actuel.

Délaissée par les anglicans qui, moins nombreux, se réunissaient à l'église unie (St. Andrew), l'église St. James devait faire place à un nouveau temple des Frères chrétiens. Ainsi menacée, puis sauvegardée de la démolition, l'église

déménagée abrite aujourd'hui la salle d'exposition William-Price.

Près des églises, l'essentiel de ce secteur, groupé autour d'un parc, était consacré aux équipements récréatifs qu'offrait la compagnie Price à ses employés

Le parc Ball (3) (Ball Park: «parc de balle»), ainsi, était sans doute prévu pour accueillir les jeux de cricket: il s'agit de l'ancêtre britannique du base-ball américain, qui se pratiquait alors avec une batte et une balle de cuir.

Rue Roi-Georges, le Club House, parfois nommé Club Price (incendié), se destinait aussi à la récréation. Il abritait un gymnase, deux allées de quilles, des tables de billard, un auditorium, des salles d'assemblées, une salle de projection. L'édifice du Curling secteur Kénogami (3852, rue du Roi-Georges) (4) et le Centre commémoratif Price (3865, rue du Roi-Georges) (5) assument aujourd'hui cette fonction récréative pour l'ensemble de la ville de Jonquière.



1939, rue Perron.

Le quartier résidentiel des anglophones

À l'ouest du parc Ball, la compagnie Price aménage, dans les années 1910-1920, un quartier résidentiel destiné à son personnel-cadre: ce quartier «chic» de Kénogami s'amorçait, coin des rues du Roi-Georges, de l'Acadie et Perron, avec le second *Staff House*, hôtel des cadres supérieurs, érigé en 1925 (aujourd'hui démolé) selon les plans de l'architecte Alfred Lamontagne.

Inspirés de l'architecture britannique, les aménagements des rues Perron, de l'Acadie et Alonzo-Gravel recréent, en quelque sorte, une véritable ville anglophone à l'intérieur de l'agglomération de Kénogami.

L'unité du paysage architectural de ce quartier tient de ce que les maisons, quoique toutes différentes, partagent un certain nombre de motifs communs. Parmi ceux-ci, on observe, notamment, le jeu des formes entrecoupées des toitures, les lucarnes en chien assis, et des

Rebaptisée de ce nom au lendemain de la fusion, la rue de l'Acadie commémore la colonisation acadienne de l'agglomération de Kénogami. Pendant la Première Guerre mondiale, alors que la main-d'œuvre se faisait rare, de nombreux Acadiens natifs des Îles-de-la-Madeleine et de la Côte-Nord s'établissent à Kénogami. Ils y sont attirés par les salaires élevés qu'offre la compagnie Price: la papeterie de Kénogami offre, à ce moment, 22 cents l'heure, tandis que l'usine de pâte à papier de Sept-Îles ne propose que 18 cents. Puis, de nouveau, en 1925, une nouvelle vague d'immigration, occasionnée par l'ouverture de l'usine ALCOA (Arvida), accroît la population acadienne de Kénogami. En 1927, sur 5 600 habitants, on compte 223 familles acadiennes ou gaspésiennes, soit environ 16 % de la population de Kénogami.



1962, rue Perron

cheminées hors d'œuvre, les galeries en façade, et la polychromie des revêtements de stuc et de brique, des boiseries peintes, des toits de couleur.

Il s'agit d'une architecture à mi-chemin entre l'éclectisme, mélange de styles, et le rationalisme, qui préconise un traitement architectural fondé sur les qualités expressives des matériaux (ossature apparente, assemblage de matériaux différents, motifs de la brique).

On reconnaît ces caractéristiques au 1969 (6), et au 1965, rue Perron (7); les chaînages d'angles contre le stuc, et les chevrons apparents au 1965 (semblable à la maison du 1962, rue Perron (8)), tout comme le toit en croupe, la lucarne en chien assis et la cheminée adossée du 1969 évoquent clairement les manoirs et les fermes de la campagne anglaise.

Ce style néo-Tudor réfère essentiellement à l'architecture résidentielle développée, en Angleterre, sous les règnes d'Henri VIII et d'Élisabeth I^{ère}. Très populaire en ce

début du XX^e siècle dans les milieux bourgeois anglophones – notamment à Westmount – le néo-Tudor évoque le confort qu'on attribue aux anciens manoirs, en même temps qu'il garantit l'identité de la communauté anglophone.

Moins artisanal, moins orné que le style Queen Anne qui l'a précédé, le néo-Tudor est ainsi plus moderne: à l'époque de la construction de Kénogami, il est le «style anglais» par excellence. Le néo-Tudor se teinte ici de formes empruntées à l'architecture rurale normande (toit en croupe ou mansardé) particulièrement représentative de cette idée de confort qu'on associe à l'architecture résidentielle des campagnes.

Les maisons au 1982-1986, rue Perron (9) et au 2000-2004, rue de l'Acadie (10) (on compte huit maisons jumelées de ce type sur ces deux rues), et celles du 1981-1985, rue Perron (11) illustrent la forme la plus sobre de cette architecture pittoresque; outre une toiture mansardée, seules une



3884, rue Alonzo-Gravel



2000-2004 rue de l'Acadie

galerie avant, ou un tambour, et la brique de couleur terre confèrent à certaines quelques fantaisies de couleur et de volumes.

L'évolution de ces maisons, auxquelles on a ajouté ou transformé tambours, galeries, fenêtres, est particulièrement lisible par comparaison avec le traitement des résidences du 2000-2004, rue de l'Acadie, qui demeurent dans un état proche de l'original.

Les rues de l'Acadie et Perron, dont les maisons se regroupent autour d'une allée centrale de garages, se distinguent aussi par un aménagement paysager très représentatif du caractère pittoresque qu'on a voulu conférer aux lieux. La ligne d'arbres qui sépare le trottoir de la rue permet de recréer, en effet, un environnement plus naturel.

Caractéristique des banlieues nord-américaines – on imagine aisément les enfants qui s'y trouvent à l'abri des voitures – cet aménagement paysager des

voies piétonnes est surtout l'apanage des quartiers chics : nouveau à l'époque de la fondation de Kénogami, on retrouve le premier exemple de ce type d'aménagement rue des Braves, à Québec, en 1908 (œuvre de l'architecte Frederick G. Todd).

La rue Alonzo-Gravel illustre tout aussi bien cette volonté de la compagnie Price de créer des quartiers résidentiels chics par des aménagements pittoresques. Enclose dans la ville, la rue est séparée de l'usine par le massif rocheux, et du reste de l'agglomération par un parc.

Typiquement anglais, cet aménagement autour d'un parc, sorte d'objet naturel que contemplent les résidents de la rue, caractérise la noblesse de ce quartier : c'est autour de ce parc qu'on retrouve les plus somptueuses résidences de la compagnie Price. Parmi celles-ci, il faut remarquer la maison du 3884, rue Alonzo-Gravel (12), monumentalisée par un portique classique à colonnes et fronton triangulaire, la villa Price, à l'intersection



Rue Alonzo-Gravel, Villa Price.

des rues Perron et Alonzo-Gravel, et le château Price, au 3908-3910, rue du Roi-Georges.

La villa Price (13) reprend ce mélange d'architecture normande et néo-Tudor exploité pour les habitations des rues Perron et de l'Acadie. Plus somptueuse, cependant, la villa Price réunit un nombre impressionnant de motifs architecturaux; en effet, son architecture se caractérise par des volumes asymétriques, de larges meneaux de bois imitant les meneaux de pierre de l'architecture Tudor, des jeux de toitures de formes variées et de couleurs «champêtres» (brique orangée, toitures vertes et stuc clair) ainsi que des cheminées hors-d'œuvre inspirées de l'architecture britannique.

La villa Price, initialement habitée par le gérant général de la compagnie, Edward Flynn, logea aussi pendant quelques années la famille Price. La villa est actuellement utilisée comme «guest house» (maison des invités) pour les invités et les clients de la compagnie.

Sur l'un des plus beaux sites de l'agglomération, au bord de la falaise donnant sur la rivière, le château Price (14) est sans nul doute la plus sophistiquée de toutes les résidences de Kénogami. Maison de la famille Price, elle est érigée en 1915, puis reconstruite en 1927. Son architecture exploite pleinement les effets pittoresques de l'architecture anglaise pour s'intégrer à la nature environnante: recouverte de bardeaux de bois, elle se dissimule entre les arbres, brune au niveau des troncs, verte au niveau des feuillages.

Si cet usage des bardeaux rappelle quelque peu l'architecture américaine contemporaine (*Shingle Style*), la résidence marque d'abord son appartenance à l'architecture rurale anglaise: ses volumes asymétriques, ses toitures découpées, sa grande véranda en sont caractéristiques. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la résidence de 22 pièces a été réaménagée en plusieurs logements. La récente rénovation du château Price s'est avérée particulièrement respectueuse



Rue Sainte-Famille. Église Sainte-Famille. Lamontagne et Gravel, Sylvio Brassard, architectes. 1928—1929.

des caractéristiques architecturales et du cachet de l'édifice.

Le centre-ville catholique et francophone

Quoique le secteur est de Kénogami soit plus peuplé (en 1922, Kénogami compte 2600 francophones contre 350 anglophones), c'est surtout à la fin des années 1920 qu'on entreprend de construire, autour du centre institutionnel des francophones et catholiques, quelques bâtiments publics monumentaux. Du fait, cependant, de cette majorité démographique, c'est dans le secteur est que s'aménage, aussi dans les années vingt, le centre d'activité de Kénogami; tandis que les bâtiments publics et commerciaux s'implantent rue Roi-Georges, l'église Sainte-Famille (15), auparavant érigée rue Cabot, est reconstruite rue Sainte-Famille en 1929.

La première église s'avérait de moins en moins adéquate aux besoins du culte: le bâtiment de 100 pieds (30 mètres) sur 50

pieds (15 mètres), érigé pour servir à la fois de chapelle et d'école aux 80 familles catholiques qui habitaient Kénogami en 1912, ne pouvait accueillir convenablement les 900 familles de la paroisse, en 1927 Joseph Lapointe, curé-fondateur de Kénogami, entreprend ainsi en 1928 de faire construire un nouveau temple, au coin des rues Cabot et Sainte-Famille. Le curé Lapointe fait appel aux architectes les plus en vue: Lamontagne, Gravel, et Brassard – l'agence la plus importante de la région – dressent les plans de l'église Saint-Dominique. L'architecte le plus renommé du Québec de l'époque, le Montréalais Jean-Omer Marchand, est chargé de réviser les des- sins.

La nouvelle église, formée d'une nef principale et de deux bas-côtés, sans transept, suit rigoureusement un plan basilical: elle reprend l'articulation et le volume des premières basiliques chrétiennes, telles Sainte-Sabine ou Saint-Paul-Hors-les-Murs (Rome, V^e siècle). Comme Saint-Paul-Hors-les-Murs, l'église



Sainte-Famille voit ses bas-côtés séparés de la nef principale par une colonnade à entablements (et non à arcades, comme à Sainte-Sabine), comme les basiliques romaines, aussi, Sainte-Famille se termine par un chevet en hémicycle, et la couleur rose rougeâtre de son granit n'est pas

sans rappeler celle des premiers temples chrétiens, en brique. Son portique, de ce point de vue, est particulièrement intéressant: il évoque clairement cette partie avant, entourée des colonnes, qui abritait dans les basiliques romaines les non-baptisés.



3720, rue Roi-Georges. Coopérative d'habitation *Sous mon toit* (ancienne Académie Sainte-Famille). Alfred Lamontagne, architecte, 1928.

Mais les basiliques romaines n'ont pas, en façade, ces tours particulièrement importantes pour les églises québécoises. Pour l'architecte, il s'agissait, aussi, de composer une façade qui corresponde à la norme québécoise, c'est pourquoi, de part et d'autre du portique – autre

élément caractéristique de l'architecture des églises québécoises – l'architecte ajoute deux tours qu'il emprunte, afin de ne pas rompre l'harmonie classique de la basilique romaine, à l'architecture médiévale italienne. L'ensemble de la façade, particulièrement horizontal – par

Natif de Lévis, Alfred Lamontagne (1883-1967), est admis à la profession d'architecte en 1910. Il s'installe en 1912 à Chicoutimi, où il est le premier architecte résidant au Saguenay-Lac-Saint-Jean, et ceci à l'époque de l'expansion de l'agglomération de Jonquière et de l'établissement de la future ville de Kénogami.

Il dresse les plans de nombreux bâtiments dans ces deux villes: la plupart des édifices institutionnels (catholiques) et publics de Kénogami, notamment, sont de sa main. À Jonquière, il conçoit aussi plusieurs bâtiments commerciaux et institutionnels, dans les années 1910

et 1920, dont l'Académie Saint-Michel et la résidence des Frères du Sacré-Cœur.

En 1934, Alfred Lamontagne s'associe à l'architecte Armand Gravel (1895-1980), formé à l'École des Beaux-Arts de Montréal et élève de l'architecte Ernest Cormier. Lamontagne et Gravel, qui avaient déjà travaillé ensemble de 1918 à 1925, continuent de concevoir les édifices des principaux commerces et institutions de la région: l'église Sainte-Thérèse et l'église Sainte-Famille, comme plusieurs commerces de la rue Saint-Dominique, comptent parmi leurs réalisations.

3765, rue du Roi-Georges. Ancien hôtel de ville de Kénogami. Alfred Lamontagne, architecte. 1931.



opposition notamment à l'architecture d'inspiration gothique – respecte ainsi des proportions classiques, issues de l'Antiquité romaine

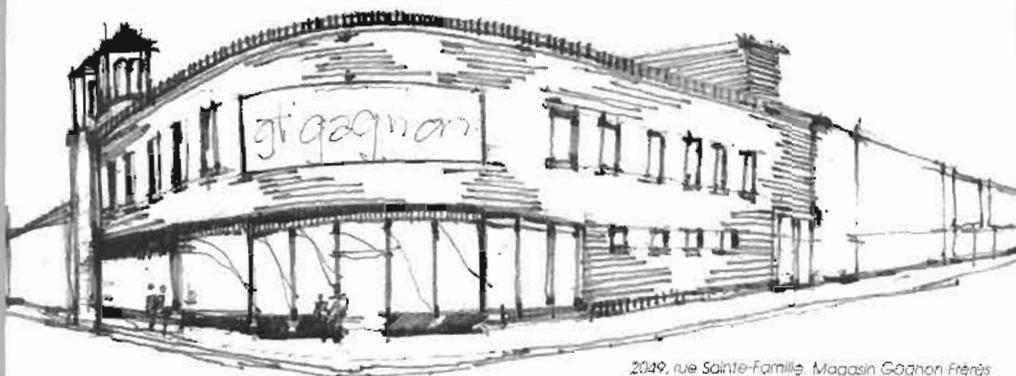
Le choix d'emprunter aux premiers temples chrétiens appartient aux idéaux de l'architecture Beaux-Arts, férue de classicisme pour les architectes Beaux-Arts. l'archétype de la basilique romaine, premier lieu de rassemblement des chrétiens, constitue le modèle par excellence pour une église catholique.

À cet égard, l'intervention de Jean-Omer Marchand, premier architecte québécois diplômé de l'école des Beaux-Arts de Paris et maître de l'architecture Beaux-Arts au Québec, s'avérait garante de l'orthodoxie et de la rigueur de composition de l'église Sainte-Famille. Particulièrement achevée, l'église Sainte-Famille s'inscrit parmi les monuments de l'architecture Beaux-Arts au Québec. Il est rare de retrouver en effet, une composition aussi pure qui s'approche de si près des basiliques romaines.

Au 1966, rue Ozanne, le presbytère Sainte-Famille (16), contemporain de l'église, revêt au rez-de-chaussée un parement de granit similaire. Le presbytère abrite aujourd'hui un foyer pour personnes âgées.

Érigée en 1918 selon les plans de l'architecte Alfred Lamontagne, l'ancienne Académie Sainte-Famille (17) (aussi nommée couvent du Bon-Conseil, du nom des religieuses qui y enseignaient), a été entièrement reconstruite après incendie, en 1928.

La nouvelle académie n'est pas sans rappeler sa contemporaine, l'ancienne Académie des Frères du Sacré-Cœur à Jonquière, (aujourd'hui remplacée par l'École Saint-Michel). Il s'agit d'une architecture Beaux-Arts (ainsi nommée parce qu'on la dit conforme à l'enseignement issu de l'École des Beaux-Arts de Paris), qu'on identifie ici à la sobriété générale de l'édifice et à quelques motifs classiques, tels les pilastres soulignant l'entrée et le fronton au centre de l'édifice. Sur le



2049, rue Sainte-Famille, Magasin Gagnon Frères

toit, le lanternon, tel un petit clocher, signale l'appartenance de l'édifice à l'architecture catholique.

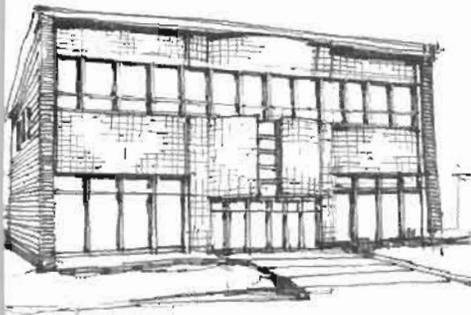
Le plan de l'édifice doit ces deux avancées latérales, en façade, aux fondations de l'ancienne académie qu'il reprend en partie. La nouvelle école, cependant, compte 24 classes, soit le double de l'ancienne: cet agrandissement correspond à la fois à la croissance démographique et à un cours plus long de cinq ans, en 1929, que celui dispensé en 1918 (les lois de 1923 et 1929 créent les cours primaire-complémentaire et primaire-supérieur). Le bâtiment de l'Académie Sainte-Famille est aujourd'hui occupé par la coopérative d'habitation *Sous mon toit*.

Non loin de l'Académie Sainte-Famille, rue de Frontenac, l'école du Sacré-Cœur (18), est érigée deux ans avant l'Académie. Depuis, on a adossé à la façade de l'école un gymnase de béton qui masque considérablement, aujourd'hui, le rez-de-chaussée et une bonne partie du premier étage.

Au 3765, rue du Roi-Georges, l'ancien hôtel de ville de Kénogami (19), abritait depuis 1917 le Conseil de ville qui logeait auparavant au coin des rues Cabot et Sainte-Famille.

L'édifice actuel est le fruit de plusieurs campagnes d'agrandissement: c'est en 1931, alors qu'on l'allonge de 32 pieds en façade, qu'il revêt son apparence actuelle. Il affiche en façade les trois fonctions qu'il abritait alors: à gauche les services policiers, au centre les pompiers, et à droite l'hôtel de ville. C'est essentiellement cette dernière partie qui, ajoutée en 1931, manifeste la fonction civique de l'édifice: sa tour marque l'appartenance du bâtiment à la catégorie «hôtel de ville».

Cependant, contrairement aux hôtels de ville «modernes» qu'on construit à l'époque – on peut mentionner celui de Jonquière – l'hôtel de ville de Kénogami ne se couvre pas d'un toit plat: son toit en pente évoque tout particulièrement l'architecture résidentielle de la ville de



3825, du Roi-Georges: Caisse populaire Desjardins de Kénogami. Lamontagne et Gravel, architectes. 1927. Alain Voyer, architecte. 1990.



3803, rue du Roi-Georges: Bureau de poste de Jonquière, succursale Kénogami (ancien bureau de poste de Kénogami). Althea Lamontagne, architecte. 1927.

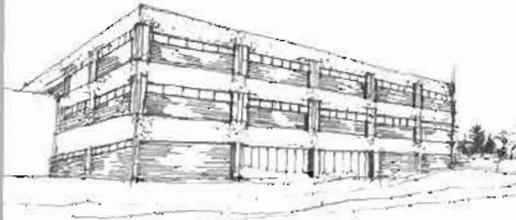
Kénogami que l'édifice municipal dessert. Cette volonté, à Kénogami, de conserver ce cachet «résidentiel» de l'architecture, même publique, est particulièrement évidente lorsqu'on confronte les édifices publics de Kénogami aux bâtiments commerciaux *boomtown*, contemporains, du secteur Jonquière.

De l'autre côté de la rue, le magasin Gagnon Frères (20), avec son coin arrondi, est à rapprocher des édifices similaires du secteur Jonquière, rue Saint-Dominique. Fait intéressant, cependant, son emplacement à l'intersection de deux rues importantes, conférant une égale valeur à ses deux façades, rend plus évidents les avantages commerciaux d'un coin arrondi. Ici, la devanture commerciale, retirée par rapport à l'arrondi, permet d'aménager une petite place pour les piétons qui s'attardent devant le magasin.

Rue du Roi-Georges, le centre-ville de Kénogami se poursuit au-delà de la rue Sainte-Famille. Ainsi, non loin de l'hôtel de

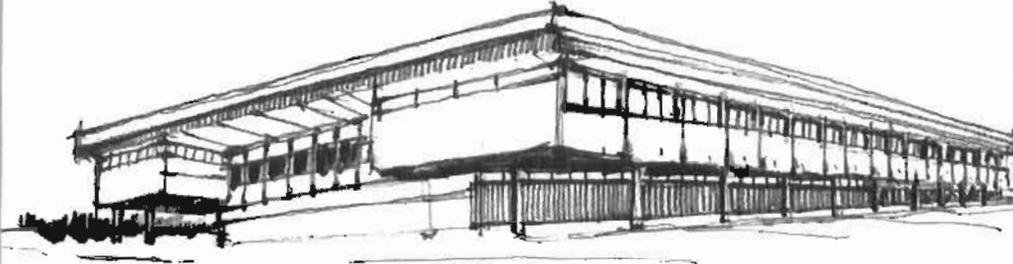
ville et de l'église, le bureau de poste de Kénogami (21) s'érige au 3803, du Roi-Georges. Construit en 1927, l'édifice du bureau de poste s'implantait alors devant l'hôpital. Son architecture reprend le style néo-Tudor caractéristique de cette ville fondée par la compagnie Price: on reconnaît notamment le profil haut de la toiture et cette silhouette complexe des lucarnes passantes et du toit en croupe. Comme l'ancien hôtel de ville, ainsi, le bureau de poste véhicule l'originalité architecturale – instiguée dans les années 1910 – de la ville de Kénogami.

La Caisse populaire Desjardins de Kénogami (22), conçue en 1959 par les architectes Lamontagne et Gravel, a vu sa façade refaite (1990) à la faveur de parement de granit inscrit dans une composition d'inspiration post-moderne. Celle-ci se caractérise essentiellement par ce motif sculptural, au centre, et l'arrondi qui signale le portail. On a cependant conservé de l'ancienne façade, à l'étage, le bandeau de fenêtres qui rappelle le mur-rideau initial.



1954, boul. des Étudiants: Agrandissement de la polyvalente Kénogami. Bertrand Dallaire, architecte.

1954, boul. des Étudiants Polyvalente Kénogami St-Gelais et Tremblay, architectes, 1965



La périphérie de Kénogami

À l'époque où les Anglicans de Kénogami, de moins en moins nombreux, délaissent leur église pour se réunir en compagnie des presbytériens à St. Andrew, la croissance de la population francophone réclame, après la Seconde Guerre, l'érection d'une seconde paroisse. Alfred Girard, curé de la nouvelle paroisse Sainte-Cécile, entreprend en 1948 de faire construire cette seconde église catholique de Kénogami, et commande les plans aux architectes J.-Aimé et Albert Poulin, dont il avait vu, à Sherbrooke, l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

L'église Sainte-Cécile (Q) se caractérise par des volumes anguleux, très clairement découpés et bien exprimés par l'ossature de béton. À l'intérieur, la géométrie anguleuse de la croisée où se superposent carré et octogone n'est pas sans rappeler l'architecture de béton du Français Auguste Perret, notamment son église, contemporaine, de Saint-Joseph (Le

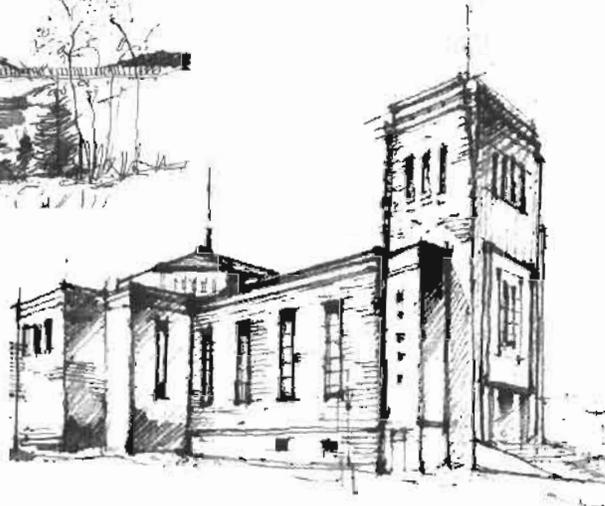
Havre). La façade de Sainte-Cécile, monumentale, tient son caractère imposant et sévère du volume de sa tour centrale, courte et massive, du granit en larges blocs et de la géométrie simple des ouvertures. Ce type d'architecture est caractéristique de la production des architectes sherbrookois Poulin, et ne trouve aucun équivalent au Saguenay-Lac-Saint-Jean.

À l'est de l'agglomération initiale de Kénogami, la polyvalente Kénogami (R) (autrefois école secondaire Henri-Fortier, du nom du curé de Kénogami entre 1933 et 1965) est l'œuvre des architectes St-Gelais et Tremblay

Caractéristique de la production d'Evans St-Gelais, elle se distingue par des volumes simples, très horizontaux, cette architecture blanche et légère, sur pilotis, rappelle d'ailleurs le parc-école Trefflé-Gauthier (secteur Jonquière), du même architecte. À l'intérieur, un grand hall, ouvert sur les deux étages, donne, à l'étage, sur les corridors des salles de classe: le plan en H, ingénieux, permet



Rivière Saguenay. Pont haubonné



Rue Sainte-Famille. Église Sainte-Cécile. J.-Aimé Poulin et Albert Poulin, architectes, 1950

d'insérer la salle de réception et le gymnase dans le carré de l'école, sans gêner les circulations

Le pavillon voisin **(S)**, à droite de l'école, est l'œuvre de l'architecte Bertrand Dallaire. Le bâtiment se compose de dalles de béton superposées, portées sur des piliers qu'un encadrement vitré met en évidence. Cet affichage de la structure de l'édifice guide l'ensemble du traitement des façades, le bandeau de briques signalant l'étage occupé tandis que la lisière de béton identifie l'espace occupé, entre les étages, par la mécanique de l'édifice.

Au nord de l'agglomération de Kénogami, les Crans-Serrés **(M)** s'implantent aux abords d'un rétrécissement de la rivière Saguenay. Le lieu tire son nom de sa topographie, les « crans » identifiant la dépression de la falaise, à cet endroit. L'aménagement qu'on y observe correspond à un point de transit dans l'acheminement du bois aux papeteries (Cascade et Price) : les dalles, remontées

mécaniques et pipelines remontent le bois depuis la rivière Saguenay jusqu'à l'estacade sur la rivière aux Sables.

Face aux Crans-Serrés, le pont de Kénogami **(U)**, un pont à haubans, conduit de cette rive sud du Saguenay vers Shipshaw, sur la rive nord. Cette appellation de « pont haubonné » désigne la structure de l'ouvrage. Le tablier du pont s'accroche aux pylônes – ancrés sur la rive nord – avec des haubans, câbles métalliques supportant, en oblique, la portée du pont jusqu'à l'autre rive. Il s'agit d'un modèle récent de pont, élaboré pour la première fois en Allemagne, dans les années 1950 : on retrouve ce type de structure, entre autres, au pont Papineau-Leblanc (Montréal, 1968-1969).

Sur le chemin des Crans-Serrés, en retournant vers l'agglomération de Kénogami, le mont Fortin **(N)**, où l'on a aménagé un centre de ski, offre un panorama exceptionnel des secteurs Kénogami et Jonquière.

secteur
ARVIDA
la mémoire



La naissance d'Arvida

Arvida naît avec l'établissement, aux abords sud de la rivière Saguenay, de l'Aluminum Company of America (ALCOA). L'ALCOA, déjà implantée à Shawinigan (depuis 1901) et à Toronto (1912), désire prendre de l'expansion en territoire canadien; locataire des terres riches en bauxite qu'elle exploite en Guyane britannique, la multinationale est d'ailleurs tenue, par la Couronne, d'ouvrir une nouvelle aluminerie dans une colonie britannique.

D'autre part James Buchanan Duke, actionnaire de la Quebec Power Development, recherchait de nouveaux clients pour l'hydroélectricité produite dans la région. L'association de Duke avec la Price Brothers Company, au début des années vingt, avait mené à la construction de la centrale d'Isle-Maligne – alors la plus importante au monde –, et mis en valeur le potentiel hydroélectrique de la rivière Saguenay, du lac Saint-Jean et de ses affluents.

L'ALCOA conclut en 1925 d'acheter l'hydroélectricité produite par Duke, et choisit de s'établir sur ce plateau à l'est de Kénogami, en surplomb de la rivière,

On baptise Arvida en l'honneur d'Arthur Vining Davis, à qui on emprunte les deux premières lettres de chacun de ses nom et prénoms. Né en 1867 en Nouvelle-Angleterre, Arthur Vining Davis devient directeur général de l'ALCOA à l'âge de 32 ans. L'histoire retient sa contribution à l'industrie de l'aluminium comme principal moteur de l'essor de l'ALCOA; Davis est aussi le principal fondateur de l'ALCAN. Arthur Vining Davis est décédé à l'âge de 95 ans, en 1962.

où la topographie favorisait l'établissement d'une nouvelle ville industrielle. L'ALCOA entreprend elle-même la construction d'une seconde centrale, celle de la chute à Caron, et acquiert les installations portuaires de Port-Alfred et le tronçon ferroviaire Roberval-Saguenay qui assureront l'approvisionnement de l'aluminerie. En août 1925, Arthur Vining Davis, président de l'ALCOA, achète à une cinquantaine de cultivateurs les 6000 acres (2400 hectares) de terre nécessaires à l'implantation de la ville: la cité d'Arvida reçoit sa charte le 24 mars 1926.

La ville construite en 135 jours

En même temps qu'on termine l'usine, on entreprend en juin 1926 de construire les résidences qui accueilleront ouvriers, contremaîtres et directeurs de l'usine. Le 27 juillet, on coule le premier lingot d'aluminium: rue Moritz, on ouvre le premier domicile arvidien au mois d'août de cette année. À l'hiver, l'équipe de l'usine est complète, le rendement de l'aluminerie régulier, le transport ferroviaire dessert Arvida quotidiennement, et l'ALCAN, filiale canadienne de l'ALCOA, loue 275 maisons à ses employés. Arvida avait été construite en 135 jours.

Ville de compagnie, Arvida se distingue de Kénogami, sa voisine, par l'engagement total de la multinationale—propriétaire dans son élaboration. Parce que la ville relève, comme Shawinigan, d'un système de gérance municipale, la compagnie veille jusqu'en 1942 à toutes les facettes de sa croissance.

L'ALCAN construit l'hôpital, les écoles, les résidences d'Arvida, et pourvoit à tous les besoins financiers de l'agglomération. L'usage de l'aluminium dans l'architecture d'Arvida, unique en son genre, suffirait à lui seul à témoigner de l'engagement de l'ALCAN. Mais surtout, Arvida se

distingue par son projet d'urbanisme, guidé par deux plans. Le premier, daté de 1925-1926, régit les aménagements de la «ville construite en 135 jours», soit le noyau initial d'Arvida; le second, daté de 1927, a guidé l'expansion de la ville, notamment vers le sud, à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

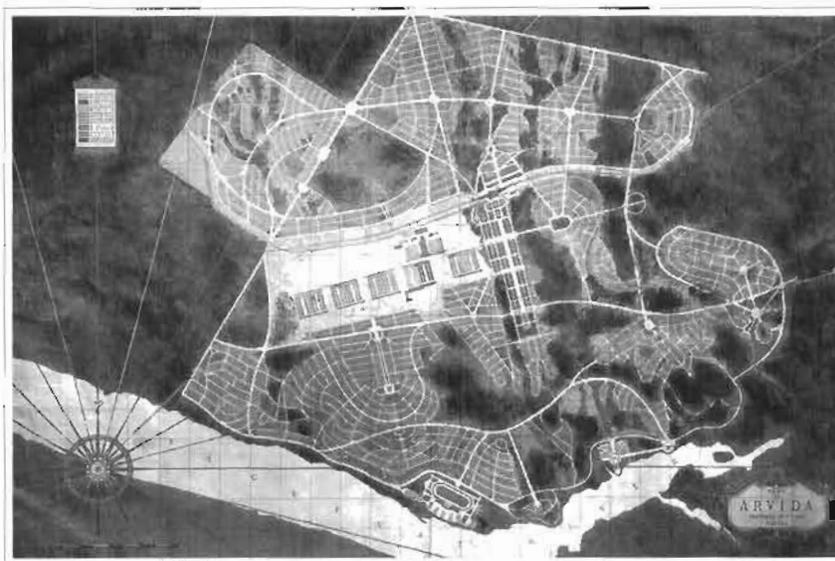
Le projet d'une ville moderne: Arvida en 1926

Le premier projet pour Arvida, dessiné en 1925-1926 par l'architecte new-yorkais Harry B. Brainerd et l'ingénieur Hjalmar E. Skouger, prévoit une population de 50 000 habitants. La ville y encercle l'usine, sur le territoire approximativement compris entre l'actuelle rue Sainte-Émilie, au sud, et la rivière Saguenay, au nord. La ville qui s'ouvre en 1926 s'organise principalement de part et d'autre du futur boulevard du Saguenay (alors boulevard Taschereau), qui dirige l'essentiel du transport routier vers l'usine.

L'agglomération comprend les rues Moisson, Faraday (amorce de la rue Berthier), Moritz, Davy, Hare, Deville, Wohler, Mellon, Edison, Lavoisier.

Au sud de l'usine, le projet initial d'Arvida guide aussi, entre 1926 et 1928, l'ouverture des rues de la Salle, Vaudreuil, Marquette, Roberval, Talon, Hocquart (alors Cabot), ainsi que la portion nord des rues Gilbert et Hudson. Ces premières rues formaient, dans le projet initial, le noyau du quartier ouvrier; près de l'usine, elles devaient permettre l'arrivée rapide des employés en cas d'incident.

En périphérie de ces quartiers ouvriers, au nord, au sud et à l'ouest de l'usine, des rues aux tracés courbes – afin de ralentir la circulation dans ces quartiers résidentiels – devaient accueillir les cadres et les officiers supérieurs de la compagnie. Dans le secteur au nord de l'usine, ainsi, les contraintes physiques du terrain inspiraient un tracé en forme de cloche: ce



Premier projet pour Arvida, 1926.

quartier prévoyait l'aménagement de la dénivellation vers la rivière en plateaux successifs.

Le second projet d'Arvida, 1927

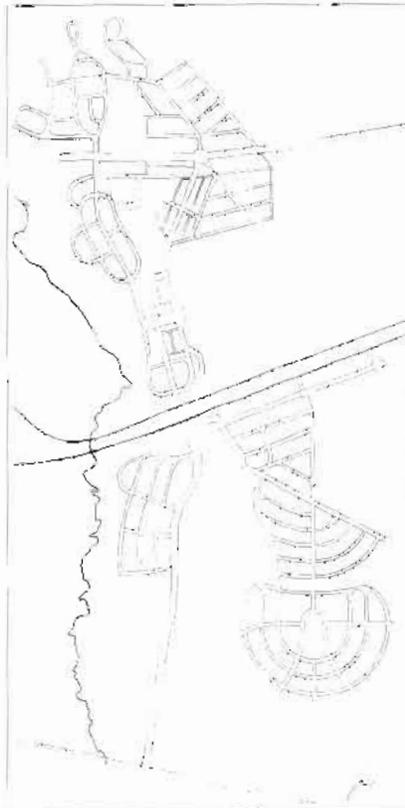
Sans doute jugé trop coûteux, cet aménagement en gradins est abandonné, en même temps que le reste du plan de 1925-1926. En 1927, on dessine un nouveau projet, moins ambitieux, destiné cette fois-ci à une ville de 30 000 habitants. Beaucoup moins dense, le tracé s'y étale vers le sud, tandis qu'on délaisse l'aménagement vers l'ouest et celui des secteurs à proximité de l'usine, au sud et au nord.

Plutôt que d'encercler l'usine, comme dans le premier projet, la nouvelle ville n'occupe que les terrains à l'ouest de l'usine, qu'on exclut complètement de l'aménagement urbain.

Puisqu'on prévoit désormais le quartier des officiers dans la continuité de la rue Moissan, on aménage celle-ci en conséquence: comme la rue Faraday, elle est plus large, son architecture est plus élaborée, les terrains plus vastes. L'ALCAN y fait planter, en 1927, plus de sept cents arbres; le golf du Saguenay Country Club et le terrain de tennis s'implantent tout à côté.

Deux ans seulement après sa création, à la fin de l'année 1928, Arvida a tout d'une ville prospère. On y publie deux fois par mois un journal bilingue, *l'Arvidian*, dont l'éditorial proclame «Envoyez le journal à vos amis et qu'ils sachent qu'Arvida est à faire son chemin dans le monde, que l'initiative et le progrès marchent ici de pair»

La ville possède un grand marché, place Davis, et deux écoles – l'une catholique, l'autre protestante –. Les ouvriers y trouvent aussi un hôpital général, petit bâtiment de brique érigé sur les terrains de



Second projet pour Arvida, redessiné d'après le plan d'aqueduc (1927).

l'usine, desservi par le chirurgien Arthur E. Riddell. Non loin de l'Église unie, on est à construire l'église Sainte-Thérèse, au cœur du quartier ouvrier.

L'ALCAN, qui produit 20% de l'aluminium au monde, se porte bien, lorsqu'elle se sépare de la société mère, en 1928, la plupart de ses cadres choisissent d'ailleurs de demeurer à Arvida plutôt que de retourner, avec l'ALCOA, à Pittsburgh.

Ainsi, quoique les petites maisons construites par la compagnie se soient révélées trop exigües pour les familles

Arvida manifeste un intérêt marqué pour le progrès. Elle emprunte les noms de ses rues aux physiciens et chimistes modernes, pionniers de l'industrie de l'aluminium. Sainte-Claire Deville, par exemple, est le premier à préparer l'aluminium sur une base industrielle (1854), tandis que Wohler, en 1827, l'avait isolé après que Pierre Berthier ait découvert le premier gisement de bauxite. Moissan, Davy, Volta, C'Ested, Castel ont contribué, par leurs recherches et leurs découvertes, aux procédés de production industrielle de l'aluminium.

Témoins d'une autre modernité vers laquelle on se tourna dans les années quarante, les rues Ross, McLeod, Alexander, évoquent les pionniers du territoire arvidien. James Alexander, Peter McLeod, Simon Ross ont tous exploité des terres aux abords du Saguenay, dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

nombreuses du Canada français, la ville atteint manifestement son objectif d'établir une population ouvrière: en 1928, plus de la moitié de ses 3500 habitants ont moins de 18 ans.

Arvida, qui a déjà dépassé la prévision initiale de 3000 habitants, n'est pourtant pas au terme de sa croissance. de l'ambitieux projet de ville de 1927, il reste encore à construire, notamment, l'ensemble du quartier des officiers et nombre d'équipements récréatifs.

Mais 1929, crise économique oblige, assiste à un ralentissement important de l'ALCAN: encore jeune, l'entreprise n'était pas préparée à des conditions économiques difficiles. Puis l'échec désastreux, à la même époque, du traitement à sec de la bauxite – l'ALCAN y perdit 4 millions de dollars – compromet sérieusement la survie de la ville nouvelle.

L'arrêt des chantiers abandonne Arvida sans les infrastructures qu'elle prévoyait pour ses cadres. En 1932, la ville de compagnie, qui avait si bien accueilli ses ouvriers, compte parmi sa population active près de 50% de chômeurs.



Développement initial d'Arvida: la rue Mellon, vers 1940.



Le quartier ouvrier d'Arvida à vol d'oiseau

L'industrie de guerre et la croissance d'Arvida

Dès 1935, toutefois, l'avenir paraît de nouveau favorable à Arvida. Les installations de traitement à sec, converties en une usine Bayer, beaucoup plus efficace, redonnent du travail à 300 ouvriers. Puis, quand éclate la Seconde Guerre mondiale, le potentiel de cette nouvelle usine propulse la production de l'industrie arvidienne vers de nouveaux sommets. Cette guerre, qui requiert armes et avions, multiplie par trente la demande d'aluminium. L'ALCAN développe ses installations en conséquence, bâtit une seconde usine, entreprend et termine en dix-huit mois – employant jusqu'à 9863 travailleurs par jour – la construction de la centrale de Shipshaw. À la fin du conflit, la

capacité d'alumine de l'ALCAN d'Arvida, de près d'un million de tonnes par an, est l'une des plus importantes au monde. Arvida, de nouveau sur la voie du progrès, reprend ses projets d'expansion. En 1947, la superficie de la ville sera passée de 2400 à près de près de 4000 hectares. Tous les nouveaux aménagements urbains sont guidés par le projet de 1927.

Déjà, pendant la guerre, l'ALCAN veille à la construction de nombre d'édifices du projet de 1927. Entre 1939 et 1942, conformément à ce projet, on aménage le secteur des rues Powell, la Traverse (anciennement Radin), Geoffrion (6^e Rue), de Normandie (7^e Rue), Berthier (5^e Rue); sur ces rues, on érige les prestigieux immeubles *Britanny Row* (Appartements Britanny) et *Saguenay Inn* (Manoir du

Cité modèle, le projet d'Arvida s'inscrit dans l'histoire des villes de compagnie, à la rencontre du paternalisme traditionnel des compagnies et des idéaux sociaux de l'urbanisme des années vingt.

Depuis le début du XIXe siècle, les villes de compagnie, notamment nord-américaines, visaient surtout à constituer un milieu clos dans lequel les ouvriers vivraient coupés du monde extérieur.

À ceci s'ajoute, dans la mesure où les nouvelles industries s'implantent en région éloignée, la nécessité d'attirer les travailleurs; on comprend en ce sens l'intérêt d'offrir des habitations unifamiliales, privilège rarement accessible aux ouvriers en milieu urbain. Il s'agissait, somme toute, de concevoir des «réservoirs d'ouvriers», le paternalisme de la compagnie visant davantage la mainmise sur les travailleurs que leur bien-être.

Arvida, cependant, dans la foulée de Pullman City (1885, près de Chicago), superpose au pur utilitarisme de ces villes de compagnie du XIXe siècle, une pensée plus philanthropique. Il s'agit d'établir une ville qui ne soit pas exclusivement fonctionnelle, mais qui soit aussi agréable.

La ville prétend ainsi se distinguer par la quantité et la distribution de ses services, la qualité de son paysage, et l'agrément de ses quartiers résidentiels. Mais si ces objectifs appartiennent encore aux plus

paternalistes des villes de compagnie du XIXe siècle, le «projet social» d'Arvida s'inspire cependant d'un urbanisme moderne qui prétend améliorer les conditions sociales par l'aménagement du territoire.

C'est pourquoi le projet d'Arvida prévoit tant la forme globale de la ville – circulations, distribution des aires de service – que l'organisation interne de chacun de ses secteurs. Les habitations d'Arvida s'entourent d'une vaste bande de terrain, de part et d'autre de larges avenues bordées d'arbres.

Puis, surtout, quand la plupart des villes de compagnie, en raison des courts délais de construction, se peuplent d'immeubles identiques, on érige les maisons d'Arvida selon plusieurs modèles: l'implantation variée des bâtiments évite la monotonie des alignements traditionnels.

Toutefois, le premier projet d'Arvida ne s'attachait pas tant à la qualité des quartiers résidentiels qu'à l'aménagement d'une ville monumentale. Celle-ci devait en quelque sorte, par ses vastes boulevards ponctués d'édifices publics, manifester la gloire du pouvoir dirigeant – la multinationale Alcoa.

Ce premier projet d'Arvida se caractérise par la percée d'axes qui établissent de grandes perspectives à travers la ville. Ce type d'aménagement s'inscrit comme

héritier direct du mouvement américain *City Beautiful*, né à la fin du XIX^e siècle, *City Beautiful* visait, en réaction au chaos des villes industrielles, à ramener l'ordre et l'uniformité dans l'aménagement urbain, notamment par des tracés réguliers inspirés des grands boulevards de Paris.

Le premier projet d'Arvida, à l'instar des aménagements de l'Exposition colombienne de Chicago (1893) du *Mall* de Washington (c. 1905) et de *Copley Plaza* à Boston (1890), se fonde essentiellement sur de pareils boulevards, bordés ou fermés par des places publiques ou des édifices publics monumentaux, érigés par la compagnie.

Le second projet d'Arvida, en 1927, est tout autre. Le dessin, d'abord, est régi par l'implantation de quartiers résidentiels, plutôt que par la percée d'axes monumentaux. Les tracés rectilignes, au lieu d'établir de grandes perspectives, obéissent à une logique fonctionnelle en régissant les transits principaux autour de l'usine.

Toutes les autres rues sont incurvées, en dépit de la configuration du terrain; à l'opposé des grands axes du premier projet, ce tracé courbe vise, en plus de contrôler les vents, à établir des perspectives plus intimes, dans un environnement plus naturel, plus pittoresque, qu'on voudrait plus humain. Il s'agit d'une ville non plus monumentale, comme celle du premier projet, mais dédiée au confort des quartiers résidentiels: son

tracé curviligne s'inspire essentiellement de l'urbanisme pittoresque instigué par l'Autrichien Camillo Sitte (1843-1903).

Celui-ci préconisait, en réaction aux aménagements «déshumanisants» des grands boulevards, un retour aux tracés organiques, aux rues courbes et étroites, des villes médiévales.

En excluant l'usine du secteur occupé par la ville, le projet de 1927 s'inscrit aussi parmi ces villes de compagnie contemporaines, comme Chicopee (Georgie, 1925), qui cherchent à garantir aux ouvriers un environnement plus sain. Il s'agit de tenir compte des vents dominants dans l'implantation des quartiers résidentiels, mais aussi d'introduire des équipements commerciaux, récréatifs et institutionnels qui remplacent, au titre de centre de gravité, l'usine qui occupait normalement un espace prépondérant dans la ville.

Arvida, comme Chicopee, ou comme Fairfield (Alabama, 1910) s'organise selon ces aires de service, complètement en marge de son activité industrielle.

Au terme de sa première phase de construction, vers 1930, trois aires de services desservent les quartiers résidentiels d'Arvida: au sud, la place Davis, le secteur commercial, qu'on établit naturellement à côté de la gare; à l'ouest, bordant le quartier ouvrier, une école de filles et une école de garçons; au nord, le secteur récréatif.



Le marché d'Arvida, place Davis

Saguenay). Avec, en outre, la construction de plus de mille nouvelles habitations, et la densité accrue du secteur commercial au centre-ville, rue Davis, la période est celle de la consolidation de l'infrastructure urbaine d'Arvida. Au terme de la Seconde Guerre mondiale, l'ALCAN aura, depuis 1925, investi 9 millions de dollars dans la construction d'Arvida.

Dotée d'une nouvelle charte, qui la proclame en 1943 indépendante de la compagnie ALCAN, la Ville d'Arvida met à l'œuvre son premier comité d'urbanisme, présidé par Frederick-G. Todd, architecte paysagiste de renom, et composé de Harold-J. Doran et Harold-Lea Fetherstonhaugh, architectes bien établis, et de R.-A. Lemieux, ingénieur – nommé en 1946 gérant de la ville – et C.-O.-P. Klotz, ingénieur de l'ALCAN. Afin de se conformer à l'expansion fulgurante de la ville, il s'agit d'achever le projet urbain; le comité d'urbanisme entreprend d'aménager les quartiers au sud de l'usine, en suivant essentiellement le plan de 1927.

Au sud, à partir du quartier Vaudreuil aménagé selon le projet de 1925-1926, la rue Hudson (qui n'était auparavant qu'un

Pour fabriquer l'aluminium, à partir de la bauxite, qui contient de l'alumine et du fer, on doit d'abord extraire l'alumine. On soumet ensuite l'alumine à l'électrolyse – d'où l'important besoin hydroélectrique de l'industrie – par un procédé connu sous le nom de Hall-Héroult. Les deux méthodes expérimentées à l'Alcan, le traitement à sec et le procédé Bayer, visaient à extraire l'alumine de la bauxite.

Le procédé Bayer, aujourd'hui universellement utilisé, consiste essentiellement à dissoudre l'alumine de la bauxite: on filtre ensuite la solution obtenue (le mélange de l'alumine et de la soude caustique utilisée pour la dissolution), pour ne conserver que l'alumine. Une fois séchée, l'alumine a l'aspect d'une poudre blanche; l'électrolyse – on soumet l'alumine à un courant électrique – la sépare de l'oxygène qu'elle contient: le produit qu'on obtient alors est l'aluminium.

axe secondaire), prolongée, devient l'axe principal de ce secteur. En même temps que la croissance du quartier Vaudreuil réclame l'érection de la paroisse Saint-Jacques-le-Majeur, on entreprend de percer les rues transversales (Alexander, Ross, Simard, Couture, Labrecque, Gilbert, Lamarche, Poitras et Saucler).

L'ensemble de ce secteur sud d'Arvida superpose ainsi clairement les trois projets d'urbanisme (1925-1926, 1927, 1942) qui ont guidé son aménagement: les premières rues (de la Salle et les suivantes), parallèles à la voie ferrée, rappellent le projet initial, tandis que les rues courbes, perpendiculaires à la rue Hudson, illustrent

la logique du projet de 1927 rigoureusement alignées dans un couloir nord-sud.

Puis, quoiqu'il ait globalement repris le projet de 1927, le comité d'urbanisme de 1942 a introduit quelques modifications: la rue Gilbert, prévue comme une ruelle dans le projet de 1927, est transformée en boulevard, alors qu'on la partage en deux allées par un terre-plein central.

Avec le baby boom de l'après-guerre – la population arvidienne dépasse les 10 000 habitants en 1949 –, le secteur sud d'Arvida se peuple rapidement. Déjà en 1945, la compagnie Wartime Housing et l'ALCAN y avaient érigé chacune 500 habitations, pour y héberger les nouveaux Arvidiens. La construction de quatre écoles et l'érection de la paroisse Saint-Mathias, en 1955, ont consacré la croissance de ce secteur sud. Davantage à l'écart des centres d'activité – la voie ferrée le sépare clairement du centre-ville –, le secteur résidentiel apparaît aujourd'hui, d'autant plus qu'il s'est augmenté, vers l'est, de la paroisse Saint-

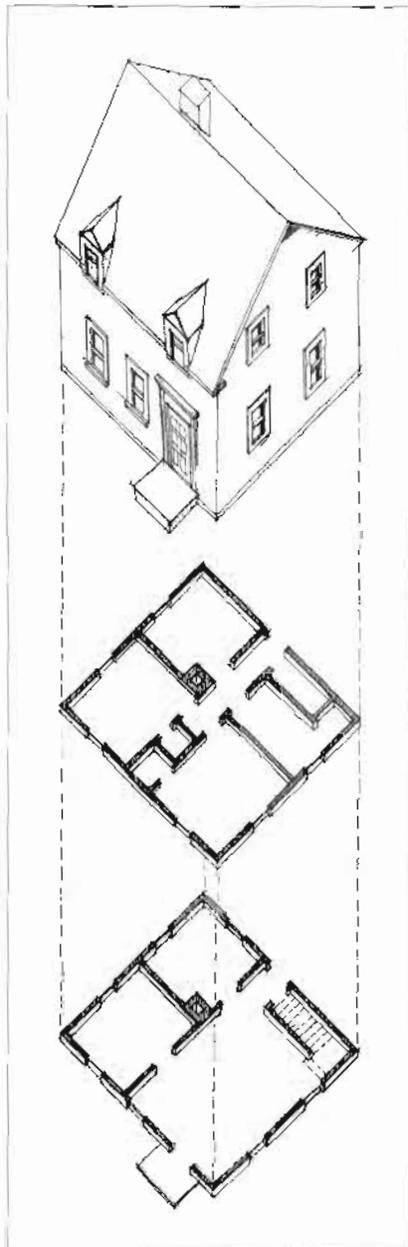
Philippe, comme une sorte de banlieue de l'agglomération nord.

L'ascension de l'ALCAN, entamée au lendemain de la Crise des années 1930, a peu ralenti depuis. Monument au succès de l'aluminerie, le pont d'aluminium, érigé en 1950, était tout aussi à propos trente ans plus tard alors que l'usine d'électrolyse d'Arvida avait décuplé le nombre de ses employés et demeurait en tête de file de la production mondiale d'aluminium: en 1988, l'usine Alcan de Jonquière était le plus important complexe de ce genre en Occident.

La ville d'Arvida, quant à elle, s'est agrandie au fil de son histoire: elle a ainsi annexé nombre de territoires adjacents, dont les paroisses Saint-Mathias et Saint-Jean-Eudes, en 1962. Le plateau Deschênes, où la municipalité accueille en 1971 les victimes du cataclysme de Saint-Jean-Vianney, constitue la dernière excroissance de l'agglomération avant la fusion avec Jonquière, Kénogami et Jonquière paroisse, en 1975.



La rue Davis



Type: maison de civilisation

Les maisons d'Arvida

Arvida se distingue de la plupart des villes qu'on connaît aujourd'hui en ce qu'un plan d'ensemble a guidé la totalité de son élaboration, depuis le tracé des rues jusqu'au traitement architectural des maisons. Peu altéré, son paysage architectural arbore toujours la logique de cette planification; les quartiers, généralement homogènes, témoignent chacun d'une époque de l'aménagement urbain.

Si Arvida se distingue de la plupart des villes de compagnies antérieures par son plan d'urbanisme (et non un simple plan de lotissement, dressé par un arpenteur), elle se distingue aussi par le caractère unifamilial des habitations qu'on y implante.

Peu courant dans les villes industrielles nord-américaines, l'aménagement de résidences unifamiliales dans les villes de compagnie est surtout le fait des agglomérations minières: on en retrouve ainsi très tôt, au XIXe siècle, en Scandinavie, où les ressources naturelles, le climat, la topographie correspondent sensiblement aux conditions québécoises. Le choix des compagnies d'offrir des maisons individuelles, en effet, provient des difficiles conditions de vie de ces milieux - éloignés, au climat incertain, etc. - où l'on veut attirer, pourtant, des ouvriers. En 1925, époque de l'implantation d'Arvida, la maison unifamiliale constituait un luxe pratiquement inaccessible à la classe ouvrière des grands centres.

Puis, à Arvida, toujours dans la perspective de créer un milieu de vie agréable, l'idéal de l'urbanisme dictait la conception de plusieurs modèles de maisons, qui éviterait ces alignements monotones et inanimés, courants dans nombre de villes industrielles.

Outre une planification rigoureuse des alignements par rapport à la rue – la maison doit être près du trottoir, reculée de 5 pieds (1,5 mètre) ou de 9 pieds (2,7 mètres) l'ALCAN et la Wartime Housing Limited ont élaboré plus de vingt types de maisons, comportant chacun plusieurs variantes.

Les types et leurs variantes doivent répondre, selon le nombre de pièces et leur distribution, le nombre d'étages, la forme des porches et galeries, etc. à des besoins très variés en matière d'habitat unifamilial. Ils s'agit, en quelque sorte, d'un véritable catalogue d'habitation unifamiliale, tant du point de vue fonctionnel qu'en ce qui concerne le traitement architectural.

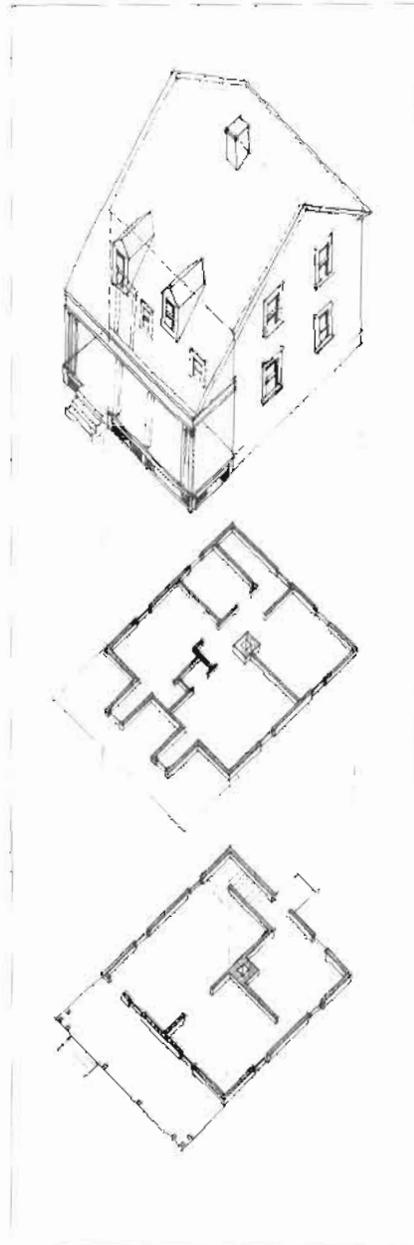
Les «maisons de colonisation»

Il est possible de décrire ces multiples maisons individuelles selon cinq groupes. D'abord, les maisons ouvrières des années 1920, petites et simples, qui prennent modèle sur l'habitat ouvrier et sur la maison de colonisation; on les retrouve surtout rues Davy, Wohler, CErsted, Moissan – il s'agit là des premières rues d'Arvida

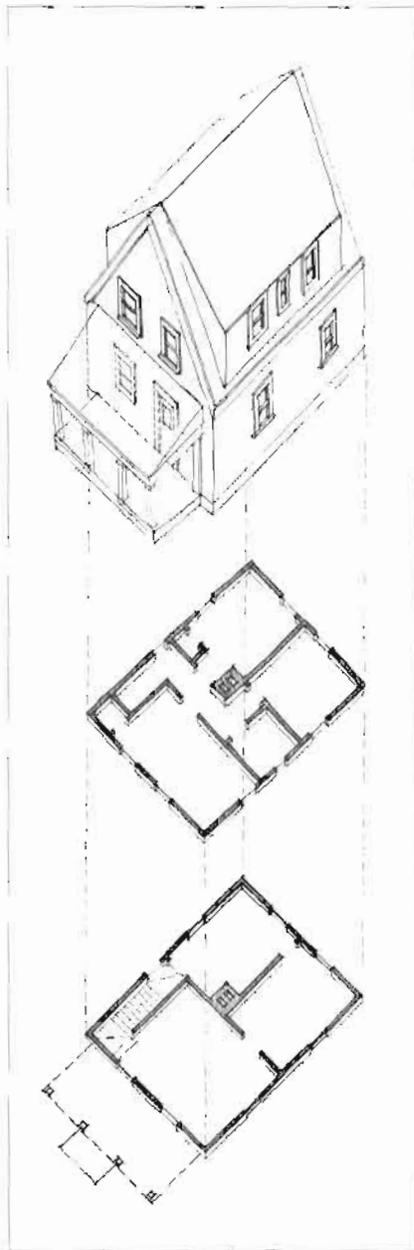
Les «maisons de compagnie»

Un deuxième groupe est caractéristique des villes de compagnie – du moins de celles qui se sont préoccupées d'offrir un milieu de vie séduisant aux ouvriers. Plus élaborées, ces maisons s'ornent de motifs architecturaux divers (galeries, porches, toitures mansardées, lucarnes, etc.) afin d'engendrer un paysage varié plus naturel et plus organique

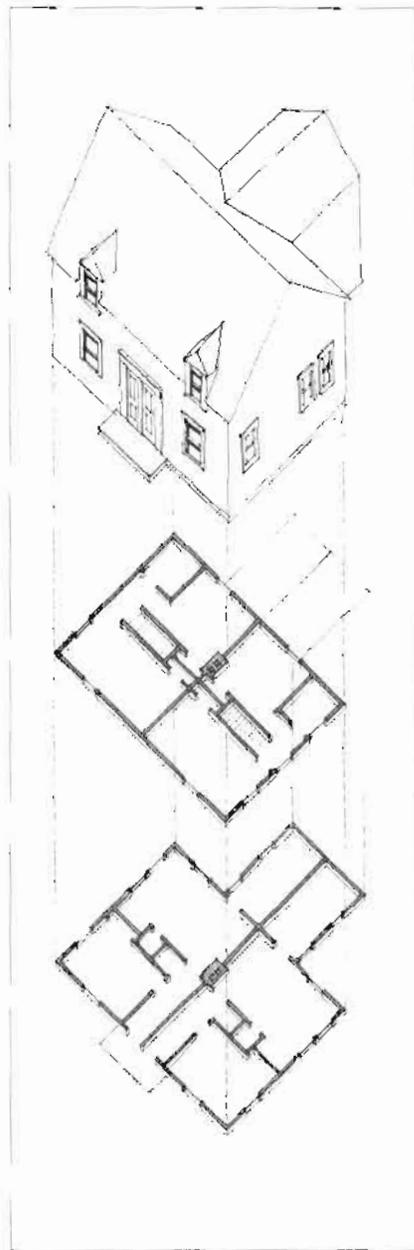
L'aménagement intérieur plus recherché des «maisons de compagnie» prévoit une distribution plus fonctionnelle des pièces: la salle de séjour y est, par exemple, clairement séparée de la cuisine ou de la



Type: maison de compagnie (i)



Type: maison de compagnie (2).



Type: maison de compagnie double (3).

salle à manger. Souvent jumelées – afin de réduire les coûts – ces maisons parviennent à éviter l'aspect anonyme des résidences doubles, tantôt par un grand portail au centre de la façade, qui donne l'illusion d'une maison simple, tantôt grâce à une disposition perpendiculaire des unités unifamiliales.

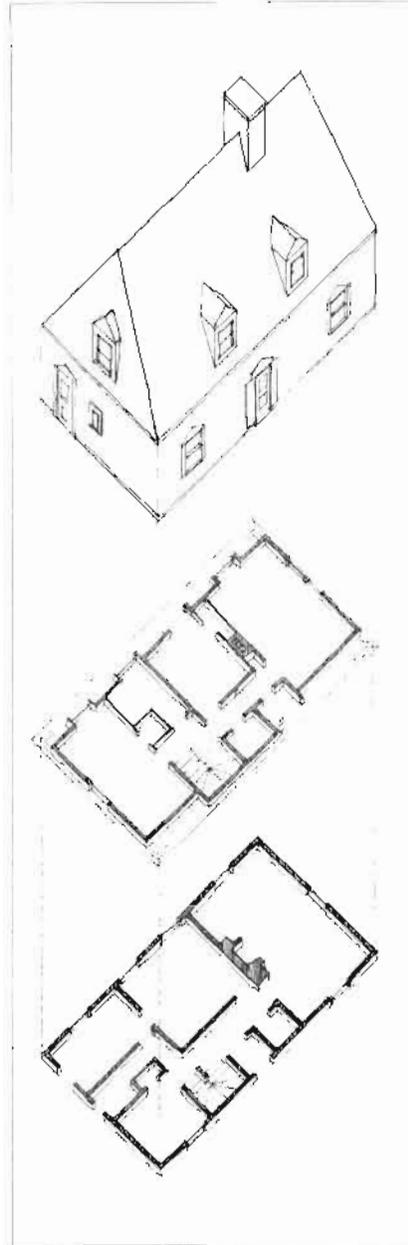
Dans les villes de compagnie d'Amérique du Nord, de tels aménagements apparaissent dans le premier quart du XXe siècle, en même temps qu'on commence à associer la productivité industrielle aux conditions ouvrières: les industries s'éloignent des grands centres urbains, à la fois pour des raisons économiques et dans l'espoir de retrouver un environnement plus agréable que celui des villes surpeuplées. Lansdowne Park (Brantford, Ontario, Scott & Wardell, architectes) et Hamilton (Ontario, W. L. Sommerville, architecte) notamment, ont exploité ce type d'architecture.

À Arvida, non loin des «maisons de colonisation» dépouillées, ces maisons d'apparence plus recherchée s'implantent essentiellement rues Hare, Deville, Moisan.

Les maisons «néo-canadiennes-françaises»

Puis, dans les années 1930 et 1940, l'architecture des maisons d'Arvida devient «néo-canadienne-française», c'est-à-dire qu'elle s'inspire essentiellement de l'architecture rurale traditionnelle du Québec.

En même temps, l'architecture «régionaliste» – elle s'oppose à la modernité qui se veut «internationale» – puise parfois dans d'autres répertoires, tout aussi «régionaux» (colonial, provincial-français), des toits mansardés, des lucarnes particulières, etc.



Type maison néo-canadienne-française (1)

Nombre de maisons et d'édifices importants d'Arvida appartiennent au courant de pensée «régionaliste», apparu en Europe comme en Amérique du Nord au tournant du siècle: l'architecture régionaliste s'oppose à une modernité «internationale», anonyme, et propose de recomposer l'identité d'un groupe en introduisant dans l'architecture les motifs caractéristiques d'un peuple, d'une tradition, d'une région.

Au Québec, l'engouement pour les formes traditionnelles apparaît dans les années 1930, dans la foulée des travaux de Percy Erskine Nobbs (1875-1964) et de Ramsay Traquair (1874-1952), alors que l'association professionnelle des architectes de la province (AAPQ) se proclame «pour l'architecture de bon goût d'autrefois».

D'origine écossaise, Nobbs et Traquair, enseignants à l'université McGill, s'étaient attachés à décrire

l'architecture vernaculaire canadienne-française. Avec leurs étudiants, ils en avaient répertorié et publié les principales caractéristiques.

À la suite de la Crise économique (1929), devant la menace que représentait alors une éventuelle assimilation du Québec aux États-Unis, une architecture qui s'affirmerait typiquement québécoise paraît comme la seule solution acceptable à la quête identitaire des francophones et des anglophones québécois: ce sont alors les caractéristiques identifiées par Nobbs et Traquair, les premières, que les architectes de la bourgeoisie réintroduisent dans l'architecture.

Parallèle à la montée du sentiment nationaliste, l'éclosion de cette architecture «néo-canadienne-française» correspond à une affirmation de l'identité collective, qu'on croit garante d'un avenir meilleur que les dures années de la Crise.

Cette architecture traditionnaliste se retrouve dans le nord de la paroisse Saint-Jacques, notamment dans la partie ouest de la rue Vaudreuil (autrefois Downing), et autour du Manoir du Saguenay (Jui-même un exemple illustre de ce type d'architecture), dans le secteur des rues Montgomery, La Traverse, Geoffron.

La seconde vague de construction, liée à la prospérité de l'ALCAN pendant la guerre, a lieu essentiellement entre 1939 et 1945. C'est pendant cette période que l'architecture d'Arvida devient néo-canadienne-française; mais, en même temps, la ville se meuble des habitations

de la Wartime Housing Limited (qui deviendra ensuite la Société centrale d'hypothèque et de logement, SCHL) et d'édifices résidentiels plus cossus.

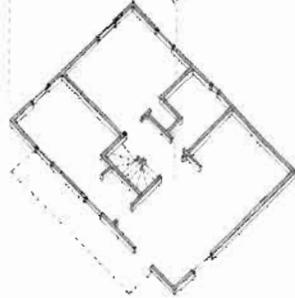
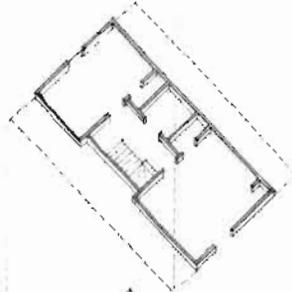
Les maisons de la Wartime Housing Limited

Au Canada, les maisons de la Wartime Housing Limited devaient loger les anciens combattants, puis les familles des soldats et les ouvriers de l'industrie de guerre.

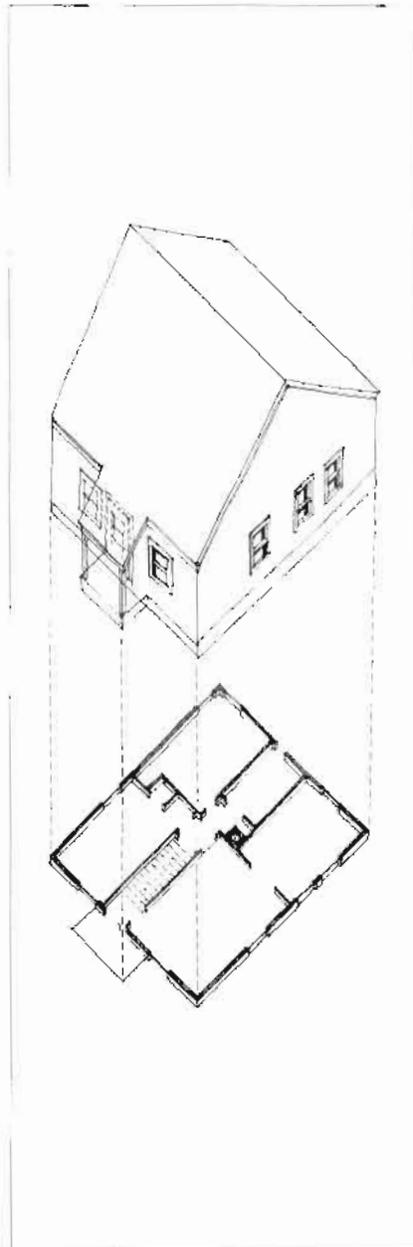
Les maisons de la Wartime Housing se caractérisent par un plan carré, un seul étage (le rez-de-chaussée), une toiture



Type: maison néo-canadienne-française (2).



Type: maison néo-canadienne-française (3).



Type Wartime.

basse et une forme réduite à l'essentiel, sans aucun attribut décoratif. Afin de réduire les coûts de construction, l'État (par le biais de la Wartime Housing) n'élabore que quelques plans-types, qui offrent peu de variantes. La standardisation des matériaux et des techniques constructives, aussi, engendre un paysage architectural particulièrement uniforme.

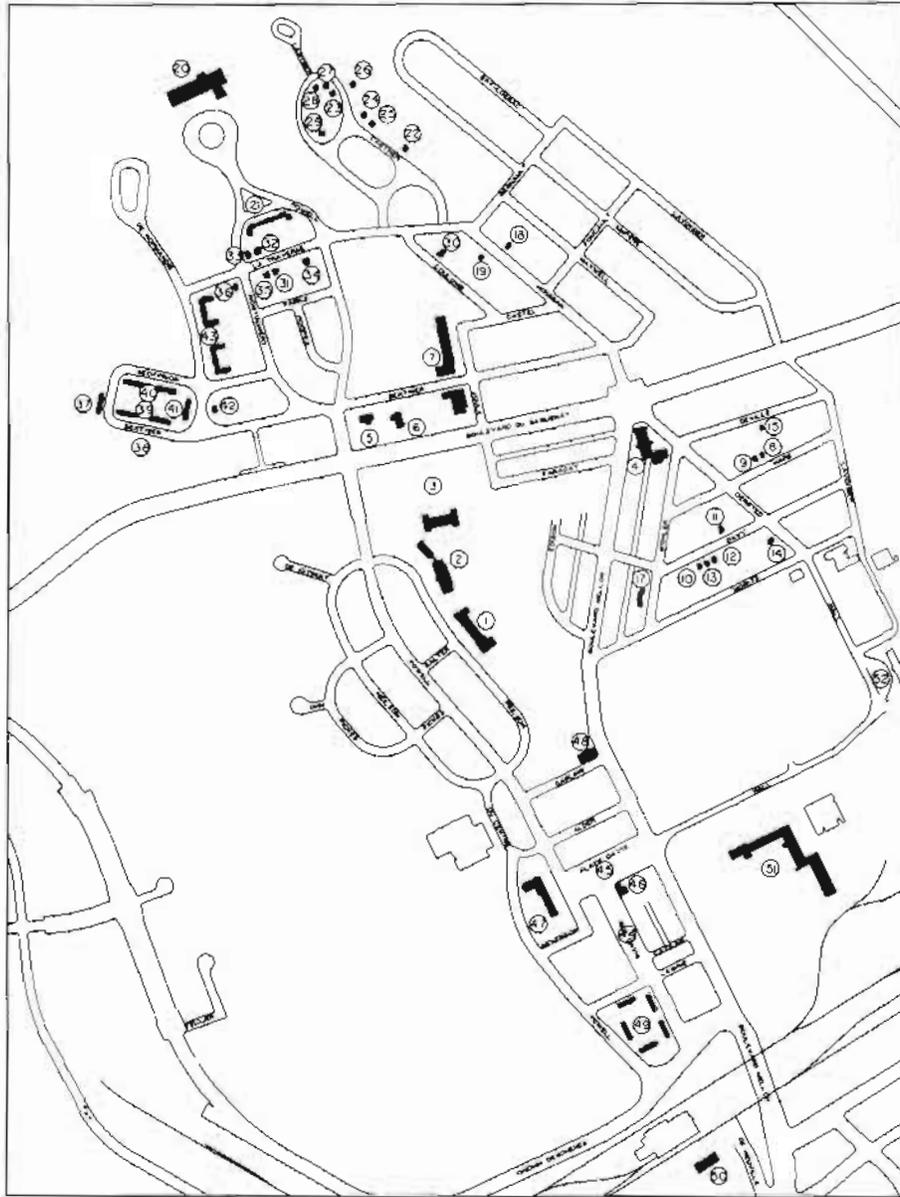
Cependant, les maisons de la Wartime Housing, dépouillées, donnent lieu à diverses formes d'appropriation des résidents. Les quartiers initialement homogènes s'animent ainsi, au fil des ans, avec l'ajout de balcons, d'annexes, la transformation du fenêtrage, des couleurs, l'aménagement des terrains. À Arvida, on retrouve surtout deux variantes des maisons de la Wartime Housing, au sud de la rue Hocquart, de part et d'autre de la rue Hudson.

Les «cottages»

Cinquième catégorie, les maisons cosues qui s'inspirent des cottages anglais, sont en brique et à deux étages. Elles se retrouvent au sud de la paroisse Saint-Jacques, près de la rue Sainte-Émilie et du boulevard Hudson, ainsi que sur les rues Castner, La Traverse et Montgomery.

Au sein de cette classification sommaire, on dénombre aussi des maisons jumelées, des maisons simples, des façades plus ornées, d'autres plus sobres, quelques-unes sont plus classiques, d'autres plus pittoresques, selon l'architecte qui les conçoit; certaines s'accompagnent de garages, témoignant de la présence croissante de l'automobile. La quantité impressionnante de plans-types (numérotés de A-1, A-2, A-3, etc. à W) a, de fait, créé un paysage architectural diversifié, digne d'être remarqué parmi les projets urbains de ce siècle.

secteur nord
ARVIDA
les lieux





1796, rue Neilson, École primaire et secondaire Sainte-Thérèse, Desgagné et Côté, architectes, 1963.

L'agglomération initiale et l'habitat ouvrier

L'agglomération initiale d'Arvida gravite autour d'un centre institutionnel clairement défini, partagé de part et d'autre du boulevard du Saguenay en établissements protestants et établissements catholiques. Au sud du boulevard du Saguenay, outre l'église catholique Sainte-Thérèse, en plein cœur du quartier résidentiel, trois écoles occupent un parc, en marge des rues habitées: ce sont, rue Neilson (ancienne rue School), les écoles Saint-Patrick **(1)** et Sainte-Thérèse **(2)**; l'école Notre-Dame-du-Sourire **(3)** s'ouvre sur le boulevard du Saguenay.

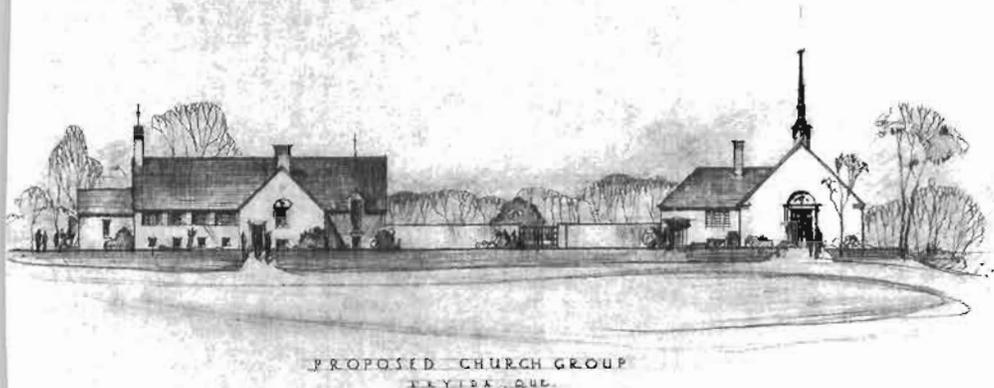
Premier High School d'Arvida, l'école Saint-Patrick ouvre en 1936, en même temps que sa voisine, l'école Notre-Dame-du-Sourire (initialement nommée Sainte-Thérèse). Rénovée en 1956, et agrandie de deux pavillons latéraux, l'école Saint-Patrick conserve néanmoins la forme essentielle de l'édifice original. Elle fait partie d'un groupe de trois écoles



1782, rue Neilson, École primaire et secondaire Saint-Patrick, 1936. Agrandissement (pavillons latéraux), Lamontagne et Gravel, architectes, 1956.



Boul. du Saguenay, Église Sainte-Thérèse, Lamontagne et Gravel, architectes, 1928. Rénovation, 1950.



2885 et 2889, rue Berthier. Église St. George et Arvida First United Church. Featherstonhaugh, Durnford, Bolton et Chadwick. 1949.

«jumelles», construites en même temps; parmi celles-ci, l'ancienne école Sainte-Bernadette (devenue école Saint-Philippe et abritant l'atelier de musique), rue Burma, est en tous points identique à l'école Saint-Patrick. Les deux édifices bas, d'un étage et demi, avec une entrée centrale à fronton triangulaire et coiffés d'un toit à deux versants sont typiques des écoles de la Nouvelle-Angleterre. Contrairement aux écoles québécoises contemporaines, plus imposantes et plus dépouillées, l'école Saint-Patrick se rapproche de l'architecture résidentielle, notamment par son gabarit, dans l'espoir de créer un environnement séduisant pour l'enfant. C'est ce type d'école, plus «familial», qui donnera naissance dans les années 1950 aux écoles des banlieues nord-américaines.

Boulevard du Saguenay, l'église Sainte-Thérèse (4) est construite en 1928 selon les plans des architectes Lamontagne et Gravel. L'église, simple et peu ornementée, s'impose grâce à son emplacement, dominant un rond-point. Son architecture,

éclectique, s'inspire surtout de l'architecture médiévale du nord de l'Italie (tour, arcades); son clocher, en forme de coupole, évoque la Renaissance italienne.

Les anglophones d'Arvida, qui ne formaient en 1946 que 13% de la population, habitaient plutôt au nord du boulevard Saguenay, où s'implantaient les principales institutions protestantes et anglicanes. Rue Berthier, près de la rue Powell, s'érigent aujourd'hui côte à côte l'église anglicane St. George The Martyr (5) et l'église unie (Arvida First United Church) (6).

Fondées à la fin des années 1920, les communautés anglicane et unie d'Arvida ne regroupaient plus, dans les années 1940, que 8% de la population arvidienne; quand, en 1946, le temple initial de l'Église unie, coin des rues La Traverse et Moisson, est incendié, les deux congrégations choisissent de construire deux nouvelles églises, sur le terrain occupé depuis 1942 par l'Église anglicane. L'église St. George the Martyr, à gauche, et l'église unie, à



2772, rue Hare



2776, rue Davy.

droite, composent un ensemble architectural particulièrement intéressant.

Les deux édifices religieux se distinguent par des lignes pures et des formes géométriques, qui évoquent néanmoins un décor ancien. Ce qui apparaît ici comme une adaptation moderne des styles traditionnels se remarque, par exemple, dans trois fenêtres en échelon au chevet de l'église unie, qui rappellent clairement les trois fenêtres en lancette caractéristiques des églises anglaises traditionnelles. L'église St. George the Martyr est aujourd'hui occupée par l'Église Évangélique de la Pentecôte. Non loin de l'église unie, rue Joule, l'Arvida High School (7) assume, à partir de 1927, l'enseignement de la première à la onzième année aux enfants protestants d'Arvida.

Les premières résidences ouvrières

Plusieurs des 275 premières maisons d'Arvida existent toujours aujourd'hui. Érigées en 1926-1927, leurs dimensions varient de 20 pieds sur 26 pieds (6 mètres

sur 7,8 mètres) à 24 pieds sur 27 pieds (7,2 mètres sur 8,1 mètres), elles comptent de 4 à 7 pièces, la plupart en comportant 6

Le 2772 (8), et le 2776, rue Hare (9) sont deux maisons ouvrières typiques. Leur disposition, avec pignon sur rue, provient de l'étréitesse habituelle des lots sur lesquels de telles maisons sont érigées, dans les quartiers ouvriers.

Le 2772, plus élaboré que le 2776, constitue un bon exemple de la recherche, à Arvida, de silhouettes et d'effets architecturaux originaux. Le 2777, rue Davy (10), particulièrement dépouillé, est caractéristique des «maisons de colonisation». Au 2776 (11), par contre, comme au 2769-2771 (12) et au 2773, rue Davy (13), on tire parti de l'ajout d'une galerie, qui tantôt s'inscrit dans le volume de la maison, tantôt s'ajoute au coin. Le 2769-2771, rue Davy est une maison jumelée; au fil des ans, ce type a été transformé en résidence unifamiliale, plus spacieuse. On voit un exemple de cette maison unifamiliale au 1848, rue CErsted (14).



1858-1870, rue Wohler.



1725, rue Moissan.

Le 2769, rue Deville (15), identique au 2772 rue Hare mais orienté différemment – son long pan donne sur la rue – illustre l'une des solutions exploitées afin de varier le paysage, en dépit de constructions similaires.

Rue Wohler, le 1831 (16), dans un excellent état de conservation, est une maison de colonisation redessinée par les architectes de la compagnie: on a ajouté, notamment, un larmier incurvé qui lui confère une certaine élégance. Dans cet ordre d'idées, les lucarnes, trop hautes pour n'être que fonctionnelles, servent davantage de décor.

L'ensemble du 1858-1870, rue Wohler (17) montre une utilisation très particulière de la maison de colonisation: on a en effet assemblé quelques unités pour en faire des maisons en rangée. Cet aménagement, unique, illustre l'effort des architectes et concepteurs d'Arvida en faveur d'un schéma urbain; il s'agissait ici, en quelque sorte, de transformer le plus anonyme et le plus dépourvu des habitats en

une résidence urbaine, digne de la ville projetée.

Au nord du boulevard du Saguenay, le 1725 rue Moissan (18) est un bel exemple de la transformation d'une maison de compagnie double en maison unifamiliale. On remarque, aussi, comment ce type architectural a été modifié au fil des ans par ses occupants, notamment au 1724, rue Moissan (19). Les maisons de la rue Moissan, particulièrement bien conservées, affichent une palette de couleurs assez extraordinaire qui enrichit le paysage architectural de ce secteur.

Le quartier des cadres et les édifices de prestige

En 1939, le *Saguenay Inn* (20) remplace cinq *Staff Houses* qui hébergeaient depuis 1926 le personnel célibataire de l'ALCAN. Œuvre de l'architecte Harold Lea Fetherstonhaugh, l'édifice rue Powell, érigé sur trois étages, se voulait aussi un centre récréatif et un hôtel luxueux pour



les invités de la compagnie. Les employés logeaient au second étage, le premier étage étant réservé aux invités et à la bibliothèque. Le rez-de-chaussée regroupait le salon, la salle à manger, la cuisine, les salons privés, et le sous-sol, consacré aux loisirs, offrait des appartements aux clubs de golf et de ski, un restaurant, des salles de billard et une salle de tennis de table.

Avec un jardin japonais et une serre de plantes tropicales, le *Saguenay Inn* se voulait un lien entre la Guyane Britannique, exotique et source de la bauxite, et le Québec, pays nordique producteur de l'aluminium. Parmi ses caractéristiques architecturales, il faut remarquer, sur le bâtiment principal, le parement de larges blocs de granit, de couleurs et de tailles différentes, posés à joints perdus; les chaînages d'angle, à droite de la façade; la pente accentuée du toit à deux versants, percé de lucarnes; les cheminées, jumelées, reliées par un mur massif, en bardeaux comme le toit.

Tous ces éléments architecturaux appartiennent au répertoire des caractéristiques reconnues – et répertoriées par les historiens et architectes contemporains – de l'architecture traditionnelle du Québec, en même temps qu'il reproduit les anciens manoirs de Normandie et de Bretagne orientale, auxquels on associe d'ailleurs les origines de l'architecture vernaculaire québécoise. En 1939, alors qu'on érige le *Saguenay Inn*, le manoir de Jacques Cartier (Rotheneuf, près de Saint-Malo) venait d'être «découvert» à l'occasion des célébrations du 400^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier (1534), largement diffusé dans les publications historiques et architecturales, l'édifice, typique de l'architecture rurale de l'ouest de la France, inspire nombre de constructions traditionalistes. Parmi les exemples connus, le *Timberline Lodge* (Mount Hood, Oregon, Gilbert Stanley Underwood, architecte, 1936), la maison McMaster (Cartierville, Harold Lea Fetherstonhaugh, architecte, 1934) s'inscrivent dans ce groupe; la tourelle du *Saguenay Inn* est caractéristique de



1655, rue Powell. Manoir du Saguenay. Fetherstonhaugh, Dumford et Bolton, architectes. 1939



cette influence. Dans cet ordre d'idées, les deux parties, droite et gauche, différentes du Saguenay Inn évoquent clairement les ensembles pittoresques des fermes anciennes, agrandies à différentes époques.

Puis, à ces traits rustiques, l'architecte a superposé une apparence de confort, comme une marque de commerce de l'hôtel. En sus des boiseries, à l'intérieur, le Saguenay Inn se pare d'une palette de couleurs somptueuses. Le rouge des volets, le noir très mat du toit, concourent à créer une façade plus accueillante, plus chaleureuse. Ces couleurs, de même que les fenêtres à guillotine à carreaux, ne sont pas sans rappeler le style néo-Georgien, typique de l'architecture anglaise.

L'architecture traditionnaliste du Saguenay Inn correspond, au Québec, à la mise sur pied d'une infrastructure gouvernementale de mise en valeur du patrimoine par l'industrie touristique. À la fin des années 1930, un hôtel québécois digne de ce nom doit manifester son

appartenance au terroir. Le château Montebello (Montebello, 1929) et l'hôtel Tadoussac (Tadoussac, 1941), comptent parmi ces manifestes du caractère rustique, moins somptueux et plus proche de la tradition locale, dont on investit l'architecture de villégiature. En ce sens, le Saguenay Inn va beaucoup plus loin. En s'inspirant de l'architecture française de l'Ancien Régime, il explore non seulement l'architecture vernaculaire, mais souligne aussi les origines de la tradition canadienne-française.

En alliant ainsi l'idée de confort aux formes traditionnelles, et l'architecture canadienne-française à quelques souvenirs britanniques, le Saguenay Inn constitue l'un des monuments les plus achevés de l'architecture régionaliste qui, au Québec, devient l'image de marque de l'hôtellerie de luxe.

Au début des années cinquante, le Saguenay Inn s'est vu peu à peu déserté de sa clientèle cèlibataire, avec la vente des propriétés résidentielles de l'ALCAN et

Harold Lea Fetherstonhaugh (prononcer «fèserstonhø») (1887-1971), né à Montréal, effectue ses études d'architecture à l'université McGill, puis, pendant deux ans, à l'École des Beaux-Arts de Paris. Après avoir travaillé seul quelques années, il s'associe, après la Première Guerre mondiale, à l'architecte A. T. Galt Durnford, autre finissant de McGill. L'agence devient, en 1934, Fetherstonhaugh, Durnford & Bolton, puis, en 1946, Fetherstonhaugh, Durnford, Bolton & Chadwick.

Président du Royal Architectural Institute of Canada en 1938 et 1939, Fetherstonhaugh se retire de la pratique en 1954, à l'âge de 67 ans. L'ALCAN, notamment à Arvida, est le client le plus important de la carrière de l'architecte: s'il devient membre du Comité d'urbanisme d'Arvida en 1942, Fetherstonhaugh a, dès 1927, dessiné des plans types de nombre de maisons ouvrières, et réalisé la plupart des édifices les plus prestigieux de la compagnie (*Britanny Row*, *Saguenay Inn*, *Commercial Hotel* (démoli), Centre récréatif d'Arvida (agrandi et transformé depuis), Bureaux de l'Alcan). Après sa retraite, ses associés (Durnford, Bolton, Chadwick & Ellwood) continuent d'exécuter les principales commandes de l'Alcan, à Arvida, notamment l'Hôpital général du Saguenay (1959, aujourd'hui Pavillon Arvida, Centre hospitalier Jonquière).

D'abord partisan des styles néo-gothique et néo-Georgien, typiquement anglais, Fetherstonhaugh reçoit les commandes de la bourgeoisie anglophone de Montréal, dont le Douglas Hall (McGill) et plusieurs résidences de Westmount.

Mais avec la popularité croissante de l'architecture traditionnelle, Fetherstonhaugh, élève de Percy Nobbs et de Ramsay Traquair - premiers défenseurs de l'architecture traditionnelle québécoise - s'adonne à un style vernaculaire.

Sa production manifeste dès lors les emprunts aux maisons rurales québécoises, anglaises et normandes, représentatives de cette architecture traditionnelle qu'on associe à l'identité nationale. On reconnaît ce traditionalisme, de façon générale, au traitement rustique des matériaux, au profil haut des toitures à deux versants, aux lucarnes et aux volumes simples.

La maison McMaster, à Cartierville (1934) illustre bien ce courant architectural. À Arvida, le Manoir du Saguenay (1939) est aussi représentatif de ce traitement nationaliste qu'on applique à l'architecture: il constitue d'ailleurs l'un des manifestes les plus achevés, surtout à cette date, de l'architecture traditionaliste québécoise.



2911-1919, rue Brittany. Les appartements Brittany. Felthamstonough et Dumford, architectes. 1940.

l'accessibilité de nouveaux logements érigés pendant la guerre. Devenu Manoir du Saguenay, hôtel haut de gamme, l'édifice subit alors plusieurs modifications intérieures, notamment pour agrandir les locaux des employés: le nombre de chambres passe ainsi de 46 à un peu plus de vingt. De réputation internationale, l'hôtel prestigieux a accueilli, entre autres, Robert Bourassa, Gilbert Bécoud, Maurice Chevalier, Charles Aznavour, Sa Majesté la reine Élisabeth, et le Prince Philip. En 1985, l'ALCAN, désireuse de se consacrer uniquement à la production d'aluminium et pressée par un conflit syndical, ferme le Manoir; on l'a ouvert de nouveau le 12 février 1990, et il dessert depuis les réunions de formation et de planification, ainsi que les services des affaires publiques et immobilières de l'ALCAN.

En même temps que le *Saguenay Inn*, destiné au personnel célibataire, l'ALCAN fait construire les appartements *Britanny Row* (21). Devant le *Saguenay Inn*, rue Powell, les appartements en rangée se définissent un peu comme les écuries du

manoir: la porte cochère, au centre de l'immeuble, la tourelle de ventilation évoquent clairement ces grandes écuries d'ensembles prestigieux, avec, au rez-de-chaussée, les stalles des chevaux, et les logements des palefreniers à l'étage.

Les habitations des dirigeants

Rue Castner, on retrouve une belle série de maisons néo-canadiennes-françaises: le 1681 (22), le 1662 (23), le 1665 (24), et le 1669 (25) se caractérisent principalement par leur avant-toit incurvé. Ce secteur présente aussi des exemples intéressants d'architecture néo-coloniale américaine (*Dutch Colonial*), avec un toit mansardé en cloche, comme au 1653 (26), au 1658 (27) et au 1654, rue Castner (28). Le statut particulier des maisons de ce quartier provient de ce qu'elles sont accompagnées de garages. Ceux-ci, typiques de la Nouvelle-Angleterre, se distinguent par un toit en pavillon et les coins coupés de l'encadrement de la porte. La maison, plus grande, du 1670, rue Castner (29), se caractérise par des chaînages d'angle



1670, rue Castner. Harold Lea Fetherstonhaugh, architecte



1662, rue Castner.

1723, rue Coulomb. Maison Pagé. Lamontagne et Gravel, architectes.



en pierre, des hauts toits mansardés et un garage double.

Rue Coulomb, on retrouve une maison qui fait exception au paysage architectural régionaliste de ce quartier. La maison du 1723, rue Coulomb (30), avec son coin arrondi, sa composition en volumes, s'inscrit dans un courant plus international. Elle se rapproche d'ailleurs de l'architecture de Henry Van de Velde, aux Pays-Bas et en Belgique.

La rue La Traverse se caractérise par des maisons imposantes, habitées sur trois étages. En dépit d'un type architectural semblable, ces maisons diffèrent l'une de l'autre grâce à un traitement particulier des lucarnes, des toitures, des portiques.

On retrouve des exemples de ces variations au 2915 (31), 2916 (32), 2920 (33), 2903 (34), et 2919 (35); il faut remarquer que le 2515 et le 2919 forment une paire, comme d'ailleurs le 2916 et le 2920: dans ce dernier cas, on a cependant coupé les angles du toit et modifié les lucarnes, afin de

singulariser la résidence par rapport à sa voisine.

Le 1718, rue Montgomery (36), excellent exemple d'une maison néo-canadienne-française, était initialement habitée par Bruce L. Davis, vice-président de l'ALCAN. Plus loin sur cette rue, on retrouve une série de maisons de garnison, typique des habitations des quartiers des officiers près du Fort Chambly ou dans le Vieux-Trois-Rivières. Elles se caractérisent par un rez-de-chaussée de pierre auquel on a ajouté un étage de bois. Il s'agit, en quelque sorte, d'une maison de ferme traditionnelle métamorphosée en résidence plus «anglaise» par l'ajout d'un étage. Dans le répertoire des styles canadiens, ce type de maison constitue la première architecture des Anglais au Québec; on en retrouve de semblables en Ontario.

Au bout de la rue Montgomery (37), une série de maisons jumelées se colfent d'un haut toit mansardé, typique de l'architecture d'Harold Lea Fetherstonhaugh. Il s'agit en quelque sorte de la réutilisation



2915 et 2919, La Traversé.



2920, La Traversé



1722, 1726, rue Montgomery.

d'une forme ancienne, mais selon une pensée moderne de l'habitation: dans cette logique, le toit mansardé, puisqu'il est habité, devient presque aussi haut que le rez-de-chaussée.

Dans ce quartier, non loin du boulevard du Saguenay, plusieurs immeubles de maisons en rangée, au 2983-2993 **(38)**, 2996-3004, rue Berthier **(39)**, au 2971-2979, rue Geoffron **(40)** et au 1750-1770 **(41)** et 1757-1759, de Normandie **(42)**, rappellent, avec leurs imposantes cheminées et leur parement de brique, l'architecture de la Nouvelle-Angleterre.

Rue de Normandie, la Coopérative Place des Lilas **(43)** loge dans une série de maisons en rangée, un peu à la manière du *Britanny Row*.

Ce type d'habitat collectif, typiquement londonien, s'accompagne ici d'un traitement architectural plus pittoresque que celui des *terrasses* anglaises. Le découpage en plusieurs unités de l'immeuble permet en effet de réintroduire cette idée

1739-1741, de Normandie; 2338-2942, Geoffrion, Coopérative Place des Lilas, Fetherstonhaugh & Dumford, architectes, 1947.



2890, place Davis, Mairie de Jonquière (ancien hôtel de ville d'Arvida), Dallaire & Gravel, architectes, 1959

d'habitation individuelle: la composition d'ensemble, avec un bloc central et des pavillons latéraux, n'est pas sans rappeler l'architecture coloniale du sud de la Nouvelle-Angleterre.

Le centre-ville

Le centre-ville d'Arvida (rue Davis, place Davis), a été tracé selon le plan initial de 1925-1926. Ses larges avenues appartiennent à l'idéal de la *City Beautiful*; toutefois les bâtiments monumentaux, qui devaient border et clore ces grands axes, n'ont jamais été construits. Le centre-ville s'est plutôt développé comme un boomtown.

La rue Davis (44), dont le terre-plein central évoque encore le projet initial, s'est ainsi bordée de petits bâtiments exclusivement commerciaux, et la perspective qu'on imagine, au sud, se clore sur une gare monumentale, s'éteint plutôt au terme de la rue, là où l'aménagement commercial s'est arrêté. La place Davis (45), aussi, n'a rien du caractère solennel

auquel on la destinait, moins large – le centre commercial s'est accaparé une portion de l'avenue –, elle ne conserve de cette monumentalité projetée que l'emplacement de l'hôtel de ville et la Banque royale (46), édifice d'inspiration classique au coin de la rue et de la place Davis.

À l'extrémité de la place Davis, la Mairie de Jonquière (47) (autrefois l'hôtel de ville d'Arvida), édifice long et bas, peu imposant, s'inscrit parmi une nouvelle génération d'hôtels de ville qui préfèrent un parti fonctionnel à la monumentalité. L'édifice adopte un plan en L, les services de protection civique (pompiers) s'y retrouvant à droite, et les services administratifs, à gauche. Au centre, un grand hall sur deux étages, fermé à l'avant et à l'arrière par des parois vitrées, réunit ces deux secteurs.

Les façades affichent clairement la distinction fonctionnelle entre les deux parties de l'édifice en L: le secteur administratif se présente comme un long bandeau horizontal, que soulignent deux



1992-2002, rue Davis. Maisons en rangée.

rangées d'allèges turquoise, à gauche, des piliers de granit noir, devant le mur-rideau, rythment les façades des services de protection civique.

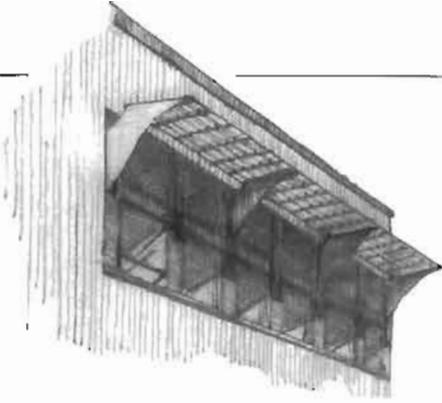
La structure du mur-rideau et les châssis des portes et des fenêtres sont faits d'aluminium, symbole de la ville d'Arvida. Le précieux métal est représenté par un lino-got d'aluminium anodisé, non loin de l'entrée

Conçu comme un atrium, le hall d'entrée transparent de l'hôtel de ville est remarquable. L'escalier tournant à trois volées, bien qu'en retrait de l'espace central, tient sa solennité de ce qu'il apparaît, découpé dans la lumière, comme une sculpture monumentale.

Au 1900, boulevard Mellan, l'édifice de l'ancien cinéma *Palace* (48) se distingue par un travail de brique remarquable, typique de la production d'Alfred Lamontagne, son architecte. La façade, percée d'une arcade monumentale qui souligne l'entrée, masque quelques

boutiques qui précèdent la grande salle. Le plafond de cette salle s'orne de grands caissons imitant les plafonds polychromes de la Renaissance, à la faveur de ce dépaysement qu'on associe, en 1927, au cinéma de plus en plus populaire. Fermé dans les années 1970 et occupé par quelques bars depuis, l'édifice a néanmoins conservé son guichet d'entrée, typique de sa fonction initiale.

Au bout des rues Davis, Lawrie, Deschênes et Powell, on retrouve un îlot entier bâti de maisons en rangée formant un carré autour d'une cour intérieure (49). Typiques de l'architecture de la Nouvelle-Angleterre, ces immeubles se caractérisent par leur revêtement de brique, leurs cheminées et leurs murs coupe-feu. Ces maisons en rangée se composent toutes d'un corps central et de deux ailes latérales, à peine plus basses, formant les coins; les résidences s'ornent d'élégants petits portails d'entrée, surmontés d'une marquise ou d'un fronton; plusieurs d'entre elles se percent d'une grande fenêtre ou d'un oriel en façade.



Rue Hall, Centre de recherche et de développement
ALCAN. Détail des pare-soleils Barott, Marshall,
Montgomery & Merrett, architectes, 1950.



Boulevard Mellon, Bureau principal de la compagnie ALCAN, Fetherstonhaugh & Durnford, architectes, 1940.

En bordure du centre-ville, boulevard Mellon, la gare d'Arvida (50) aujourd'hui désaffectée évoque difficilement l'activité bourdonnante dont elle était le moteur.

L'édifice arbore les principales caractéristiques des gares canadiennes du début du XXe siècle. on reconnaît, portées sur des consoles ouvragées, les toitures débordantes, qui ménagent un abri aux passagers en attente. Le volume dédoublé de la toiture correspond, à l'intérieur, aux deux fonctions du bâtiment. à droite, dans la partie plus fenêtrée, la salle d'attente et à gauche, l'espace de transit des marchandises ou des bagages, qui s'ouvre à l'avant et sur la voie par une large porte rectangulaire.

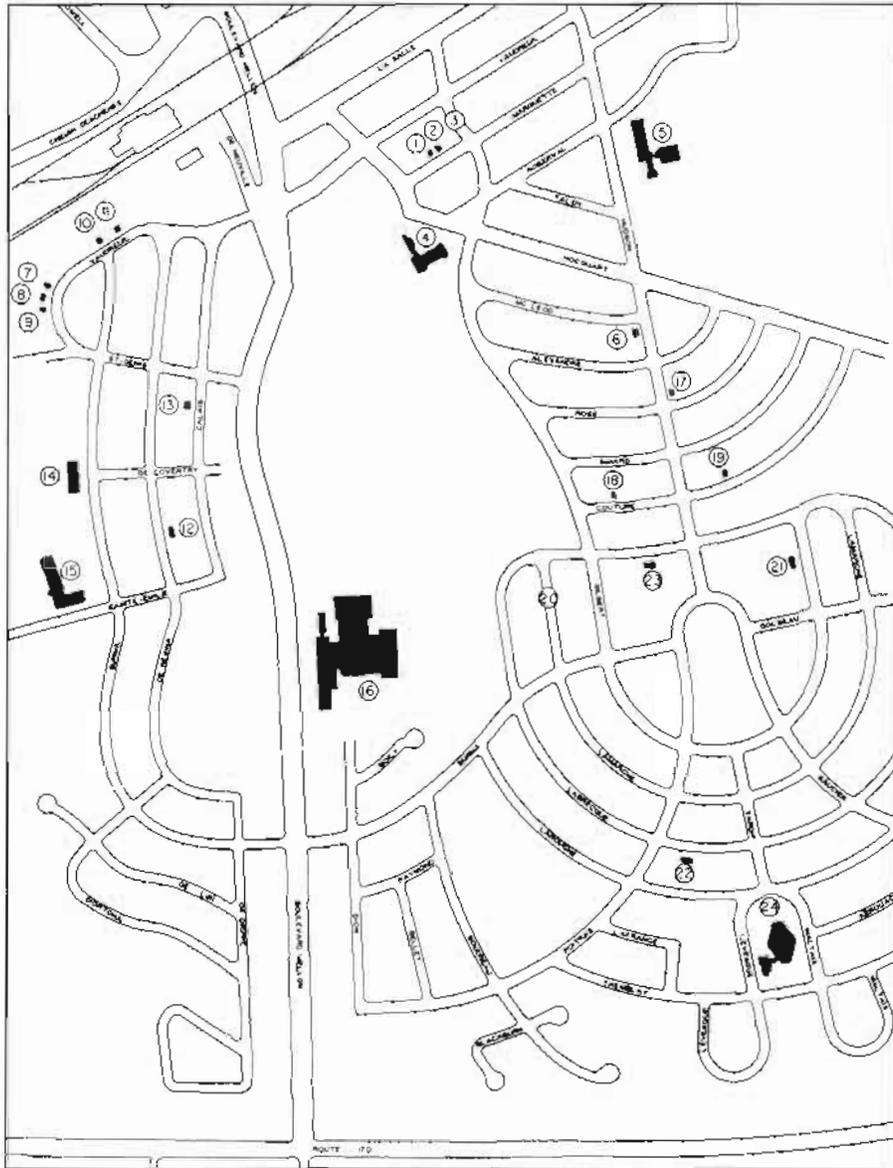
Rue Hall, le Centre de recherche et de développement ALCAN (51) se caractérise par une architecture presque entièrement d'aluminium: les revêtements extérieur et intérieur sont en panneaux d'aluminium, les auvents sont en aluminium, tout comme, à l'intérieur, les portes

de l'auditorium, de la bibliothèque, des couloirs et du hall d'entrée: les châssis des portes et des fenêtres, les conduits électriques, la majeure part de l'équipement mécanique des laboratoires sont aussi en aluminium.

Les façades du bâtiment du Centre de recherche et de développement, fonctionnelles et rigoureuses, s'agrémentent au sud de pare-soleil - en aluminium - particulièrement explicites de la légèreté de ce métal. Ce type de décor à la gloire des technologies et des matériaux industrialisés n'est pas sans rappeler les travaux de l'architecte français Jean Prouvé (1901-1984).

Non loin du centre de recherche, boulevard Mellon, le Bureau principal de l'ALCAN (52) tire un aspect imposant de cette grande colonnade, d'inspiration classique, qui rythme sa façade principale. Au centre, l'entrée principale, avec son décor géométrique, ses blocs de verre et sa marquise arrondie, appartient à l'architecture de style Art déco.

secteursud
ARVIDA
les lieux



Rue Hocquart, Église Saint-Jacques. Desgagné et Boileau, architectes; Fetherstonhaugh, Durnford, Bolton & Chadwick, architectes consultants, 1948.

La paroisse Saint-Jacques

La construction d'Arvida, interrompue par la Crise de 1929, s'est arrêtée dans le secteur nord de la paroisse Saint-Jacques, au début du quartier Vaudreuil. Rue Marquette, les maisons du 2776 (1) et du 2772 (2), érigées selon un plan des années 1920, rappellent cette première phase de construction.

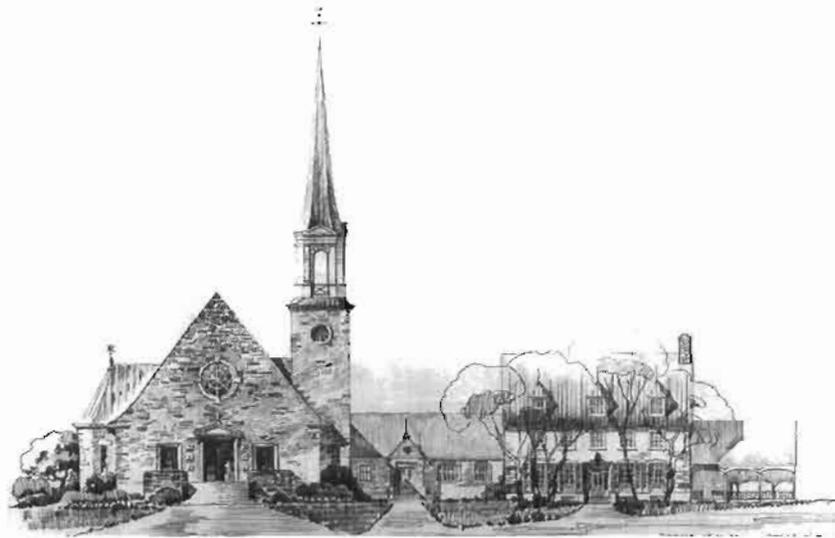
C'est dans ce quartier Vaudreuil que la ville se redéploie, pendant la guerre, sous la direction de son premier Comité d'urbanisme. Celui-ci, chargé d'évaluer le cadre bâti et les conditions urbaines propices à une ville épanouie, intervient peu sur le plan d'urbanisme de 1927.

Quelques réaménagements du quartier Vaudreuil, cependant, méritent d'être soulignés: ainsi, la portion de la rue Gilbert (3), entre la rue Hocquart et la rue de La Salle, a été transformée de la ruelle qu'elle était en un petit boulevard avec terre-plein central. À côté du parc qu'on aménage en bordure de la rue Talon,

cette modification est très éloquente d'un engouement pour la nature, absent du plan de 1927: alors que la ruelle antérieure était typiquement urbaine, l'aménagement de ce paysage champêtre est caractéristique des banlieues nord-américaines. Cette métamorphose du paysage antérieur, néanmoins, s'est limitée à ce secteur: plus au nord, les ruelles Edison et Wohler témoignent toujours du plan initial.

Si la seconde phase de construction d'Arvida transforme peu le plan des rues, elle marque cependant considérablement le cadre bâti: la paroisse Saint-Jacques, notamment, affiche clairement l'engouement pour l'architecture traditionnelle qui caractérise cette époque.

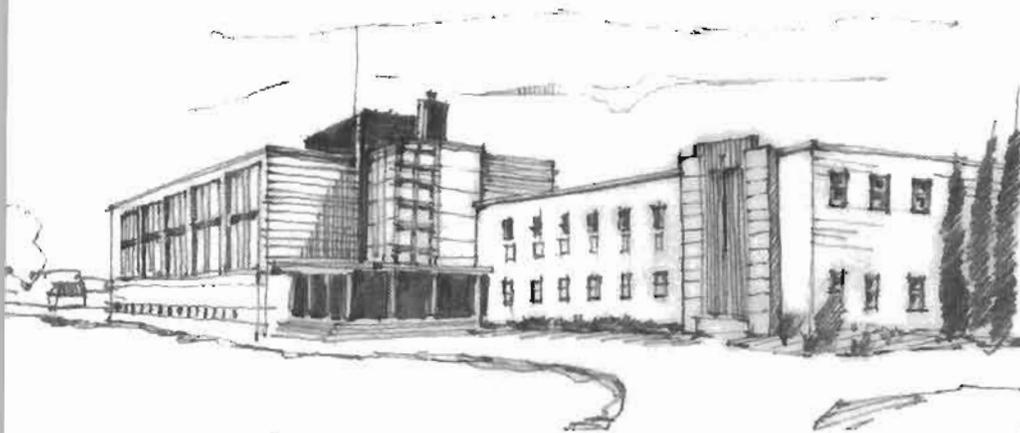
L'église Saint-Jacques (4), qui peut accueillir 850 personnes, est construite pour desservir les nouveaux paroissiens établis à Arvida pendant la guerre. L'église s'inspire des églises traditionnelles canadiennes-françaises, se rapprochant tout particulièrement des églises québécoises des



Léonce Desgagné (1908-1979), né à Rivière-du-Moulin, étudie au Séminaire de Chicoutimi puis complète son cours d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Québec. Récipiendaire de nombreux prix d'excellence, notamment du prix Athanase-David du gouvernement du Québec (1932) et le prix Maxwell (1932) couronnant le meilleur finissant des écoles d'architecture canadiennes, Desgagné sera aussi, en 1961, le plus jeune titulaire du fellowship du Royal Architectural Institute of Canada. Il ouvre son bureau d'architecte à Chicoutimi en 1934, employant son épouse Lauréanne Harvey comme dessinatrice.

Architecte de nombreux édifices au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Léonce Desgagné s'associe d'abord à Paul Boileau, architecte de Québec (1944-1958 Desgagné et Boileau), puis, successivement, à Paul-Marie

Côté (1955-1969 Desgagné et Côté), et à Germain Laberge, architecte de La Baie (1970-1974 Desgagné et Laberge). La production de Desgagné se distingue par un renouveau des formes, grâce à l'exploitation des propriétés des matériaux modernes, renouveau parfois inspiré des motifs traditionnels, notamment dans l'architecture religieuse où Desgagné se fait l'apôtre du style «Dom Bellot»; la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Saint-Vallier (Chicoutimi, 1942), à ce chapitre, constitue une de ses œuvres majeures. À la fois novateur et polyvalent, il exploite tour à tour les multiples tendances de l'architecture moderne, depuis le régionalisme, traditionnel, jusqu'aux formes anonymes du style international. La comparaison de l'église Saint-Jacques, à Arvida, avec l'École Notre-Dame-de-l'Assomption, contemporaine, révèle la variété de sa production.



2075, rue Hudson. École Notre-Dame-de-l'Assomption. Desgagné et Boileau, architectes; Fetherstonhaugh, Dumford, Bolton & Chadwick, architectes consultants, 1950.

années 1800, comme celle de L'Acadie (1801).

Son plan en croix latine, sa façade en mur pignon, son parement de gros moellons de pierre calcaire, de couleurs différentes, sont typiques de ce «style canadien-français».

Nul n'imaginerait l'intérieur de l'église, pourtant construit de béton, derrière ces façades «traditionnelles»: même la petite rose, au-dessus du portail, alimente l'illusion d'une architecture ancienne, dont les techniques constructives ne permettraient pas de plus grandes ouvertures. Avec l'église de Saint-Édouard de Périlbonka (1949), aussi des architectes Desgagné et Boileau, l'église Saint-Jacques constitue l'un des monuments les plus consciemment fidèles à la tradition canadienne-française.

Dans le même ordre d'idées, le presbytère, sobre et massif, s'apparente aux maisons canadiennes-françaises: son toit haut à deux versants, ses lucarnes et son

avant-toit incurvé en sont caractéristiques.

L'école Notre-Dame-de-l'Assomption (5), conçue en 1950, doit son nom à la proclamation du dogme de l'Assomption, la même année. Comme la plupart des écoles québécoises contemporaines, elle s'accompagne d'une résidence pour les religieuses enseignantes. Cette résidence, à droite, illustre bien sa fonction: les murs de brique, opaques, percés de petites fenêtres, contrastent avec le mur-rideau de l'école.

Basse et allongée, l'école Notre-Dame-de-l'Assomption s'inscrit parmi une nouvelle génération d'écoles de banlieue: ces écoles, pour s'intégrer plus parfaitement à la nature et à l'environnement résidentiel, délaissent les trois ou quatre étages courants en milieu urbain pour adopter un profil moins élevé, plus collé au sol. L'école Notre-Dame-de-l'Assomption se distingue par une composition architecturale exceptionnellement équilibrée, qui conjugue les volumes



2884, et 2880, rue Vaudreuil



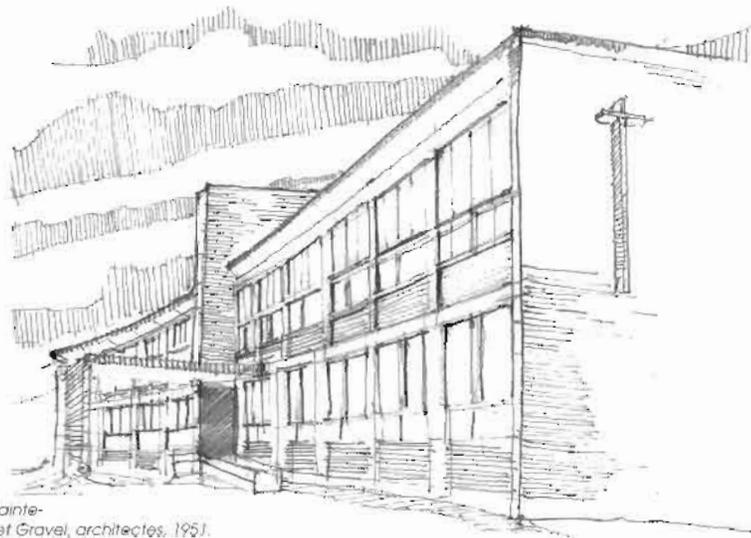
2138-2132 Hudson.



2875, rue de Coventry.

différents aux variations des façades. La cage de l'escalier, volume de verre préminent au-dessus de la basse marquise, manifeste ainsi clairement sa fonction. Il faut remarquer, à l'intérieur, la volée diagonale de l'escalier – dont la rampe est un tuyau d'aluminium – qui enrichit cet espace.

Contemporaines, l'école Notre-Dame-de-l'Assomption et l'église Saint-Jacques, très différentes, sont pourtant aussi modernes l'une que l'autre; on trouve d'ailleurs, pour l'école Notre-Dame-de-l'Assomption, un projet initial (non réalisé) tout aussi traditionaliste que l'église Saint-Jacques. C'est qu'il existe en quelque sorte, à l'époque, deux modernités, opposées: l'une favorise les formes traditionnelles, caractéristiques de l'identité d'un peuple, tandis que l'autre, illustré par l'école Notre-Dame-de-l'Assomption qu'on construit finalement, préconise des formes nouvelles, nullement reliées à l'architecture typique d'une région, que permettent les matériaux modernes et les techniques constructives nouvelles.



2908, Sainte-Émilie. École Sainte-Bernadette. Lamontagne et Gravel, architectes, 1951.

Rue Hudson, autour du parc, on retrouve un ensemble de grandes maisons jumelées avec un toit mansardé au brisis particulièrement incurvé, d'inspiration française; ces maisons se caractérisent aussi par des chaînages d'angle en pierre. Il faut remarquer la maison du 2138-2132, rue Hudson (6), particulièrement bien conservée.

À l'ouest du boulevard Mellon, la rue Vaudreuil se distingue par une série de maisons néo-canadiennes-françaises coiffées d'un toit en croupe, au 2912 (7), 2916 (8) et 2920 (9). Il faut remarquer l'implantation variée, tantôt avec le long pan sur la rue, tantôt avec le petit côté en façade, qui évite la monotonie de l'alignement.

Les maisons du 2884 (10) et du 2880 (11), rue Vaudreuil, avec leurs contre-larmiers incurvés, forment un ensemble autour d'une place intérieure sur laquelle s'ouvrent les garages communs. Particuliers à ce quartier, ces contre-larmiers rappellent les maisons de la côte sud du

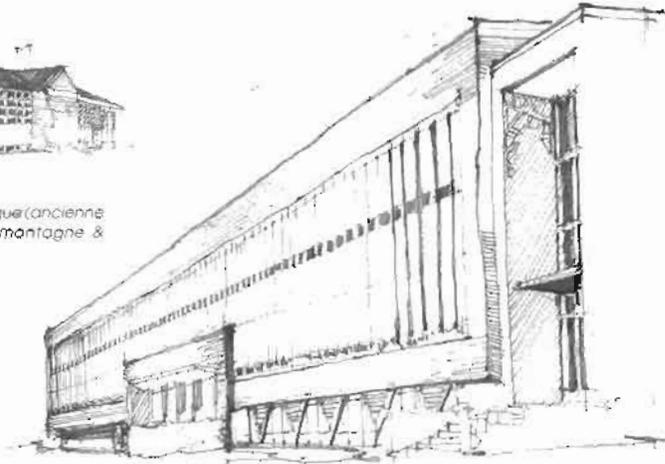
Québec: leur effet pittoresque est ici mis en valeur par l'implantation des bâtiments, avec le mur-pignon bien en vue.

Dans ce quartier, on retrouve aussi plusieurs cottages jumelés dont ces maisons doubles en coin qui ont fait la renommée d'Arvida. À l'origine destinées au coin des rues - où leurs façades étaient indépendantes - plusieurs maisons de ce type «en coin» ont été érigées au milieu des îlots. Nombre d'entre elles se distinguent, comme le 2169-2173, de Régina (12), par des lucarnes-pignons qui découpent le toit; d'autres, comme le 2110-2112 de Calais (13), s'ornent d'une élégante entrée latérale surmontée d'un toit de style régence.

Rue Sainte-Émilie, tout près de la première école Sainte-Bernadette (1936) - quant à elle devenue atelier de musique (14) -, l'actuelle école Sainte-Bernadette (15) illustre, en 1951, les plus récentes tendances de la modernité architecturale: reprenant ce bâtiment caractéristique des écoles de quartier, aux façades souvent



2140, rue Burma. Atelier de musique (ancienne école Sainte-Bernadette). Lamontagne & Gravel architectes, 1936.



2215, boul. Mellon. Polyvalente Arvida. Lamontagne et Gravel, architectes, 1960.

monotones rythmées par les fenêtres des salles de classe, l'école Sainte-Bernadette s'incurve devant sa cour, revêtant une qualité plastique nouvelle.

Dite «l'une des plus modernes dans la province», à l'époque de sa construction, l'actuelle école Sainte-Bernadette se caractérise aussi par sa façade en dents de scie, dont l'orientation corrigée permet de ne capter que l'éclairage, indirect, du nord. Toujours dans la perspective d'un meilleur éclairage, les architectes Lamontagne et Gravel prévoyaient d'accrocher les tableaux des classes au mur du couloir, face aux fenêtres dont les petites dimensions éviteraient l'éblouissement du professeur.

Boulevard Mellon, la Polyvalente Arvida (16) se nommait initialement «École secondaire Guillaume-Tremblay», du nom du président de la Commission scolaire d'Arvida de 1930 à 1952; Guillaume Tremblay fut en outre récipiendaire de la médaille de l'Ordre du Mérite scolaire du Département de l'Instruction publique.

C'est sous la direction de Guillaume Tremblay que les écoles d'Arvida ont acquis leur notoriété, en 1947 et en 1948, la Commission scolaire s'est classée première au concours provincial de la Semaine d'Éducation.

Construite en 1960, la Polyvalente Arvida fait partie de cette nouvelle génération d'écoles qui intègrent un gymnase à leur construction initiale, en accord avec les récents idéaux de l'éducation. Cependant ce gymnase, prévu dans les plans initiaux, n'a été construit qu'en 1975 alors que l'école Guillaume-Tremblay devenait polyvalente d'Arvida.

On y retrouve, encore, la typique résidence des frères enseignants. Le traitement architectural de cette résidence, quoiqu'il soit surtout différent, rappelle quelque peu la composition du bâtiment scolaire. Parmi les éléments similaires, notamment, on reconnaît la bordure de brique qui encadre le murrideau de la façade et se relève au-dessus de l'entrée.



2722, rue Ross.



2167-2171, rue Labrecque.



2716, rue Couture.

Wartime Housing et ville de l'aluminium: la paroisse Saint-Mathias

À l'entrée du quartier aménagé pendant la Seconde Guerre mondiale, on retrouve, coin des rues Ross et Hudson, un monument national de l'habitation au Canada. Le 2722, rue Ross (17), manifeste parfaitement conservé du premier type de l'habitation de la Wartime Housing, se caractérise par son toit aplati, sa cave en béton d'où se projette, devant la façade principale, un petit perron, et un auvent porté par une console unique

Au 2760, rue Couture (18), on retrouve un autre exemple, aussi bien conservé, du type le plus simple des maisons de la Wartime Housing.

Non loin, la maison du 2716, rue Couture (19) est tout à fait exceptionnelle. Distinctive, elle est entièrement revêtue d'aluminium non coloré, souligné par quelques fines lignes rouges: ce traitement exprime parfaitement la ville d'Arvida. Maison de l'ALCAN et symbole

de la compagnie, simple et élégante, elle est digne de s'inscrire parmi les monuments nationaux.

Plus au sud, l'enfilade de la rue Lamarche (20) compte plusieurs exemples éloquents du second type de la Wartime Housing, qui permet d'occuper l'étage. On reconnaît ce plan carré, particulièrement profond, caractéristique de ces maisons.

Rue Gilbert et rue Labrecque, on retrouve une série de maisons en aluminium, dont plusieurs grandes maisons jumelées. Le 2389-2385, rue Gilbert (21), assez bien conservé, se caractérise par un revêtement d'aluminium imitant les planches debout, et une imposante toiture revêtue de feuilles d'aluminium. Les maisons du 2336-2340, rue Labrecque (22) et du 2167-2171, rue Labrecque (23) sont tout aussi intéressantes.

Tout au sud de l'agglomération, l'église Saint-Mathias (24), losange coiffé d'un toit pyramidal à quatre versants, s'apparente par son plan centré à l'église Saint-

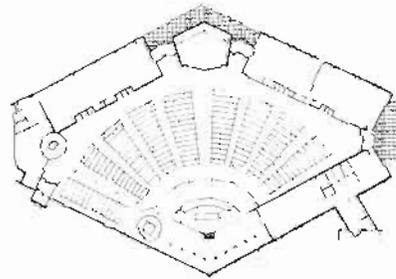
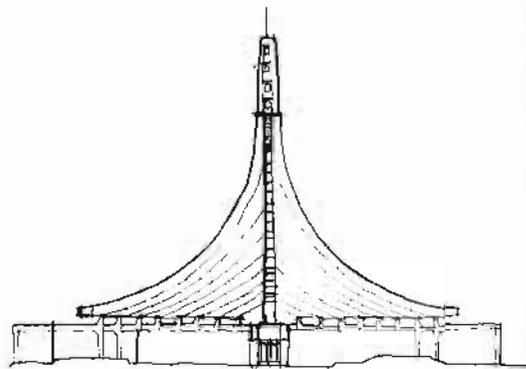


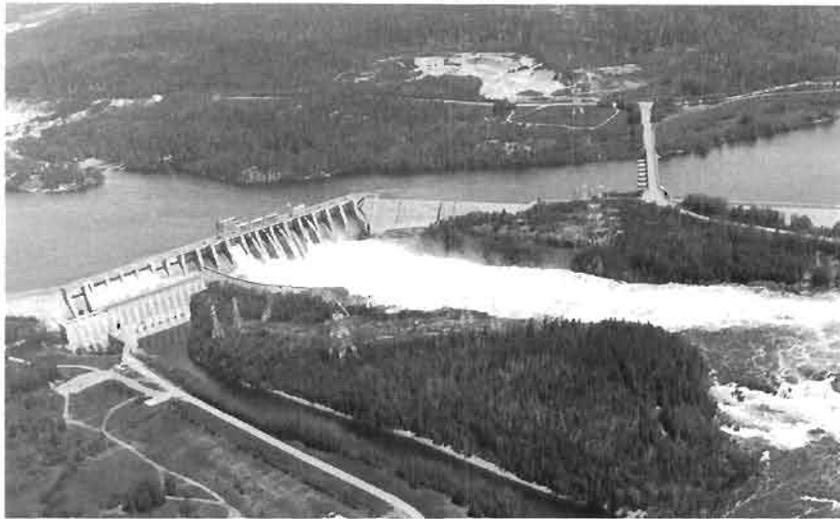
Rue Larouche. Église Saint-Mathias. Jacques Goutu, architecte, 1964

Gérard-Magella (Larouche, St. Gelais et Tremblay, architectes, 1960). Ces églises se caractérisent par une architecture plus conviviale que celle des églises traditionnelles, où l'autel domine à peine l'assemblée, groupée en demi-cercle sous la voûte concave.

En raison de la disponibilité de salles communautaires à l'école Saint-Mathias, non loin, on a choisi d'ériger l'église sans sous-sol et de reporter les salles de réunion autour de la nef, de part et d'autre du vestibule d'entrée. La disposition de ces salles paroissiales est particulièrement ingénieuse: insérées sous l'avant-toit, elles appartiennent en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de l'église. Les cadres de béton structuraux, dégagés devant l'entrée, sont rappelés par le rythme des fenêtres des deux salles.

La nef est éclairée par la claire-voie qui se faufile entre le mur et le toit; à l'origine, de minces bandes vitrées, aujourd'hui obscurcies en raison d'infiltrations, séparaient les quatre versants du toit.





Vue aérienne: barrage Chute-à-Caron.

Les infrastructures de l'aluminerie

Les aménagements hydroélectriques du lac Saint-Jean et du Saguenay, après les travaux à la Grande Décharge, se sont poursuivis avec la construction de deux centrales au nord de Jonquières. Chute-à-Caron, puis Shipshaw #2.

La construction du barrage de Chute-à-Caron, structure massive de béton s'élevant à 65 mètres au-dessus du fond de la rivière, a fait histoire. Afin de détourner la rivière dans un canal de dérivation, pour permettre la fermeture du barrage, un obélisque de béton de 31 mètres fut construit sur la rive, puis renversé dans la rivière.

La centrale hydroélectrique de Chute-à-Caron (**W**) (initialement nommée Shipshaw #1), d'une puissance de 224 MW, s'implante en contrebas du barrage qui contient le plan d'eau. Un peu à l'image d'une cathédrale de béton, elle est la seule centrale de style néo-gothique au Québec. Sa forme, exploitant les



Rivière Saguenay. Centrale hydroélectrique Chute-à-Caron 1931.



Rivière Saguenay. Centrale hydroélectrique Shipshaw #2. J.C. Meadowcroft, architecte, 1942.



Rivière Saguenay. Pont d'aluminium. Nenniger, Chênevert, architectes consultants, 1950.

contreforts, évoque les façades latérales des églises gothiques.

À l'est de Chute-à-Caron, la centrale Shipshaw #2 (X), reconnue comme la plus belle centrale hydroélectrique du Québec, fut construite en deux phases, mise en service en 1941, la centrale de 186 MW comptait initialement 4 génératrices. Mais la production en ces années de guerre requérant davantage d'électricité, la centrale passa à 6, à 8 puis à 12 génératrices, pour une puissance de 896 MW. Égée très rapidement, la centrale coûta 71 millions \$, le double d'une construction similaire en un temps normal. Revêtue de béton texturé, elle se distingue par un traitement architectural très horizontal, contrairement à la plupart des ouvrages hydroélectriques. Son hall d'entrée, très richement traité, est l'un des monuments Art déco du Québec.

Connu à travers le monde comme le pont d'Arvida, le pont d'aluminium (Y) a été conçu au lendemain de la Première Guerre mondiale et inauguré par

Maurice Duplessis en 1950. Il s'agit, à l'époque, d'une démonstration de la nette supériorité de l'aluminium sur le fer et l'acier: mis au point par les ingénieurs et chimistes de l'ALCAN et les ingénieurs de la Dominion Bridge, le pont d'Arvida, long de 154 mètres, ne pèse que 163 tonnes, une structure d'acier d'égales dimensions pèserait plus du double.

En dépit de cette légèreté, on a transporté sur le pont d'aluminium les maisons démenagées depuis Saint-Jean-Vianney. L'arche du pont, élevée de 32 mètres en son centre et jetée d'une rive à l'autre, supporte le tablier. Parce qu'elle représente le mieux l'idée du pont, cette structure, plus que toute autre, constituait l'image la plus propice à cette démonstration du génie moderne et du potentiel de l'aluminium.

Plus grand pont en aluminium à l'époque de sa construction, le pont d'Arvida est reconnu comme l'un des ouvrages d'art les plus remarquables de l'histoire du génie au Canada.

ILLUSTRATIONS

Dessins

Donald Lavoie

Photographies

Paul Laliberté

Cartographie

Normand Vachon, Ville de Jonquière

Autres illustrations

(Le premier chiffre renvoie à la page à laquelle paraît l'illustration; le second correspond à l'ordre de présentation dans la page, de haut en bas et de gauche à droite).

ALCAN
102.1; 102.3

Archives nationales du Canada, archives cartographiques et architecturales, fonds Fetherstonhaugh
81.1

Archives nationales du Canada, archives photographiques
11.2

Archives nationales du Québec à Chicoutimi, fonds Desgagné
95.1

Archives nationales du Québec à Chicoutimi, fonds J.E. Lemay
64.1

Archives nationales du Québec à Chicoutimi, fonds Société historique du Saguenay
9.1; 10.1; 11.1; 12.1; 42.1; 42.2; 43.1; 43.2; 44.1; 44.2; 45.1; 46.1; 66.1; 67.1; 71.1

Inventaire des biens culturels
70.1

Service de l'arpentage du ministère de l'Énergie et Ressources, gouvernement du Québec
8.1; 10.2

Ville de Jonquière, Division inspection et permis
65.1

Ville de Jonquière, Services techniques
4-5.1; 13.1; 47.1; 79.1; 93.1

BIBLIOGRAPHIE

Bergeron, Claude. *L'architecture des églises au Québec 1940-1985*. Québec, Les Presses de l'université Laval, 1987.

Bergeron, Claude. *Architectures du XXe siècle au Québec*. Québec, Éditions du Méridien, 1989.

Campbell, Duncan C. *Mission mondiale: histoire d'Alcan*. Ontario Pub. Co., 1985.

Centre national d'exposition de Jonquière. *L'art dans ma ville*. Jonquière, 1990.

Girard, Camil; Perron, Normand. *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.

Planigram Daniel Arbour & Associés. *Ville de Jonquière Rapport d'étape Patrimoine bâti; Équipements culturels; Équipements sportifs de plein air*. 1986.

Les auteurs tiennent à remercier le gouvernement du Canada de l'aide reçue de la Direction des études canadiennes et des projets spéciaux pour un projet de recherche sur l'architecture au Canada..

Cet ouvrage a été produit dans les ateliers de Compélec, à Québec, et achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie La Renaissance à Sainte-Foy, le 7 février 1994.

La ville de Jonquière réunit aujourd'hui les quatre anciennes municipalités de Jonquière, de Kénogami, de Jonquière paroisse et d'Arvida. Cet ouvrage présente l'architecture et raconte la genèse de chacun de ces lieux.

Jonquière et Jonquière paroisse dévoilent la colonisation du territoire et l'avènement d'une ville, autour de l'église Saint-Dominique d'abord, puis au rythme des constructions plus modernes de la *boom town* des années 1920. Kénogami, puis Arvida, évoquent l'histoire industrielle du Saguenay, celle des Price, celle de l'Alcan. Témoins privilégiés, ces «villes de compagnie» commémorent cette première moitié du XXe siècle qui voit naître l'habitat ouvrier, l'urbanisme, l'architecture moderne québécoise.

Aujourd'hui pôle technologique national, Jonquière recèle des monuments notoires— faut-il rappeler le célèbre manoir du Saguenay, ou les églises Saint-Raphaël et Notre-Dame-de-Fatima— et d'autres œuvres, parfois moins connues, qui contribuent tout autant à l'histoire de l'architecture au Québec.

Les auteurs, Luc Noppen et Lucie K. Morisset, sont historiens de l'architecture au Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CÉLAT) de l'université Laval. Bien connus au Québec pour leurs travaux sur l'architecture dans les régions, ils se sont proposé de faire découvrir les richesses et les qualités du paysage bâti de Jonquière. Illustrés de 150 photographies et dessins, les textes esquissent une synthèse historique, puis invitent à connaître en cinq excursions quelque 160 édifices ou lieux d'intérêt.

S E C O N D

T R O I S I È M E

Q U A T R I È M E

C I N Q U I È M E

S I X I È M E

S E P T I È M E

H U I T I È M E

R A N G

R A N G

N E U V I È M E